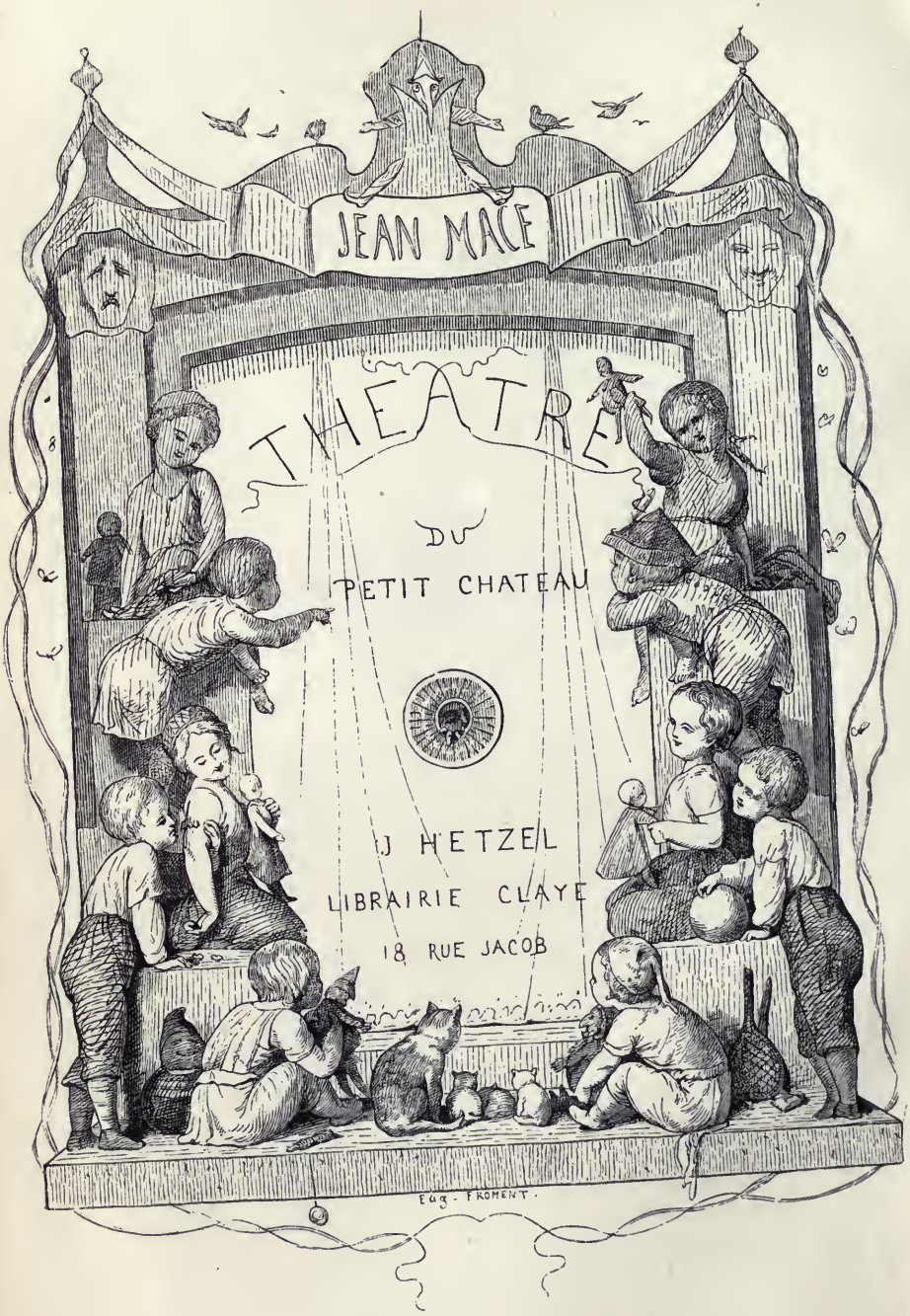
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

THÉATRE

DU

PETIT CHATEAU

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS


JEAN MACÉ
THÉATRE
DU
PETIT CHATEAU
J. HETZEL
LIBRAIRIE CLAYE
18 RUE JACOB
Eug. FROMENT.

LP
M1412t

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES FAMILLES

THÉATRE DU PETIT CHATEAU

PAR

JEAN MACÉ

ILLUSTRATIONS PAR FROMENT

PARIS

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB

FIRMIN DIDOT FRÈRES & FILS, 56, RUE JACOB

Tous droits réservés

421639
6.4.44

PQ
2342
M13T5

A MES ÉLÈVES

PRÉFACE

Comme le public ne sait pas ce que c'est que le Petit-Château, il me permettra de le lui apprendre, et je veux aussi lui dire comment j'y suis venu. Les lecteurs de ma *Bouchée de pain* me le pardonneront.

Quand on va en chemin de fer de Strasbourg à Bâle, un peu après avoir dépassé Schelestadt, on se trouve en

face d'un des plus beaux paysages qui soient en France. La chaîne des Vosges, le long de laquelle on est emporté, se creuse en cet endroit, et forme comme un vaste cirque dont la crête se développe sur une ligne de huit à dix lieues, qui commence aux ruines gigantesques du Hoh-Kœnigsbourg, le roi des châteaux d'Alsace; suit les sommets arrondis du Tœnchel et du Selbourg, en passant par-dessus les vallées de Ribeauvillé et de Riquewihr; franchit la vallée d'Orbey pour atteindre la tranche rougeâtre du grand Honack, mis à nu par les carriers de Colmar, et va se terminer aux ruines du Hoh-Landsberg, sentinelle avancée sur la plaine, à l'entrée de la vallée de Münster. Juste au centre de ce cirque, en face des fameux châteaux de Ribeauvillé, et au pied de la hauteur sur laquelle Zellenberg aligne ses maisonnettes qu'on dirait, d'en bas, sorties d'une boîte de Nürenberg, le village de Beblenheim s'étend sur le flanc recourbé d'une colline chargée de vignes, dont il escalade les premières pentes. A deux portées de fusil en avant du village vous apercevez de la station d'Ostheim une maison blanche, à moitié perdue dans les arbres. C'est le Petit-Château.

Avant la Révolution, Beblenheim faisait partie; avec le villages qui l'entourent, du comté d'Horbourg et de Riquewihr, apanage des princes de Montbéliard, qui

y percevaient encore, par l'entremise de leurs baillis, certaines redevances, derniers débris de la vieille souveraineté féodale. Cette suzeraineté réduite, qui couvrait d'un patronage précieux alors le petit groupe protestant, resserré entre les deux grandes agglomérations catholiques de Kaysersberg et de Ribeauvillé, cette suzeraineté bienveillante et débonnaire avait établi des rapports amicaux entre la principauté et les villages de sa dépendance. Les familles de la campagne faisaient des *échanges,* comme on appelait cela. Les enfants de la principauté venaient apprendre l'allemand dans le comté alsacien, et prenaient au foyer la place qu'y avait laissée le fils de la maison, envoyé au pays de Montbéliard pour y apprendre le français. Ou bien les filles des villages vassaux s'en allaient dans les familles connues de la cité princière achever à l'amiable leur éducation, moitié en service, moitié en famille. Encore aujourd'hui on retrouve, de loin en loin, quelques traces à demi effacées de cette coutume patriarcale.

Il y a de cela vingt-cinq ans environ, une petite-fille d'un des derniers baillis de Riquewihr, Mlle Verenet, vint s'établir à Beblenheim, conduite par une de ces anciennes relations internationales. Elle était souffrante, ennuyée, et venait demander la guérison de ses nerfs

malades à l'air vivifiant qui descend ici des montagnes. Bientôt elle voulut y être chez elle, et se fit construire au milieu des vignes une petite maison coquette que l'admiration facile des voisins baptisa du nom de Petit-Château. C'était un nid de repos qu'elle se donnait là, avec juste ce qu'il fallait de place pour y recevoir sa mère dans la belle saison. Mais le sort en avait décidé autrement. Pour la distraire dans sa solitude, on lui envoya une petite cousine à élever, puis une autre, puis une troisième. Elle y prit goût, et, la santé lui revenant dans cette vie occupée, le nombre de ses enfants d'adoption s'accrut insensiblement, si bien qu'enfin les autorités universitaires s'en émurent, et réclamèrent contre ce pensionnat improvisé, sans garantie du gouvernement. Il eût été trop dur de renvoyer tout ce petit monde qui se trouvait si bien là. Mlle Verenet passa des examens qui n'étaient plus précisément de son âge, prit la patente exigée par la loi, et se réveilla un beau matin maîtresse en titre d'une institution régulière. Il avait fallu, comme on le pense bien, remanier, chemin faisant, le nid primitif qui n'avait pu suffire longtemps à sa population. La maison grandit ainsi d'année en année, s'élargissant et se haussant, à mesure que montait le flot des élèves. Il y en avait une trentaine quand j'y vins pour la première fois.

C'était en 1850. J'appartenais alors tout entier à la fièvre politique qui s'était emparée de tant d'âmes après la Révolution de 1848. Je voyageais dans l'Est de la France pour organiser la correspondance d'un journal. Chargé d'une commission par la mère d'une élève de Mlle Verenet, je vins frapper un jour à la porte du Petit-Château, et, je l'avouerai, le cœur me battait bien un peu. Pour un sauvage comme moi, un pensionnat de demoiselles était quelque chose de fort imposant. Je trouvai sur le chemin une dame mise très-simplement, et montée sur un tas de terre. C'était la maîtresse de la maison qui dirigeait les travaux de fondation d'un Asile construit par elle pour les petits enfants du village. Je ne me doutais guère en ce moment qu'on me bâtissait là, à moi-même, l'asile où je devais un jour abriter ma vie. J'avais été annoncé. Introduit sans cérémonie au milieu des élèves, je fus tout surpris de me trouver à mon aise. Je m'attendais à quelque chose de bien roide et de passablement ennuyeux : j'étais dans une grande maison de campagne, habitée par une famille plus nombreuse qu'ailleurs, et voilà tout. On me pria de faire une lecture, et j'ai appris depuis que j'avais eu un succès. Enhardi par l'air de bienveillance universelle que je respirais, je rassemblai même mes anciens souvenirs de professeur, enfouis

sous tant d'autres idées, et je me hasardai à intervenir dans une leçon de physique d'où la maîtresse avait eu un peu de peine à se tirer. Avec le livre qu'elle avait, ce n'était pas bien étonnant. Il paraît que j'eus le bonheur de me faire comprendre.

Au sortir de ces discussions, de ces colères, de ces colloques avec les commissaires de police qui remplissaient ma vie depuis cinq mois, et que j'allais retrouver le lendemain, la journée que je passai là me fit l'effet d'une halte dans une fraîche oasis, et j'emportai de cette maison un souvenir que la correspondance entretint depuis.

Quand arriva le coup de vent de décembre 1851, je fus au nombre des feuilles qu'il balaya; mais plus heureux que tant d'autres, je m'envolai vers ce petit paradis dont l'image était restée présente à mon esprit. J'étais appelé comme professeur de sciences naturelles, et bientôt, attirant à moi toutes les branches de l'enseignement, depuis la tenue des livres jusqu'à la géologie, en passant par l'histoire et la littérature, je m'abandonnai avec un charme qui croissait tous les jours au bonheur de la paternité intellectuelle et morale, la première des fonctions sociales, quand on se hausse l'âme au niveau de sa fonction. J'étais enfin dans ma voie. Après avoir tâté capricieusement un peu

de tout, il se trouvait que j'étais né pour être professeur de demoiselles.

Parmi les nombreuses attributions qui se sont accumulées ici sur ma tête, il en est une à laquelle je dois le livre que je publie aujourd'hui, c'est celle d'*impresario* de la maison. Il y a peu d'exercices plus utiles pour développer la mémoire, former la prononciation, et donner de l'aisance aux manières que ces représentations en famille, dont le travail préparatoire est accepté avec enthousiasme, parce qu'il y a un plaisir au bout, et que c'est presque un honneur d'être choisi. C'est en même temps un moyen précieux pour donner des leçons qui ne s'oublient pas, leçons de conduite, et même leçons de classes, si l'on veut en prendre la peine. Si je n'avais pas autre chose à faire, je m'engagerais volontiers à enseigner toute l'histoire de France, avec les dates, dans une série de pièces se suivant d'époque en époque. Mes élèves ne seraient peut-être pas en état de passer ensuite un examen, mais elles en sauraient certainement plus long que des liseuses de Manuels. Ajoutez que la question du costume nécessite des recherches qui ont aussi leur valeur historique, sans compter que le goût s'y forme, ce qui n'est pas non plus à dédaigner. Je m'étonne encore à chaque fois, malgré l'habitude, des magnificences que

savent improviser les jeunes filles avec des jupes blanches, des talmas, des fleurs et des feuilles de papier doré. Pour cinq sous, on fait une reine qui conserve un certain prestige toute une soirée.

J'ai pensé qu'il pourrait être agréable à d'autres de se donner les plaisirs que nous nous donnons à si bon marché, et j'ai choisi dans le répertoire, assez nombreux déjà, de notre Théâtre, les pièces qui peuvent voyager à l'étranger, c'est-à-dire celles où ne figurent ni Mlle Verenet, ni M. Macé, ni Mme Macé, ni Mlle une telle, qui se scandaliserait probablement si l'on envoyait son nom courir le monde. C'est en effet un avantage de la position de pouvoir faire de la comédie à la façon d'Aristophane, et de mettre en scène les personnages vivants et présents, sans avoir de permission à demander. Nos pièces échappent nécessairement à la censure, puisque c'est le gouvernement qui les fait. Elles sont même un excellent moyen de gouvernement, et je recommande le procédé à qui voudra en essayer.

Quant à la valeur dramatique de ce Théâtre de demoiselles, j'ose espérer, s'il tombe entre les mains d'un homme du métier, qu'il le prendra pour ce qu'il a envie d'être, et qu'il ne verra pas dans ces pièces un essai de concurrence. Quelques-unes ne sont que des prétextes à costumes, avec une leçon à repasser

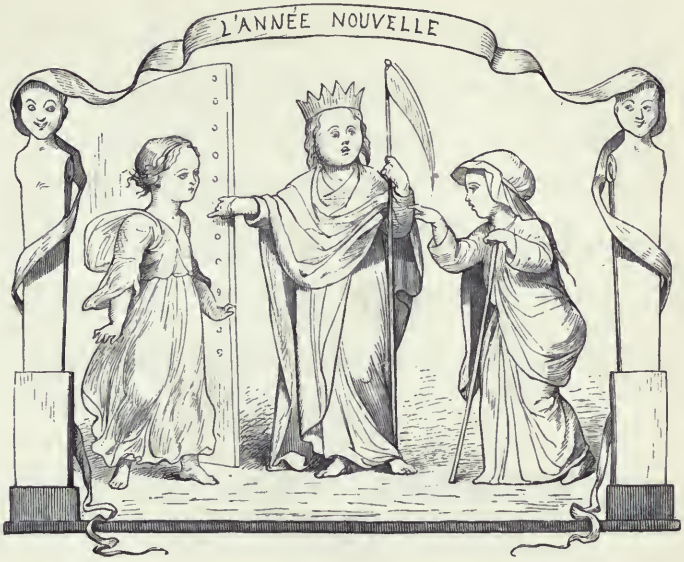
en jouant. Il n'y a peut-être qu'un côté par où elles puissent avoir une valeur véritable pour les familles et les pensionnats auxquels elles sont destinées. Elles ont été composées sous les arbres, par un homme heureux, pour instruire et moraliser des enfants qu'il regardait un peu comme étant à lui. Il ne pouvait pas s'y glisser l'ombre d'un mauvais sentiment.

Beblenheim, 25 septembre 1861.

L'ANNÉE NOUVELLE

PERSONNAGES :

L'ANNÉE 1861.
L'ANNÉE 1862.
SATURNE.
LE PRINTEMPS.
L'ÉTÉ.
L'AUTOMNE.
L'HIVER.
LES DOUZE MOIS.



SCÈNE PREMIÈRE

L'ANNÉE 1861, SATURNE.

1861, soufflant dans ses doigts.

Quel vilain temps! Quelle abominable température! Décidément tout s'en va. Je me souviens de mes beaux jours : il faisait chaud; on voyait le soleil toute la journée; il y avait des feuilles aux arbres, des fleurs partout, le long des chemins; les petits oiseaux chantaient; toute la nature était en fête. Aujourd'hui, que reste-t-il de

tout cela? Le monde est vieux, c'est clair; on n'y trouve plus rien de bon. Je plains ceux qui viendront après moi. (On frappe.) Qui va là?

SATURNE, à la porte.

Moi, Saturne, le dieu du temps. (Il entre.)

1861, aigrement.

Vous pourriez bien attendre qu'on vous dise d'entrer.

SATURNE.

Je n'attends jamais.

1861.

Et qu'y a-t-il pour votre service, monsieur Pressé?

SATURNE.

Je viens vous rappeler qu'il est l'heure.

1861.

Quelle heure, s'il vous plaît?

SATURNE.

L'heure de partir, ma chère amie.

1861.

Oh! mon Dieu! Mais quel jour du mois sommes-nous donc?

SATURNE.

Le 31 décembre, si vous l'avez oublié.

1861.

Mais ce n'est pas possible, mon cher monsieur Saturne. Je regardais encore hier le calendrier; nous ne sommes qu'au 29, au 30 tout au plus. Vous vous trompez, cher monsieur, vous vous trompez: c'est moi qui vous le dis.

SATURNE.

Je ne me trompe jamais.

1861.

Si fait, si fait, il y a erreur : le calendrier est là. Vous pouvez vous en retourner. Allez-vous-en.

SATURNE.

Je ne m'en retourne jamais. Voyons, dépêchons; il est minuit moins cinq.

1861.

Mon petit Saturne, encore une heure. Il me semble que j'oublie quelque chose.

SATURNE.

Pas une minute. 1862 est à la porte : il ne serait pas juste de la lui voler. (L'année 1862 paraît à la porte.)

1861, d'un ton pincé. Elle s'anime à mesure.

Ah! c'est vous, péronnelle, qui venez me mettre à la porte. Eh bien! je vous souhaite bien de l'agrément, et

que vous trouviez la place bonne. Mais je vous préviens qu'il n'y a plus rien à faire par ici. La chaleur est partie, et les feuilles, et les fleurs, et les oiseaux. Le soleil n'est plus que la caricature de ce qu'il était dans mon temps, et encore on ne le voit pas tous les jours. La terre n'est plus qu'un lac de boue. Le ciel que j'ai connu si bleu a passé au gris. La nuit a déjà mangé la moitié du jour : avant qu'il soit longtemps, on n'y verra plus clair du tout; ainsi donc... (Minuit sonne. Saturne fait un geste avec sa faux.) C'est bien, on s'en va. Ne m'approchez pas, grossier personnage. (Elle passe devant 1862 qui a fait un pas dans la chambre.) Bien du plaisir, ma chère, bien du plaisir! (Elle sort.)

SCÈNE II

SATURNE, 1862.

1862.

Je suis toute tremblante. Cette vilaine femme m'a fait peur avec ses mauvaises nouvelles. Pourtant, elle doit savoir à quoi s'en tenir : elle était là avant moi. Je suis bien fâchée d'être venue. (A Saturne.) Monsieur Saturne, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'en aller?

SATURNE.

Et pourquoi cela, mon enfant?

1862.

Vous avez bien entendu ce qu'on vient de m'apprendre. Je ne me soucie pas de me trouver là quand on n'y verra plus clair.

SATURNE.

Allons, petite sotte, calmez-vous, et remerciez le bon Dieu de vous avoir fait venir au monde.

1862.

Mais, monsieur Saturne, je dois croire Mme 1861. Elle en a vu plus que moi qui n'ai encore rien vu.

SATURNE.

Et moi, j'en ai vu bien plus qu'elle, et je sais ce qu'il en est. Va, mon enfant, ne t'inquiète pas : le monde n'est pas encore en train de mourir.

1862.

Voyons, est-ce bien vrai qu'il n'y a plus de feuilles?

SATURNE.

C'est bien vrai.

1862.

Ni plus de fleurs?

SATURNE.

Il n'y en a plus.

1862.

Ni plus d'oiseaux?

SATURNE.

Plus d'oiseaux.

1862.

Et la nuit est bien plus longue que le jour?

SATURNE.

Beaucoup plus longue.

1862.

Vous voyez bien que la bonne dame avait raison. Il n'y a plus d'agrément sur la terre. Bientôt on n'y verra plus clair, c'est positif. Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir?

SATURNE.

Tu deviendras, ma chère enfant, ce que sont devenues les autres années qui ont passé par ici avant toi. Sur ce, au revoir, dans un an.

1862.

Mon cher monsieur Saturne, emmenez-moi tout de suite.

SATURNE.

Quand je viendrai te chercher, tu feras comme les autres : tu ne voudras plus t'en aller. Adieu, laisse-moi faire. Qui vivra verra.

1862.

Oh! j'ai peur.

SATURNE.

Tiens, tu mériterais d'être abandonnée à tes folles terreurs pour te punir d'avoir mis le nez trop tôt à la porte. Si tu étais restée à ta place, tu n'aurais trouvé personne pour t'effaroucher. Mais, puisque le mal est fait, je veux bien te laisser le remède. (Il lui donne une touffe de rubans.) Prends ces quatre rubans, et regarde bien dans quel ordre ils sont : d'abord un bleu, puis un couleur d'or, un rouge et un blanc. Mets-les dans tes cheveux l'un après l'autre, et tu verras se dérouler devant toi la destinée qui t'attend. Adieu. Regarde, écoute et profite.

SCÈNE III

1862, seule. Elle regarde les rubans.

Ah! ma destinée est là-dedans. Eh! cela n'a pas l'air si effrayant. Ils sont jolis, ces rubans, et j'ai idée qu'ils feront très-bien dans mes cheveux. Voyons le bleu d'abord, puisque c'est lui qui vient le premier. (Elle attache le ruban bleu. Paraît le Printemps, accompagné de Mars, Avril et Mai.)

SCÈNE IV

1862, LE PRINTEMPS, MARS, AVRIL ET MAI.

1862.

Oh! la jolie apparition! Dites-moi qui vous êtes, je vous en prie, et ce que vous avez à faire dans ma destinée.

LE PRINTEMPS.

Je suis le Printemps, et voici mes trois fils : Mars, Avril et Mai. Eux et moi, nous serons bientôt à votre service.

1862.

Et que ferez-vous pour moi, s'il vous plaît?

MARS.

Je vous amènerai les feuilles.

AVRIL.

Je vous amènerai les oiseaux.

MAI.

Je vous amènerai les fleurs.

LE PRINTEMPS.

Et moi je vous amènerai le soleil, et la lumière, et la chaleur, et la vie. Tout s'éveillera quand je paraîtrai. Les champs déserts se peupleront de travailleurs qui s'en iront par bandes, en chantant sur les routes. La terre, remuée par mille mains, livrera passage aux germes qui dormaient dans son sein. La séve engourdie circulera dans les arbres. Je suis l'heure du premier travail, et du mouvement, et des chants joyeux. Je suis la jeunesse.

1862.

Soyez le bienvenu, mon beau Printemps, et puissiez-vous venir bientôt! (A part.) Allons, me voilà remise, et cela m'encourage à continuer. Voyons ce beau ruban doré. (Elle attache le ruban. Paraît l'Été, accompagné de Juin, de Juillet et d'Août.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, L'ÉTÉ, JUIN, JUILLET ET AOUT.

1862.

Et vous, messieurs, qui êtes-vous?

L'ÉTÉ.

Je suis l'Été, et voici mes trois fils : Juin, Juillet et Août.

1862.

Que m'apportez-vous?

JUIN.

J'apporte les foins.

JUILLET.

J'apporte les épis mûrs.

AOUT.

J'apporte la moisson.

L'ÉTÉ.

Et moi, j'apporte les grandes chaleurs et les grands jours, les grandes récoltes et les grands travaux. Sous mon règne, les fronts ruissellent de sueur, et les mains

se penchent vers la terre pour ramasser la provision de l'année. Je suis l'heure de la force, du courage et de la prévoyance. Je suis l'âge viril.

1862.

Sois aussi le bienvenu, mon vaillant Été. Qu'il y ait sueur ou non, je serai fière de te voir arriver. (A part.) Ce brave Saturne avait raison. Cela va très-bien jusqu'à présent. Continuons. (Elle attache le ruban rouge. Paraît l'Automne, accompagné de Septembre, d'Octobre et de Novembre.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, L'AUTOMNE, SEPTEMBRE, OCTOBRE ET NOVEMBRE.

1862.

Votre nom?

L'AUTOMNE.

Je suis l'Automne, et voici mes trois fils : Septembre, Octobre et Novembre.

1862.

Qu'aurai-je de vous, mes bons amis?

SEPTEMBRE.

J'apporte les raisins.

OCTOBRE.

J'apporte les fruits du verger.

NOVEMBRE.

J'apporte les feuilles mortes.

1862, tressaillant.

Ah! et pourquoi donc?

L'AUTOMNE.

Pour faire place aux bourgeons qui poussent. J'apporte, moi, les dernières récoltes et les derniers beaux jours. J'apporte les labours et les semailles pour l'année qui viendra. Je suis l'heure du calme et des pensées d'avenir. Je suis l'âge mûr, l'âge du repos.

1862.

Sois béni, cher Automne. On peut encore être heureux avec toi. (Regardant les rubans.) Plus qu'un! Que m'annoncera-t-il, celui-là? (Elle essaye de l'attacher.) Mais on dirait que ma main tremble. Allons donc. Il était avec les autres, pourquoi serait-il plus méchant qu'eux? (Elle attache le ruban. Paraît l'Hiver, accompagné de Décembre en vieillard, de Janvier en poupon, et de Février en petit garçon.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, L'HIVER, DÉCEMBRE, JANVIER ET FÉVRIER.

1862.

Je ne sais pourquoi, mais je me sens moins assurée avec celui-là. (A l'Hiver, d'une voix tremblante.) Bonjour, monsieur; comment vous portez-vous?

L'HIVER.

Eh bien! vous ne me demandez pas qui je suis?

1862.

Pardon, j'oubliais. Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

L'HIVER.

Je suis l'Hiver, et voici mes trois fils : Décembre, Janvier et Février.

1862.

Ce sont vos fils tous les trois! Ils n'ont pas l'air de se ressembler. (Avec un soupir.) Et que m'apportez-vous, messieurs?

DÉCEMBRE.

J'apporte la neige et la glace.

JANVIER.

J'apporte les premiers semis.

FÉVRIER.

J'apporte les petits radis de couche.

L'HIVER.

Et moi, j'apporte les soirées au coin du feu, et les boules de neige, les causeries de vieilles gens et les jeux d'enfants. J'enterre l'année, et je la ressuscite. Je suis l'heure du repos, l'heure qui commande le respect, l'heure du dernier et du premier sommeil. Je suis la vieillesse et l'enfance.

1862.

Je vois ce que c'est, monsieur l'Hiver : c'est par vous que je commence; c'est par vous que je finirai. La naissance et la mort viennent se donner la main dans les obscurités de votre nuit. (Tendant la main à Décembre.) Eh bien!

touche là, vieux Décembre. Tu ne me fais plus peur; tu n'es que le frère aîné du petit Janvier. (Elle donne la main à Janvier. Les Mois et les Saisons se donnent la main, et dansent en chantant :)

Air à volonté.

1861 est mort! (*bis.*)
Vive 1862! (*bis.*)

1862.

Vive la vie!

TOUS.

Vive la vie! Vive la vie! (Saturne paraît à la porte.)

SATURNE, à 1862.

Eh bien! que t'avais-je dit?

1862.

Merci, Saturne, tu avais raison. Viens danser avec nous.

SATURNE.

Tournez, enfants. Moi, je vais toujours tout droit.

1862.

Eh bien! chante avec nous.

SATURNE.

Je ne chante pas; je parle. (Il entre dans le rond, et se place au milieu.) Gloire à Dieu qui a fait la vie!

A BREBIS TONDUE

DIEU MESURE LE VENT

PERSONNAGES.

Mme BOISSY.

MARIE, } ses filles.
SOPHIE, }

M. DUVERNET.

Mme DUVERNET.

LINA DUVERNET.

Mme MOREAU.

FRANÇOISE.

LA SAINTE VIERGE.

L'ENFANT JÉSUS.

SAINT JOSEPH.

LES TROIS ROIS MAGES.

TROIS BERGERS.

DEUX ANGES.

ACTE PREMIER

La chambre de madame Boïssy.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BOISSY dans un fauteuil, avec un oreiller, une broderie à la main ; MARIE endormie sur sa chaise ; SOPHIE sur un petit tabouret, à côté du fauteuil, cousant une robe pour sa poupée. Tout le commencement de la scène à mi-voix.

MADAME BOISSY.

Sophie, ma chère enfant, relève un peu la lampe, mes pauvres yeux commencent à ne plus y voir assez clair.

SOPHIE. Elle relève la lampe.

Est-ce que tu en as encore pour longtemps, maman ?

MADAME BOISSY.

Non, chère petite, heureusement, car je crois que mes forces sont à bout.

SOPHIE.

Pauvre chère maman, comment peux-tu travailler, toi qui es si malade? Laisse là cette vilaine broderie; je vais réveiller ma sœur.

MADAME BOISSY.

La réveiller! Je te le défends bien. La pauvre Marie a travaillé pour nous toute la nuit dernière et toute la journée d'aujourd'hui. Laissons-la dormir un peu; elle l'a bien gagné.

SOPHIE.

Mais pourquoi as-tu ramassé sa broderie quand elle l'a laissée tomber? Le médecin, l'autre jour, t'a bien défendu de travailler.

MADAME BOISSY.

Tu sais bien, ma petite Sophie, qu'il n'y a plus d'argent dans la maison, et que tu ne pourras pas souper avant que ta sœur ait porté son ouvrage. Le médecin a défendu! c'est bientôt dit, mademoiselle. Est-ce qu'il vous a défendu de manger?

SOPHIE.

C'est vrai, maman, j'ai bien faim.

MADAME BOISSY.

Encore un peu de courage! j'ai bientôt fini. Mets un morceau de bois dans le feu, mon enfant. Il me prend comme un frisson.

SOPHIE, allant au fond de la pièce.

Maman, il n'y a plus de bois.

MADAME BOISSY.

Eh bien! nous en aurons tout à l'heure. J'ai fini. (Elle se laisse retomber sur le dos du fauteuil.)

SOPHIE.

Oh! quel bonheur! (Secouant sa sœur.) Marie! réveille-toi bien vite; ton ouvrage est fini.

MARIE, se réveillant.

O mon Dieu! vous m'avez laissé dormir! Quelle heure est-il?

SOPHIE.

Je te dis que ton ouvrage est fini. Maman l'a achevé.

MARIE, regardant sa mère étendue dans le fauteuil.

Oh! maman, je n'aurais pas attendu cela de toi! Me laisser dormir, et te fatiguer comme cela! Vois dans quel état tu es!

MADAME BOISSY.

Cela ne sera rien, ma bonne Marie. Tu dormais si bien, et nous sommes si pressées! Le souper de la pauvre Sophie et le tien étaient au bout de la broderie.

MARIE.

Et le tien aussi, maman; tu n'as rien pris depuis hier. Je n'aurais pas dû l'oublier. Oh! je suis une malheureuse! S'il faut que tu te sois rendue plus malade, je ne me le pardonnerai jamais. (Elle pleure.)

MADAME BOISSY.

Allons! allons! Le mal n'est pas si grand. Le moyen de me rendre plus malade, c'est de te désoler comme cela, mon enfant. Si tu savais tout ce qu'il y a de reconnaissance dans mon cœur pour ton courageux dévouement! Mais on a beau avoir du courage, il faut bien finir par trouver le bout de ses forces. Tu étais là, penchée sur ton ouvrage, depuis dix-huit heures, ma chère Marie! Qu'est-ce que tu veux donc faire de plus?

MARIE.

Oh! maman, tu es trop bonne; je n'aurais pas dû m'endormir.

MADAME BOISSY, lui tendant la broderie.

Va porter ta broderie, chère enfant. Je me sens un peu

faible : ne me fais pas parler. En revenant, tu feras porter un peu de bois ici. Il n'y en a plus.

MARIE, à part, regardant la broderie.

Mon Dieu! cette pauvre mère a brouillé les derniers points, elle si adroite! Elle était donc bien mal! Et que va dire madame Duvernet qui est si difficile pour l'ouvrage ?

MADAME BOISSY.

Eh bien! Marie, qu'as-tu donc?

MARIE.

Moi! rien, maman. Je regardais notre broderie. (On entend sonner une horloge.)

SOPHIE.

Va vite, ma petite Marie; tu devais porter ton ouvrage à cinq heures, et voilà la demie qui sonne. Rapportenous un joli petit souper. (Avec un soupir.) C'est ce soir la veille de Noël. Ce ne serait pas joli de ne pas bien souper.

MADAME BOISSY.

Pauvre petite! Elle se rappelle l'année dernière. (A Marie qui s'apprête à sortir.) Écoute, Marie! (Elle lui parle à l'oreille.) Combien dois-tu recevoir pour ta broderie?

MARIE, bas.

Quinze francs. J'ai eu beau dire à madame Duvernet, elle n'a pas voulu me donner davantage.

MADAME BOISSY.

Quinze francs ! depuis le temps que tu y travailles ! Ce n'est pas beaucoup. Enfin ! (Après un moment de réflexion.) Nous ne sommes pas bien riches ; mais... (Lui montrant Sophie.) Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen ?...

MARIE.

J'y ai déjà pensé bien souvent. C'est en partie ce qui m'a entraînée hier à perdre la moitié de ma journée chez cette amie de madame Duvernet qui me doit encore mes deux dernières broderies, et qui m'a fait dire en rentrant qu'elle ne pouvait pas me recevoir.

MADAME BOISSY.

Vois toi-même ce que nous pouvons faire.

MARIE.

Oh ! avec quelques sous, je trouverai bien moyen de lui arranger un petit arbre. Elle ne s'y attend pas, la chère petite, et elle sera si heureuse ! Nous pouvons bien nous donner cette joie-là, n'est-ce pas, maman ?

MADAME BOISSY.

Oui, chère Marie ; mais va vite : le temps se passe.

MARIE.

Je serai bientôt arrivée chez madame Duvernet ; je n'ai que l'escalier à descendre. (Elle embrasse sa mère.) Adieu, maman. (Elle embrasse Sophie.) Adieu, Sophie. Nous allons passer une bonne petite soirée. (Elle sort.)

SCÈNE II

MADAME BOISSY, SOPHIE.

SOPHIE.

Tu crois, maman, que je n'ai pas entendu? Marie a dit qu'elle allait me faire un petit arbre. Oh! je suis contente! (Elle saute de joie.)

MADAME BOISSY.

Ne fais pas tant de bruit, Sophie; j'ai la tête bien fatiguée.

SOPHIE, courant à elle.

Oh! petite mère, je vais être bien sage, ne crains rien. Je veux te faire aussi bien plaisir, comme ma sœur.

MADAME BOISSY.

Ta sœur est une bonne enfant, et toi aussi, ma Sophie. Depuis que votre pauvre père nous a quittées, vous remplissez mon cœur de joie dans mes chagrins.

SOPHIE.

Écoute, maman, Marie se fatigue trop, et moi je suis là à ne rien faire : ce n'est pas juste. Je suis maintenant une grande fille, n'est-ce pas?

MADAME BOISSY, souriant.

Sans doute, et après?

SOPHIE.

Eh bien! je veux aussi vous gagner de l'argent. (Lui montrant la robe de sa poupée.) Vois comme cette robe-là est jolie! Je vais en faire beaucoup comme cela, et Marie ira les vendre aux petits enfants plus riches que nous.

MADAME BOISSY, l'embrassant.

Cher petit cœur! Je vous remercie, mon Dieu! Me voilà bien pauvre, bien malade; mais j'ai la bénédiction du ciel à mes côtés. (Portant la main à son front.) Oh! la tête me tourne.

SOPHIE, lui prenant les mains.

Maman, qu'as-tu donc?

MADAME BOISSY.

Laisse-moi, mon enfant; je me sens trop faible. Donne-moi une cuillerée de ma potion.

SOPHIE, allant à l'armoire et revenant.

Maman, il n'y en a plus.

MADAME BOISSY, la prenant dans ses bras.

Eh bien! viens là que je te sente contre moi pour me réchauffer le cœur. (Elle se laisse retomber dans le fauteuil.)

SOPHIE.

Oh! maman, maman, je t'en prie; n'aie pas une figure comme cela. (Elle l'embrasse.) Regarde-moi, regarde ta petite

Sophie. (Madame Boissy laisse aller ses bras, et se trouve mal. Sophie courant à la porte.) Au secours! Au secours! maman va mourir! au secours! (Allant à sa mère.) Maman! maman! (Allant à la porte.) Au secours! au secours!

SCÈNE III

M. DUVERNET, SOPHIE, MADAME BOISSY.

M. DUVERNET entre, tout essouflé. A Sophie.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc, mon enfant?

SOPHIE, pleurant.

Maman! ma pauvre maman! Elle est morte!

M. DUVERNET, se penchant sur madame Boissy.

Morte! non, chère petite; le mal n'est pas si grand que cela. Voyons, as-tu quelque chose à lui donner?

SOPHIE.

Il y a bien là une bouteille qui vient de chez le pharmacien; mais il n'y a plus rien dedans.

M. DUVERNET.

Diable! Dis-moi où est le bois que je rallume un peu le feu. Il ne fait pas chaud ici.

SOPHIE.

Il n'y a plus de bois, monsieur.

M. DUVERNET.

Diable! diable! Est-ce que tu es seule comme cela avec ta maman ?

SOPHIE.

Oh! non, monsieur! Il y a ma sœur Marie qui est bien plus grande que moi; mais elle vient de sortir.

M. DUVERNET.

Elle aurait mieux fait de rester. Comment cela lui a-t-il pris, à ta maman?

SOPHIE.

Je vais vous dire, monsieur. Ma sœur avait travaillé toute cette nuit pour finir une broderie très-pressée, et ce soir elle s'est endormie dessus. Maman a pris la broderie, et a voulu l'achever. Mais elle est malade, maman, et cela l'a trop fatiguée. Alors, tout à l'heure, elle m'a prise dans ses bras, et puis ses yeux ont tourné, et elle est tombée comme elle est là. (Se jetant sur sa mère.) Oh! maman! maman!

M. DUVERNET, à part.

Pauvre femme! pauvres enfants! C'est que je ne sais vraiment pas comment faire! Ma femme ne se trouve jamais mal : je n'ai pas l'habitude de ces choses-là. (Regardant autour de lui.) Il n'y a pas besoin d'être médecin ici

pour deviner la maladie. Et dire que tout cela se passe au-dessus de ma tête ! On ne pourrait pas dormir si l'on savait tout. (A Sophie). Dis-moi, petite, avez-vous de l'argent ici?

SOPHIE.

Non, monsieur; mais ma sœur va en rapporter. On va lui en donner pour cette vilaine broderie qui a fait tant de mal à maman. (Madame Boissy ouvre les yeux et remue les bras.) Quel bonheur! voilà maman qui revient!

M. DUVERNET, prenant la main de madame Boissy.

Madame! madame! Comment vous trouvez-vous, maintenant?

MADAME BOISSY, retirant sa main.

Monsieur! Comment êtes-vous venu ici ?

SOPHIE.

C'est moi, maman, qui ai appelé au secours, parce que j'ai eu peur, et monsieur est monté.

M. DUVERNET.

Si je pouvais vous être utile en quelque chose, madame, disposez de moi.

MADAME BOISSY.

Merci, monsieur; ma fille va rentrer. Je me sens mieux; je n'ai besoin de rien. Je regrette que cette enfant vous ait dérangé.

M. DUVERNET, saluant.

J'aurais voulu que ma présence ici eût pu vous être d'une plus grande utilité, madame. Je fais des vœux pour que votre santé se rétablisse tout à fait.

MADAME BOISSY.

Recevez tous mes remercîments, monsieur. (Elle le salue.)

M. DUVERNET, à part.

Je vais causer de cela avec ma femme. Elle est si bonne ! Elle arrangera tout mieux que moi. Nous autres hommes nous n'y entendons rien.

MADAME BOISSY.

Sophie, éclaire monsieur. (Sophie va à la porte avec sa lampe.)

M. DUVERNET, sortant.

Si ta maman va plus mal, tu me feras prévenir, mon petit bijou. Je demeure au premier. Je m'appelle Duvernet.

ACTE II

La chambre de madame Duvernet.

MADAME DUVERNET, FRANÇOISE, MARIE.

MADAME DUVERNET.

Enfin tout est prêt! Ce sera vraiment joli. Ma petite Lina aura bien du plaisir. Il ne manque plus que le voile de la Vierge, et je ne comprends pas qu'il ne soit pas encore arrivé. (Regardant à sa montre.) Cinq heures et demie passées, et l'on devait me l'apporter à cinq heures! C'est insupportable! (Appelant). Françoise!

FRANÇOISE, entrant.

Me voici, madame.

MADAME DUVERNET.

Montez vite chez la petite Boissy, et dites-lui de m'apporter tout de suite le voile que je lui ai donné à faire.

FRANÇOISE.

Elle vient d'arriver, madame. Elle attend dans l'antichambre.

MADAME DUVERNET.

Eh! mon Dieu! qu'elle entre donc bien vite! Nous attendons après elle. (Françoise se dirige vers la porte). Ah! courez chez madame Moreau, et dites-lui qu'elle se dépêche d'arriver. Tout est prêt. Nous n'attendons plus qu'elle et M. Duvernet.

FRANÇOISE.

J'y vais, madame. (Elle sort.)

MADAME DUVERNET.

Cette bonne madame Moreau! C'est elle qui nous a donné l'idée du tableau que nous arrangeons pour sa filleule. Je ne voudrais pas qu'elle manquât à la fête. (Entre Marie.) Ah! vous voilà, mademoiselle! Arrivez donc! Nous attendons après vous!

MARIE.

Mon Dieu! madame, j'ai fait tout mon possible, je vous l'assure.

MADAME DUVERNET.

Oh ! je connais cette phrase-là : c'est toujours la même. Quand on vous dit cinq heures, ce n'est pas cinq heures et demie.

MARIE, pleurant.

Si vous saviez, madame...

MADAME DUVERNET.

Voyons, ma chère enfant, ne faisons pas de scène. Je n'ai pas le temps. Donnez-moi vite ce malheureux voile. Vous nous l'avez fait assez attendre.

MARIE, donnant le voile.

Le voici, madame.

MADAME DUVERNET, examinant le voile.

Allons, ce n'est pas mal... Mais voilà des festons qui sont tout à fait manqués ! Vous devriez soigner davantage l'ouvrage que l'on vous confie, mademoiselle. Et sur le devant encore ! C'est on ne peut plus désagréable !

MARIE.

Je suis bien fâchée, madame ; c'est ma mère...

MADAME DUVERNET.

Quand je vous donne de l'ouvrage, mademoiselle, ce n'est pas à votre mère que je le donne. Je vous le répète, c'est fort désagréable.

LINA, entrant.

Maman, maman, on te demande au salon.

MADAME DUVERNET.

Ah! c'est vrai; c'est ce voile qu'on attend, et moi qui oubliais! (A Marie.) Au revoir, mademoiselle. Une autre fois, je vous en prie, veillez un peu mieux à votre ouvrage. (Elle se dirige vers la porte.)

MARIE, timidement.

Madame!

MADAME DUVERNET, se retournant.

Quoi, mademoiselle?

MARIE.

C'est que... Si vous vouliez bien... J'aurais besoin de...

MADAME DUVERNET.

De l'argent! Je suis bien désolée, mon enfant; je suis trop pressée dans ce moment. Venez demain; c'est-à-dire : non... après-demain. C'est demain Noël. (Elle sort.)

LINA, courant après elle.

Maman, attends-moi. (Elle sort.)

MARIE.

Après-demain! Et ma pauvre mère qui a froid! Et ma petite sœur qui a faim! Et son malheureux arbre de Noël, la chère enfant! Ah! il est bien question de cela,

maintenant. Que devenir? Que vont-elles dire en me voyant rentrer les mains vides? Allons, essayons encore de trouver madame Moreau. Peut-être que, cette fois-ci, je serai plus heureuse. (Elle sort.)

LINA, entrant.

Maman n'a pas voulu me laisser entrer au salon; mais c'est égal, je me doute bien de ce que c'est. On m'arrange quelque chose pour mon Christ-Kind. Toutes mes amies sont là depuis plus d'une heure. En attendant, je m'ennuie bien. Je ne sais plus où aller. (Entre madame Moreau, avec des paquets sous le bras.) Ah! voilà ma marraine! Bonjour, marraine! Maman est bien impatiente après vous. (Elle l'embrasse.) Qu'est-ce que vous avez donc là?

MADAME MOREAU.

C'est bien, c'est bien, petite curieuse. Allez-vous-en bien vite, et prévenez votre maman que je suis arrivée.

LINA, boudant.

On me chasse de partout; c'est bien ennuyeux! (Elle sort.)

MADAME MOREAU, défaisant ses paquets.

C'est bien terrible, les enfants! On a toutes les peines du monde à leur faire des surprises.

MADAME DUVERNET, entrant avec la Vierge, à madame Moreau.

Bonjour, ma chère amie; vous arrivez juste à point. Aidez-nous un peu à arranger ce voile comme il faut.

MADAME MOREAU, regardant le voile.

Oh ! la jolie broderie ! qui vous a fait cela ?

MADAME DUVERNET.

C'est la petite Boissy. Elle travaille assez bien quand elle veut.

MADAME MOREAU.

Vous êtes bien difficile. J'ai rarement vu quelque chose d'aussi bien fait. Elle vous a demandé pour cela ?

MADAME DUVERNET.

Quinze francs.

MADAME MOREAU.

Quinze francs ! Et elle m'a fait, à dix francs la pièce, deux mouchoirs qui à eux deux ont demandé certainement moins d'ouvrage. Une autre fois, je ferai mieux mes prix.

M. DUVERNET, frappant en dehors à la porte.

Peut-on entrer, mesdames ?

MADAME DUVERNET.

Un moment. (A la Vierge.) Sauvez-vous, mademoiselle ; nous irons vous rejoindre tout à l'heure. (A M. Duvernet, dans la coulisse.) Ne regardez pas.

M. DUVERNET, entrant les yeux fermés.

J'ai fermé les yeux. Faut-il les ouvrir ?

MADAME MOREAU.

Allez, il n'y a plus de danger.

M. DUVERNET, à madame Moreau.

Bonjour, madame Moreau ; vous êtes bien aimable d'être venue à notre petite fête. (A madame Duvernet.) Ma chère Louise, je suis bien fâché de venir te déranger dans tes préparatifs; mais il faut absolument que tu viennes à mon secours.

MADAME DUVERNET.

De quoi s'agit-il, mon ami?

M. DUVERNET.

Il s'agit d'une pauvre femme malade que j'ai trouvée seule, avec une petite fille, sans feu, sans médicaments, et par qui je me suis laissé mettre presque à la porte, comme un imbécile, sans trouver une bonne parole à placer. J'ai pensé que tu saurais t'y prendre mieux que moi.

MADAME DUVERNET.

Oh! tout de suite! Laisse-moi faire; je vais y aller. Madame Moreau aura la complaisance de me remplacer au salon. (Appelant.) Françoise! Françoise!

FRANÇOISE, entrant.

Qu'y a-t-il, madame?

MADAME DUVERNET.

Prenez vite votre panier; mettez-y du pain, un bouil-

lon, la moitié de poulet qui reste du dîner, une bouteille de bordeaux, et venez bien vite me retrouver ici.

FRANÇOISE.

Mais, madame, et le souper?

MADAME DUVERNET.

Le souper attendra, dépêchez-vous. (Françoise sort.)

MADAME MOREAU, tirant sa bourse. A madame Duvernet.

Tenez, arrangez-vous pour laisser ces vingt francs-là quelque part.

MADAME DUVERNET.

Je vous reconnais bien là. Je l'aurais fait moi-même; mais je ne veux pas vous voler votre bonne pensée. (A M. Duvernet, en mettant son châle.) Où faut-il aller, mon ami?

M. DUVERNET.

Oh! pas bien loin. Au haut de l'escalier.

MADAME DUVERNET, laissant tomber son châle.

Qu'est-ce que tu dis?

M. DUVERNET.

Je te dis : ici, au cinquième. J'avais la main sur le bouton de notre porte tout à l'heure quand l'enfant a crié pour appeler au secours, et je suis monté. Il y a une fille aînée qui était sortie avec son ouvrage, et qui devait rapporter de l'argent; mais je ne suis pas tranquille. Les gens ne se gênent pas toujours pour payer à la minute.

MADAME DUVERNET, à part.

Ah! mon Dieu! Et moi qui tout à l'heure!... (Elle se cache la figure dans les mains.)

MADAME MOREAU.

Mais vous me faites peur, monsieur Duvernet. (A madame Duvernet.) Est-ce qu'il s'agirait de la famille Boissy, par hasard?

MADAME DUVERNET.

Eh oui, malheureusement! J'en suis toute tremblante.

M. DUVERNET.

Tu connais donc cette famille-là, Louise? Moi, je sors le matin, je rentre le soir. Si l'enfant n'avait pas appelé au secours, je serais encore à savoir qu'elle est au monde. C'est la première fois que je monte plus haut que notre étage.

MADAME DUVERNET.

C'est une famille Boissy qui est dans la maison depuis six mois. Le mari était professeur de l'Université à Besançon. Il est mort cette année, et la mère était venue à Paris pour solliciter une pension à laquelle elle a droit, à ce qu'il paraît. Mais son affaire a traîné dans les bureaux, et elle attend toujours.

M. DUVERNET.

Alors cela se trouve bien. Le directeur du personnel au ministère de l'instruction publique est un ancien camarade de collége à moi. Pas plus tard que tout de suite,

je vais aller lui parler. Il demeure à deux pas. Attendez-moi ici. La pauvre femme! je veux prendre ma revanche de ma gaucherie de tout à l'heure; et, pour son cadeau de Noël, je lui apporterai une bonne parole, ou je ne m'appelle pas Duvernet. (Il sort.)

MADAME DUVERNET.

Ah! ma chère amie, je serais morte de honte tout à l'heure devant M. Duvernet, s'il avait su ce qui vient de se passer.

MADAME MOREAU.

Et quoi donc?

MADAME DUVERNET.

Eh! je ne l'ai pas payée, la malheureuse enfant; je l'ai rudoyée par-dessus le marché pour quelques malheureux points de travers. J'en ai la mort dans l'âme.

MADAME MOREAU.

Et moi donc, qui faisais la généreuse! Mais ces vingt francs que vous avez là, je les lui dois purement et simplement. Elle les a attendus hier trois heures chez moi sans avoir pu les remporter. Et puis on se figure qu'on est la bonté même parce qu'on donne aux gens qui ont leur titre de pauvres en règle! (Montrant son mouchoir.) Tenez, je me promène, son ouvrage à la main, sans l'avoir payé, et j'allais lui faire la charité! Ah! je suis bien honteuse de moi.

FRANÇOISE, entrant, son panier au bras.

Me voici, madame. Je me suis fait un peu attendre : il a fallu faire chauffer le bouillon.

MADAME DUVERNET.

Merci, Françoise, ce n'est plus la peine. (A madame Moreau.) Venez avec moi ; avant que monsieur Duvernet ne rentre, nous allons arranger cela autrement.

LINA, entrant.

Maman, est-ce que ce ne sera pas bientôt fini ? Je m'ennuie, moi, d'être toute seule.

MADAME DUVERNET.

Ne t'impatiente pas, ma petite Lina. Vous serez deux tout à l'heure.

ACTE III

La chambre de madame Boissy.

MADAME BOISSY, SOPHIE.

MADAME BOISSY.

Marie tarde bien à venir. Il me semble qu'elle devrait déjà être rentrée.

SOPHIE.

Sois tranquille, petite mère. Bien sûr qu'elle cherche quelque chose de joli pour moi.

MADAME BOISSY.

C'est pour toi que je suis pressée, mon amour. Je vois ta petite figure toute tirée.

SOPHIE.

Oh ! ce n'est rien, maman. Je donnerais bien mon souper pour que tu sois mieux portante. Dis donc, maman, sais-tu que c'est drôle que ce soit justement monsieur Duvernet qui soit venu ici quand j'ai crié ? Il a l'air bien bon, pour avoir une femme si méchante.

MADAME BOISSY.

Méchante ! Qu'est-ce que tu dis là, ma petite Sophie ? As-tu donc oublié que, quand nous sommes arrivées ici, elle s'est tout de suite intéressée à nous, et que c'est grâce à elle que Marie a trouvé de l'ouvrage?

SOPHIE.

Du bel ouvrage ! Du monde qui ne la paye pas, et qui la reçoit si mal qu'elle revient ici les yeux tout rouges. Elle ne te dit pas cela, à toi ; mais je vois bien, moi, à ses yeux qu'elle a pleuré.

MADAME BOISSY.

Sophie, le bon Dieu n'aime pas les petites filles qui sont méchantes, et cela fait de la peine à leur maman de leur entendre dire du mal des gens qu'elles ne connaissent pas.

SOPHIE, confuse.

Pardon, maman ; je ne le ferai plus. Ah ! voilà ma sœur. (Marie entre lentement, et en pleurant.)

MADAME BOISSY.

Mon Dieu ! Marie, qu'as-tu, mon enfant ? Qu'est-il arrivé ?

SOPHIE.

Là, petite mère, qu'est-ce que je te disais ?

MARIE.

Rien ; pas d'argent. Madame Duvernet était trop pressée. Chez madame Moreau, personne. (Elle sanglote.)

MADAME BOISSY.

Du courage, mon enfant. Nous attendrons bien jusqu'à demain.

MARIE.

Demain, c'est Noël. Les jours de fête, c'est un péché de payer !

SOPHIE.

Et toi, Marie, qui as tant travaillé pour nous ! C'était bien la peine de te fatiguer à tomber !

MARIE.

Pauvre petite sœur ! Pauvre chère mère ! Comment allez-vous faire ? Ah ! Dieu nous a abandonnées. Je voudrais être morte. (Elle tombe sur sa chaise.)

MADAME BOISSY.

Reviens à toi, mon enfant, et ne mêle jamais Dieu dans tes désespoirs. Ne t'enlève pas la dernière consolation des malheureux. Qui sait si le secours ne va pas

nous arriver à l'heure où tu l'accuses? (On frappe.) Qui peut venir à cette heure ? Entrez. (Entrent madame Duvernet, madame Moreau et Lina.)

MADAME DUVERNET, à Marie.

C'est un remords qui me fait monter ici, mon enfant. Un hasard a conduit tout à l'heure monsieur Duvernet chez votre mère, et ce qu'il vient de m'apprendre m'a fait bien cruellement regretter de vous avoir ainsi reçue et renvoyée. Malheureuse enfant, pourquoi ne m'avez-vous pas tout dit ?

MARIE.

Oh ! madame, jamais je n'aurais osé.

MADAME MOREAU.

Moi aussi, j'ai des excuses à vous faire, mademoiselle Marie. Demain matin, j'enverrai chez vous ce que je vous dois.

MADAME DUVERNET, à madame Boissy en lui présentant Lina.

Nous avons arrangé une petite fête pour ma fille, madame. Lui permettez-vous d'emmener votre Sophie pour en jouir avec elle, et nous ferez-vous l'honneur de l'accompagner, ainsi que mademoiselle Marie ?

MADAME BOISSY.

Merci mille fois pour mon enfant, madame. Si mes forces me le permettaient...

M. DUVERNET, entrant.

Bonne nouvelle, madame, bonne nouvelle ! Madame

Duvernet m'a raconté votre histoire. J'ai couru chez l'homme de qui tout dépend. J'ai sa parole; après-demain, le brevet de votre pension sera signé.

MADAME BOISSY, se levant.

Comment vous remercier, monsieur? Ah! ce que vous me dites là me rend à la vie. Sophie, je descends avec toi; et toi, Marie, si plus tard le désespoir s'approchait encore de toi, rappelle-toi ce proverbe :

A brebis tondue Dieu mesure le vent.

TABLEAU FINAL

Le salon de madame Duvernet. Au devant l'arbre de Noël. Saint Joseph et la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Les trois mages. Deux bergers. Deux anges. Les deux familles derrière le tableau. On chante un chœur de Noël. Quand il est fini, Françoise paraît à la porte.

FRANÇOISE.

Madame est servie.

UNE LETTRE

PERSONNAGES.

JULIE.
PAULINE.
CAROLINE.
ÉLISA.
LOUISE.
MARIE.

LE PÈRE.
LA MÈRE.
LE PETIT FRÈRE.
LA PETITE SŒUR.
CLARA.
FRANÇOISE.

La scène représente une salle d'étude dans une pension. Sur une table, au milieu, JULIE écrit une lettre, et ÉLISA copie un devoir. A droite, PAULINE lit un livre en cachette sur une petite table. Derrière Julie, LOUISE apprend sa leçon. MARIE tricote assise près d'Élisa. CAROLINE est assise en avant dans un fauteuil, son ouvrage sur les genoux. Elle a les yeux en l'air, et les mains appuyées sur les bras du fauteuil.

JULIE, cessant d'écrire.

Quel ennuyeux jeudi! Il pleut à chaque instant, et l'on ne peut pas aller au jardin. (Avançant la main pour toucher Caroline.) A quoi pensez-vous donc, Caroline?

CAROLINE, réveillée en sursaut.

Mon Dieu! Julie, que vous êtes insupportable! Je pense à des choses qui ne vous intéressent pas.

PAULINE.

Je parie que Caroline pense à la robe qu'elle aura pour aller à la noce de sa cousine aux cheveux d'or.

CAROLINE.

En tout cas, cela vaudrait mieux, mademoiselle, que de lire en cachette un livre défendu.

PAULINE, d'un ton piqué.

C'est un très-bon livre, mademoiselle; c'est l'histoire d'un enfant perdu dans les bois.

JULIE.

Oh! je l'ai lu; c'est bien amusant. Il y a dedans un grand homme brun, avec une longue barbe et une hache, qui est si méchant! Il m'a fait bien peur.

MARIE.

C'est pourtant bien mal, mesdemoiselles, de perdre ainsi votre temps à lire des livres qui n'ont ni queue ni tête, quand vous savez combien de fois on nous l'a défendu.

JULIE.

Bon! voilà Marie qui nous sermonne, selon sa louable habitude! Si on l'écoutait, on ne pourrait jamais s'amuser.

LOUISE.

Mesdemoiselles, je voudrais bien apprendre ma leçon.

Je n'en viendrai jamais à bout, si vous faites tant de bruit.

PAULINE.

Ma foi! tant pis. C'est aujourd'hui jeudi.

MARIE.

Ce n'est pas gentil, Pauline, ce que vous dites là. Vous savez combien la pauvre Louise a de peine pour apprendre ses leçons.

JULIE.

C'est vrai. On nous donne des leçons si difficiles! Soyez tranquille, Louise : je vais reprendre ma lettre; je ne vous ferai plus de bruit. (Elle se remet à écrire. Moment de silence.)

ÉLISA.

Mesdemoiselles, qu'est-ce que je vois donc là? *La vengeance de la reine Pruneau.* Je n'ai jamais entendu parler de cette reine-là. (Elles se mettent toutes à rire.)

PAULINE.

Oh! la bonne plaisanterie! C'est la reine Brunehaut. Son nom est revenu assez de fois à la dernière leçon. Quel devoir copiez-vous donc là?

ÉLISA.

C'est celui de la petite Lili.

MARIE.

Avouez, Élisa, que c'est un peu honteux pour vous de

copier le devoir d'une petite fille qui n'est pas moitié aussi avancée que vous.

JULIE, levant la tête.

Ma chère Marie, vous êtes tout à fait désagréable de nous prêcher toujours. (Elle se remet à écrire.)

PAULINE.

On dirait qu'elle est venue au monde grand'maman.

MARIE.

Je ne vous dis que des choses raisonnables. Vous feriez bien de les écouter.

CAROLINE.

Laissez-les dire, Marie ; vous savez bien comme elles sont. Mais où est donc la petite Lili ?

ÉLISA.

Elle vient d'aller se coucher. Elle avait un peu mal à la tête.

JULIE, cessant d'écrire.

Lucie est malade ? Ah bien ! voilà quelque chose pour remplir ma lettre.

CAROLINE.

Ah ! vous écrivez chez vous, Julie ? Est-ce que vous mettrez un mot pour la sœur de Lili ?

JULIE.

Cette bonne Clara! je ne demande pas mieux. Elle passe la moitié de ses soirées chez mes parents.

CAROLINE.

Nous étions si amies quand elle était ici! Dites-lui que je pense toujours à elle.

JULIE.

Je n'y manquerai pas. (Elle se remet à écrire.)

PAULINE.

Mesdemoiselles, il faut que je vous raconte quelque chose.

ÉLISA, jetant sa plume.

Oh! je veux bien. Cela finit par m'ennuyer de copier les hauts faits des Mérovingiens.

LOUISE, se levant.

Je vois bien que je ne pourrai jamais apprendre ici ma leçon. Je vais aller la repasser au petit carré. (Elle sort.)

PAULINE.

Cette pauvre Louise! Elle est bien bonne de se donner tant de mal! Enfin! cela la regarde. Voici mon histoire. Figurez-vous qu'il y a trois jours...

JULIE.

Pardon, Pauline, si je vous interromps. Marie, voudriez-

vous avoir l'obligeance de me dire s'il faut mettre *je crois que je ferai*, ou *je crois que je ferais?*

MARIE.

Cela dépend de la phrase. Qu'est-ce que vous croyez donc faire?

JULIE.

Une maladie. (Elles se mettent toutes à rire.)

PAULINE.

Mesdemoiselles, je vais aller demander une infusion pour Julie. Voyez un peu comme elle a une mine d'hôpital. (Nouveaux rires.)

JULIE.

Riez tant que vous voudrez. Je sais bien que l'autre jour encore j'ai eu mal à la tête. Et puis, il faut bien remplir sa lettre.

PAULINE.

Cela, c'est vrai.

MARIE.

Il ne faut mettre, ma chère Julie, ni *je ferai*, ni *je ferais*. Pourquoi tourmenter inutilement vos parents? Vous sentez bien vous-même que vous n'avez pas envie de faire une maladie.

JULIE, baissant la tête.

Vous avez raison, Marie; mais je n'y puis rien. La phrase est commencée. (Elle se remet à écrire.)

PAULINE.

Maintenant, attention ! Je commence mon histoire.

LOUISE paraît à la porte.

Venez vite à la lingerie ; on vient de sonner. (Élisa, Caroline et Marie se lèvent et rangent leurs affaires.)

PAULINE.

Ah ! quel ennui ! C'est toujours comme cela, quand je veux raconter quelque chose. Et ce linge à ranger ! Y a-t-il rien de plus insipide ? (A Élisa, lui tendant un petit cahier.) Ma petite Élisa, voici mon carnet de linge. Vous seriez bien gentille si vous vouliez prendre mon linge à ma place. Vous direz que j'achève une lettre très-pressée.

MARIE.

Fi ! Pauline. (Elle sort.)

PAULINE.

Allez toujours, Élisa, et dépêchez-vous. J'ai le numéro 5.

ÉLISA.

Oh ! j'aurai bien le temps. (Elle sort à pas lents.)

JULIE.

Je pourrais bien en faire dire autant, il me semble, moi qui écris réellement une lettre. (A Caroline.) Ma chère Caroline, voudriez-vous vous charger de mon linge ? Sans cela, je ne finirai jamais d'écrire cette lettre.

CAROLINE.

Je veux bien. Donnez-moi votre carnet.

JULIE, fouillant dans sa case.

Eh bien ! où est donc mon carnet ? Bon ! le voilà perdu ! C'est le troisième depuis le commencement de l'année ! On dirait qu'ils le font exprès. (Lui tendant une feuille de papier.) Tenez, inscrivez là-dessus. Cela se retrouvera toujours. (Elle se remet à écrire.)

CAROLINE.

Mademoiselle Mathilde ne sera pas contente de ne pas voir votre carnet ; mais je verrai à vous excuser. Ne m'oubliez pas auprès de Clara. (Elle sort.)

PAULINE, venant s'asseoir auprès de Julie.

Maintenant que nous voilà seules, je vais vous raconter mon histoire.

JULIE.

Et ma lettre ? Ah ! j'y pense. Je ne sais plus qu'y mettre : votre histoire vient tout juste à mon secours. Je veux l'écrire pendant que vous la raconterez. (Elle se remet à écrire.) Allez, je vous écoute.

PAULINE.

Je vous disais donc, ma chère, qu'il y a trois jours, un homme d'ici s'en revenait d'une vigne qu'il a du côté du Ribeauvillé. C'était déjà sur le tard, et l'on ne voyait plus bien clair. Comme il arrivait à Zellenberg, il a rencontré une famille de Bohémiens, campée sur le petit terrain

perdu qui est juste en face la montée. En tournant le sentier qui mène à Zellenberg, il a entendu des pas qui le suivaient. Il ne s'est pas retourné, et, quand il a eu dépassé le village, il s'est mis à courir. Alors son pied a rencontré une grosse branche qu'on avait jetée sur la route, et il est tombé tout de son long. C'est une externe qui m'a raconté cela. Elle a vu l'homme ce matin : il a encore la figure tout écorchée.

JULIE, cessant d'écrire.

Eh bien! c'est là toute votre histoire? Et moi qui ai déjà commencé à la raconter! Il faut maintenant que je lui fasse une autre fin: on se moquerait de moi. C'était bien la peine de me promettre quelque chose de curieux!

PAULINE.

Je ne vous ai rien promis. Si vous ne trouvez pas mon histoire curieuse, j'en suis fâchée. (Elle prend son livre en boudant. Julie se remet à écrire. Moment de silence.)

CAROLINE, entrant.

Ma pauvre Julie, vous avez une mauvaise note. J'ai eu beau dire; on ne m'a pas écoutée.

JULIE.

C'est cela; on me fait toujours des injustices. Je vais joliment l'écrire à papa. (Elle se remet à écrire.)

PAULINE.

Et moi? on n'a rien dit?

CAROLINE.

Je crois qu'Élisa n'est pas encore allée chercher votre linge. (Élisa entre tenant deux lettres à la main.)

PAULINE.

Eh bien! et mon linge?

ÉLISA.

Ma foi, j'ai vu venir le facteur, et je suis allée voir. Ne grondez pas; je vous apporte une lettre. (Elle lui donne la lettre.)

PAULINE.

Ah! quel bonheur! (Elle ouvre sa lettre.)

JULIE, sans cesser d'écrire.

Et l'autre? Est-ce pour moi?

ÉLISA.

Non, c'est pour Caroline. Tenez, Caroline, je crois bien que c'est de l'ancien 24, dont vous parlez toujours. (Elle donne la lettre à Caroline qui l'ouvre.)

JULIE.

C'est trop fort! voilà trois semaines que je n'ai pas reçu de lettre. Personne ne pense plus à moi.

ÉLISA.

Et combien y a-t-il de temps que vous n'avez pas écrit?

JULIE.

Oh! il n'y a pas plus d'un mois. (Elle se remet à écrire.)

CAROLINE.

Mesdemoiselles, Babettli m'écrit de Zurich qu'elle viendra bientôt passer un mois ici. Vous verrez, Élisa, comme elle est gentille!

PAULINE.

Ah! que je suis contente! Courons vite dire cela aux anciennes. (Pauline, Élisa et Caroline sortent en courant.)

JULIE, ployant sa lettre.

Voilà qui est fait! J'ai bien grondé papa. Maintenant, le petit mot pour Clara. Qu'est-ce que je vais lui dire? Tiens, je vais lui raconter l'histoire de Lili au déjeuner, ce matin. (Elle écrit. Moment de silence.)

MARIE, entrant.

Julie, voilà qu'il fait beau! Tout le monde est au jardin. On m'envoie vous chercher.

JULIE, sans cesser d'écrire.

Je vous remercie bien, Marie. J'ai encore deux lignes à faire. Si vous aviez l'obligeance d'attendre une minute, je vous donnerais ma lettre à porter.

MARIE.

Volontiers. J'espère bien, ma chère Julie, que vous

n'aurez pas trop alarmé vos parents avec votre prétendue maladie. On a sitôt fait d'effrayer les gens qui vous aiment.

JULIE, écrivant.

Mon Dieu! j'en suis bien fâchée : ma lettre est faite. Je vous promets que cela ne m'arrivera plus.

MARIE.

On a bientôt fait de recommencer une lettre.

JULIE, fermant sa lettre et mettant l'adresse.

Enfin! c'est bien heureux! Ne me parlez pas de recommencer; je suis trop fatiguée. (Lui tendant la lettre.) Tenez, Marie, mettez-la dans le porte-lettres.

MARIE.

Vous ne venez pas au jardin?

JULIE.

Non; je me sens comme une envie de dormir. Je vais essayer. Voulez-vous m'aider à ranger la table? (Elles portent la table sur un des côtés de la scène.)

MARIE.

Bonne nuit, Julie. Ne faites pas de mauvais rêves. (Elle sort.)

JULIE, se mettant dans le fauteuil.

On est tout à fait bien dans ce fauteuil. Voilà que je tiens la place de notre cher professeur! Voyons un peu si

je saurai gronder comme lui. (Grossissant sa voix.) « Mes pe-
« tits enfants, vous faites bien du bruit! » (Reprenant sa voix naturelle.) Non, ce n'est pas cela. Je ne pourrai jamais faire sa grosse voix. Dormons plutôt. (Elle s'étend dans le fauteuil.) Marie avait pourtant raison. Si j'allais effrayer papa, qui a si facilement peur pour moi! Et ma chère maman, que va-t-elle dire? Et ma vieille Françoise, qui voudrait me mettre dans du coton? Peut-être qu'ils pensaient bien à moi tout à l'heure, pendant que je leur faisais ma lettre avec toutes les bêtises qui me passaient par la tête! Il me semble que je la vois arriver, cette maudite lettre... C'est le soir... Papa la lit... Mon petit frère... Clara... (Elle s'endort.)

Un rideau se tire, et l'on aperçoit la famille de Julie rangée autour d'une table. La lampe est allumée. LE PÈRE vérifie les additions d'un livre. LA MÈRE tricote une paire de bas. LE PETIT FRÈRE écrit une page d'écriture. LA PETITE SOEUR ourle un mouchoir.

LE PÈRE, cessant d'additionner.

Je n'ai pas l'esprit en repos. Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous n'avons pas reçu de nouvelles de Julie.

LA MÈRE.

Il y a aussi longtemps que tu ne lui as écrit, mon ami.

LE PÈRE.

Tu sais bien combien je suis écrasé de travail depuis

quinze jours. J'attendais une lettre de l'enfant. Ah! il me tarde bien de la ravoir. Elle doit être savante maintenant. Je suis sûr qu'elle pourrait m'aider dans ces comptes qui absorbent toute ma journée. (Il se remet à compter.)

LA MÈRE.

A moi aussi, il me tarde bien. Si mes pauvres yeux me permettaient d'écrire, je lui aurais déjà demandé de ses nouvelles. Voilà que je ne suis plus jeune! J'ai bien besoin d'elle aussi pour tenir tout notre linge en ordre.

LA PETITE SŒUR.

Ne t'inquiète pas, maman; je puis déjà t'aider en attendant qu'elle vienne. (Montrant son ourlet.) Regarde un peu ce mouchoir que tu m'as donné à ourler pour elle. N'est-ce pas que c'est bien travaillé?

LE PETIT FRÈRE.

Et moi, je vais vite me dépêcher de bien écrire. Je ferai toutes les lettres pour la pension.

CLARA, entrant avec son panier à ouvrage.

Bonjour, monsieur. Bonjour, madame.

LE PÈRE ET LA MÈRE.

Bonjour, ma chère enfant.

CLARA.

Avez-vous une lettre de Julie?

LA MÈRE.

Non, ma chère Clara. Cela commence à nous inquiéter. Et chez vous, a-t-on des nouvelles de Lili?

CLARA.

Lili est une petite paresseuse. Elle n'écrit pas. (Elle s'asseoit à la table, et prend son ouvrage. Au père qui continue d'additionner.) Vous êtes toujours bien occupé, monsieur?

LE PÈRE.

Oui, mon enfant; je n'ai plus un moment à moi. (Montrant les deux enfants.) Il y a derrière moi trois méchants personnages qui m'empêchent de penser à me reposer.

LE PETIT FRÈRE.

Ce n'est pas moi, au moins, papa, que tu appelles méchant?

LE PÈRE.

C'est pour rire, cher petit. Vous êtes tous de bons enfants que j'aime bien.

FRANÇOISE, accourant, une lettre à la main.

Madame! madame! voilà une lettre de la chère enfant! Je vous disais bien, ce matin, qu'on en recevrait une aujourd'hui. Puisque j'avais rêvé d'elle cette nuit, cela ne pouvait pas manquer.

LE PÈRE, tendant la main.

Donnez-moi cela, Françoise. Nous allons voir tout de suite ce qu'il y a dedans. (Il ouvre la lettre.)

FRANÇOISE, s'appuyant sur le dossier de la chaise de la mère.

La pauvre chère petite! Elle ne sait pas l'effet que cela me fait quand je vois son écriture.

LE PÈRE.

Françoise, je réclame la parole. (Il lit.)

« Mes chers parents,

« Il y a longtemps que je voulais vous écrire; mais « nous avons tant de devoirs à faire, et si difficiles, que « j'ai à peine le temps de respirer.

LA PETITE SŒUR.

Ah! maman! cela me fait déjà peur d'aller plus tard en pension.

LE PÈRE.

« Je vous assure que je n'ai pas souvent l'esprit à la « gaieté. Ces demoiselles sont bien mauvaises avec moi, « et me disent toujours des choses désagréables. »

FRANÇOISE.

Pauvre cher agneau! Comment peut-on avoir le cœur de la tourmenter! (Montrant le poing.) Ah! si j'étais là!

LE PÈRE.

Si l'on interrompt toujours, je vais lire tout bas. « La « petite Lili est bien malade. »

CLARA.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'elle dit là ?

LA MÈRE.

Calmez-vous, ma chère. Attendez ce qui suit.

LE PÈRE.

« La petite Lili est bien malade. Elle est au lit, et je « crois bien que c'est à cause du mauvais temps, car « nous avons des temps affreux, et des maladies partout. »

CLARA.

Je suis toute tremblante ! Cette pauvre petite est si délicate ! Un rien l'abat. Il faudra qu'on aille la chercher demain.

LE PÈRE.

Il ne faut pas vous effrayer si vite, ma chère Clara. S'il y avait du danger, on aurait écrit à vos parents. Voyons, laissez-moi achever ma lettre. — « ... Nous avons « des temps affreux et des malades partout. Moi-même, « je ne me sens pas bien depuis quelques jours, je « suis toute souffrante. Si cela continue, je crois que je « ferai une maladie. » — Dieu nous en préserve ! (A la mère.) Il faut partir demain matin, ma chère amie. Nous ne pouvons pas laisser notre enfant dans cet état-là.

CLARA, à la mère.

C'est cela. J'irai avec vous, et nous ramènerons Lili en même temps.

LE PETIT FRÈRE.

Julie va venir ici! Ah! quel bonheur!

LA MÈRE.

Veux-tu te taire, malheureux enfant! Ta pauvre sœur est peut-être malade à l'heure qu'il est.

LE PÈRE.

Pourvu au moins qu'on arrive à temps! chère fille! Continuons sa lettre. — « Nous sommes si tracassées! A « chaque instant c'est quelque chose de nouveau. Voilà « qu'on vient de m'appeler pour aller à la lingerie. Sans « une amie, qui s'est dévouée pour moi, je n'aurais pas « pu vous achever cette lettre. »—Je conçois que tout cela fatigue une enfant qui n'est pas bien portante.—« Il faut « que je vous raconte une histoire. Un homme d'ici « revenait hier de Ribeauvillé. Avant de tourner pour « monter à Zellenberg... »

CLARA.

Oh! je connais bien cet endroit-là. Nous y avons passé assez souvent en promenade.

LE PÈRE.

« ... Pour monter à Zellenberg, il a rencontré une bande « de brigands, qui était sur la route. Ils l'ont pour- « suivi, et il est revenu chez lui tout ensanglanté. Il « paraît qu'il en a terrassé deux, et les autres ont pris la « fuite. »

LA MÈRE.

Mais c'est affreux de penser que ces enfants auraient pu faire une pareille rencontre!

FRANÇOISE.

Une bande de brigands! Qu'est-ce que c'est donc que ce pays-là?

LE PÈRE.

On m'avait tant assuré que c'était un pays sûr! Enfin! « Pendant que je vous écris, on vient encore de me faire « une injustice. On m'a donné une mauvaise note, juste à « cause de ma lettre, pour vous avoir écrit pendant qu'on « allait à la lingerie, et j'avais envoyé une autre à ma « place. Je suis bien malheureuse ici! »

LA PETITE SŒUR.

Oh! la pauvre Julie! Je ne veux plus aller en pension.

LE PÈRE.

« Le facteur est venu tout à l'heure, et je n'ai pas en- « core de lettres. C'est bien vilain à papa de me laisser « comme cela sans nouvelles. Je me figure toutes sortes « de choses, et il y a des moments où je crois qu'on ne « m'aime plus. Écrivez-moi bien vite, car je n'ai plus de « repos.

« Votre fille pour la vie,

« JULIE. »

LA MÈRE.

Tu vois, mon ami, que cette pauvre fille est tourmentée de notre silence.

LE PÈRE, affecté.

Julie est injuste si elle croit que je l'oublie. Elle ne sait pas tout ce que j'ai à faire. Voilà une lettre qui me fait bien de la peine! (Montrant son livre.) J'ai encore à travailler là-dessus jusqu'à passé minuit; mais après cela je lui écrirai. (Il tousse.)

LA MÈRE.

Passé minuit! avec ton rhume! Tu veux donc te rendre malade? D'ailleurs, c'est inutile maintenant, puisque j'irai demain.

CLARA, serrant son ouvrage et se levant.

Je vous prie de m'excuser; mais il faut que j'aille prévenir tout de suite mes parents et leur demander la permission d'aller avec vous.

LE PÈRE, tirant un billet de l'enveloppe.

Attendez, Clara. Il y a un billet pour vous.

CLARA.

Oh! donnez vite. Elle me parle bien sûr de ma pauvre petite sœur. Voyons ce qu'elle dit. (Elle lit.)

« Ma bonne Clara,

« Je ne veux pas écrire à mes parents sans ajouter un

« petit mot pour vous. 18 me charge de vous faire ses « amitiés. Elle est toujours langoureuse, comme vous « l'avez connue; mais c'est une bonne fille, bien com- « plaisante, et elle vous adore. Lili nous a fait bien rire « ce matin. Vous savez comme elle est gourmande. Elle « a obtenu qu'on lui donne du chocolat à déjeuner, soi- « disant pour son estomac. Quand elle est venue à table, « il s'est trouvé qu'on avait mis son chocolat dans une « grande, grande tasse; et naturellement il n'allait pas « jusqu'au bord. Elle a crié qu'on lui en avait pris, et « elle s'est mise dans une colère si drôle que c'était à se « tenir les côtes. Je crois bien qu'elle aurait voulu jeter le « chocolat; mais il paraît qu'elle avait trop bon appétit. « Moi, qui venais de finir mon café, je lui ai offert de la « débarrasser de son chocolat; mais elle n'a pas voulu.

« Adieu, chérie. Je vous embrasse sur toutes vos joues.

« Votre amie qui vous aime,

« JULIE. »

Qu'est-ce que cela signifie?

LA MÈRE.

Il paraît après tout que Lili n'est pas bien malade.

LE PÈRE.

Ni Julie non plus. Elle n'aurait pourtant pas voulu se moquer de nous. Tout cela me fâche plus que je ne le saurais dire. Mesdames, laissez-moi reprendre mes addi-

tions. Nous reparlerons de cela plus tard. (Il se remet à compter. Clara reprend son ouvrage. Moment de silence. Le rideau se ferme.)

MARIE, entrant.

Eh bien! Julie, vous dormez encore? (Elle la secoue.) Venez donc prendre un peu l'air au jardin.

JULIE, se réveillant tout en pleurs.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

MARIE.

Qu'avez-vous donc? Est-ce que vous rêviez?

JULIE, lui passant les bras autour du cou.

Ah! ma bonne Marie, j'ai été bien mauvaise de ne pas vous écouter tout à l'heure. Où avez-vous mis ma lettre?

MARIE.

Où vous m'avez dit; mais on peut la reprendre. On n'a pas encore porté les lettres à la poste.

JULIE.

Oh! courons bien vite. Je tremble maintenant qu'elle

ne parte. (Se tournant vers le public.) Quand on écrit une lettre, on devrait avoir toujours sous les yeux le moment où elle arrivera. (Elles sortent.)

LES RICOCHETS

PERSONNAGES.

LA PRINCESSE.

LE BARON.

FRITZ.

GRETCHEN, sa filleule.

M. DE HOHENKOPF.

Mme DE HOHENKOPF.

WILHELMINE, leur fille.

M. DE GELDHAUS.

Mme DE GELDHAUS.

OTTILIE, leur fille.

M. PETERMANN.

Mme PETERMANN.

BARBARA, leur fille.

ACTE I

La scène représente le cabinet de travail de la princesse.

FRITZ, parcourant l'appartement, un plumeau à la main.

Voyons si tout est bien en ordre. C'est donc aujourd'hui que revient notre bonne petite princesse Marie! Princesse tant que l'on voudra, ce sera toujours la chère enfant de son vieux père nourricier. Dire que je l'ai tenue toute petite et pleurante dans mes bras, et que mainte-

nant la voilà qui va régner en souveraine sur la principauté! Fritz, mon ami, c'est absolument comme si tu étais prince pour ton compte. (Regardant, à un fauteuil.) En attendant, voilà une dentelle qui est de travers. Allons, mon prince, faites votre métier. (Il redresse la dentelle.) Ah! quelle joie! je crois que je vais déraisonner. (Il saute en l'air.)

LE BARON, entrant.

Eh bien, Fritz! quelle mouche te pique? est-ce que tu perds la tête?

FRITZ, gaiement.

Oui, monsieur le baron, je la perds un peu. Je pense à mon enfant que je n'ai pas vue depuis cinq ans et qui va arriver.

LE BARON.

Ton enfant! Fritz, mon cher, ceci passe toutes les bornes. L'auguste princesse, dont tu ne devrais prononcer le nom qu'avec une respectueuse déférence, n'est pas ton enfant. Je t'invite formellement à ne pas l'oublier. C'est qu'en vérité on ne respecte plus rien. Voilà un gaillard qui s'asseoit sans façon sur les marches du trône, son plumeau à la main. Si l'on joue ainsi avec les princes, que fera-t-on des ministres? Il n'y aura bientôt plus moyen de gouverner.

FRITZ.

Ce n'est pourtant pas ma faute si je l'aime comme mon enfant! On ne pourra pas m'ôter cela du cœur.

LE BARON.

Fais de ton cœur ce que tu voudras; on n'y peut rien. Mais, pour Dieu! veille sur ta langue. Tu compromets plus de choses que tu ne crois en parlant avec cette familiarité de Son Altesse.

FRITZ.

Avec tout cela, Son Altesse a bavé plus d'une fois sur mon gilet des dimanches, du temps que j'allais voir ma pauvre défunte au palais, quand elle était sa nourrice. On ne me défendait pas de l'appeler mon enfant dans ce temps-là.

LE BARON.

Bon! voilà qu'il vient me dire qu'elle a bavé! Malheureux! oses-tu bien parler ainsi de la fille d'un héros?

FRITZ.

Un héros! J'ai vu son père au feu dans nos guerres, et il ne bronchait pas, c'est vrai. Mais j'y ai été, moi, au feu, un peu plus souvent que lui, sans lui faire de tort, et je ne bronchais pas non plus. Si je mens, vous pouvez le dire, monsieur le baron, vous y étiez à côté de moi. Avec

moi, elle est encore la fille d'un héros, si vous voulez parler de cela.

LE BARON.

On voit bien que le drôle a été prisonnier des Français : il ne s'en est pas encore guéri. Comment peux-tu comparer ? Crois-tu donc qu'un prince doive se mettre sur le passage des balles, comme un soldat?

FRITZ.

C'est que c'est là précisément ce qui est héroïque, monsieur le baron.

LE BARON.

Oh! je sais bien que je n'aurai pas le dernier mot avec lui. La princesse et sa mère l'ont gâté. Sans tant de raisons, je te défends de manquer de respect à Son Altesse.

FRITZ.

On ne peut pas manquer de respect aux gens quand on est prêt à mourir pour eux, monsieur le baron.

LE BARON.

C'est bon. Parlons d'autre chose. Tous les grands officiers de la couronne sont-ils réunis dans la salle du trône ?

FRITZ.

Oui, monsieur le baron.

LE BARON.

Sais-tu si l'on a exécuté mes ordres pour les arcs de triomphe ?

FRITZ.

Ils sont terminés depuis hier.

LE BARON.

La garde de Son Altesse est-elle sous les armes ?

FRITZ.

Les hommes sont à cheval. On n'attend plus que vous.

LE BARON, regardant à sa montre.

Dix heures moins un quart! Les équipages de Son Altesse ne doivent arriver qu'à midi. J'ai encore le temps. Laisse-moi, Fritz, et va prévenir que je suis là. (Le baron va s'asseoir à un bureau chargé de papiers.) Jetons un dernier coup d'œil sur les papiers que je dois présenter d'abord à la princesse. (Il feuillette une liasse de papiers.) La liste des présentations! Les trois lettres d'hier! c'est bien, tout est là. Repassons encore une fois le discours que je vais prononcer tout à l'heure. Je puis me vanter d'y avoir mis toute ma rhétorique. (Il tire un papier de sa poche et lit.)

« Auguste Princesse,

« Les cœurs de vos fidèles sujets débordent de joie en

« revoyant, après une si longue absence, leur bien-aimée « souveraine. »

C'est vrai, pourtant, que mon vieux cœur est dans l'allégresse, et si je me laissais aller, j'en dirais autant que cette mauvaise tête de Fritz. C'est aussi mon enfant, à moi. Son père me l'a confiée toute petite, en mourant, et depuis quinze ans que j'administre ses États, j'ai toujours devant les yeux ce moment qui est enfin arrivé, où je vais remettre entre ses mains les rênes du gouvernement. Oh ! ce sera bien sûr une bonne princesse ! Si douce, si aimante ! trop bonne seulement. Je tremble qu'elle ne sache pas tenir son rang. Encore, si j'avais pu la garder jusqu'au dernier moment auprès de moi, je l'aurais formée. Mais sa mère, il y a cinq ans, a exigé à son lit de mort qu'on l'envoyât jusqu'au jour de sa majorité auprès de sa tante, la chanoinesse de Quedlimbourg, et j'ai pu à peine m'échapper cinq ou six fois pour aller la voir. Elle a des idées bien singulières, la bonne chanoinesse ! Si on l'écoutait, je crois en vérité que du haut en bas de la société on vivrait de pair à compagnon, et notre bonne petite princesse est bien capable de l'avoir écoutée. Chère enfant, va, je veillerai sur ta dignité. C'est qu'elle a une manière si douce de vous regarder qu'on s'abandonnerait, Dieu me pardonne ! si l'on ne connaissait pas son devoir. Il me semble que je l'embrasserais de si bon cœur tout à l'heure, si j'osais. Bon ! voilà que je déraisonne comme

ce vieux fou de Fritz. Repassons mon discours, cela vaudra mieux. Aussi bien le temps se passe, et il me reste à peine un quart d'heure. (Reprenant son papier.)

« Auguste Princesse,

« Les cœurs de vos fidèles sujets débordent de joie en « revoyant...

FRITZ, entrant.

Monsieur le baron, il y a là une dame qui demande à vous parler.

LE BARON.

Je n'y suis pour personne. Comment se fait-il?... J'avais donné les ordres les plus sévères...

FRITZ.

Je ne sais pas comment cela s'est fait, monsieur le baron; elle a forcé toutes les consignes. Elle dit qu'elle *veut* vous voir, et elle dit cela d'un air qui vous ôte toute envie de résister.

LE BARON.

C'est un peu peu fort! Dans un moment comme celui-ci! Je vais... (Il se lève et laisse tomber son discours).

LA PRINCESSE entrant. (Costume de voyage. Elle relève son voile.)

Eh bien, baron, vous aussi? On a bien du mal à rentrer chez soi.

LE BARON.

Quoi! princesse! vous! à cette heure! toute seule! et toute la résidence qui est sur pied, pour vous recevoir aux portes!

LA PRINCESSE.

Je me doutais de cela. J'ai pris les devants. (Se tournant vers Fritz qui est resté ébahi, les bras pendants) Eh bien, mon bon Fritz, c'est là tout ce que tu dis à ta petite Marie? (Elle lui saute au cou et l'embrasse). Et moi qui me réjouissais tant de te revoir!

FRITZ, pleurant.

O chère, chère petite Marie! vous n'avez pas oublié votre vieux Fritz! Et dire que je ne vous reconnaissais pas! Comme vous voilà grande et belle! Vous aviez encore l'air d'une enfant quand vous nous avez quittés.

LA PRINCESSE, au baron.

Et vous, baron, le fidèle gardien de ma jeunesse et de mes États, ne voulez-vous pas m'embrasser? (Elle l'embrasse.)

LE BARON, troublé.

Oh! princesse, princesse, je vous en supplie, ne faites pas cela. Respectez la distance qui nous sépare.

LA PRINCESSE.

La distance qui sépare une petite fille de vos cheveux

blancs! Ce n'est pas aimable, baron, de me rappeler cela.

LE BARON.

Vous ne me comprenez pas. Accordez-moi la faveur d'un moment d'entretien.

LA PRINCESSE.

Volontiers. (A Fritz.) Fritz, laisse-nous seuls un instant. Je te rappellerai tout à l'heure.

FRITZ.

Quoi! déjà? A peine si j'ai eu le temps de vous voir.

LA PRINCESSE, le conduisant à la porte.

Va, mon pauvre Fritz, ce ne sera pas long, et nous causerons ensuite. (Elle ôte son manteau et se met dans un fauteuil.) Eh bien, baron, je suis à vous.

LE BARON, s'avançant devant le fauteuil.

Que Son Altesse daigne me prêter la plus sérieuse attention.

LA PRINCESSE.

Oh! oh! quelle solennité! Il paraît que c'est grave. J'espère bien, mon cher baron, que vous allez vous asseoir.

LE BARON.

Devant Son Altesse, jamais!

LA PRINCESSE, allant à lui, et le mettant dans un fauteuil.

Voulez-vous bien vite obéir, vilain rebelle! Là, maintenant je vous prête la plus sérieuse attention.

LE BARON, avec un geste de désespoir.

Vous m'avez tout troublé, méchante enfant! Je ne sais plus que dire maintenant, et pourtant il y va de l'avenir de tout votre règne.

LA PRINCESSE.

Du moment que vous me dites : méchante enfant! je vous écoute. Mais laissez là Son Altesse.

LE BARON.

Et c'est justement là ce qu'il ne faut pas laisser, ni moi, ni vous. Comment voulez-vous que vos sujets prennent votre rang au sérieux si vous ne le prenez pas vous-même?

LA PRINCESSE.

Et qu'ai-je donc fait, bon Dieu?

LE BARON.

Quoi! sauter au cou de ce vieux serviteur qui tout à l'heure époussetait les meubles, le reconduire à la porte, ce que vous ne devez faire que pour une Altesse; et, s'il faut parler de moi, me mettre de vos mains augustes dans un fauteuil, comme une petite bourgeoise qui fait

les honneurs de son salon : est-ce là une conduite digne de vos ancêtres?

LA PRINCESSE.

Ah! les petites bourgeoises font asseoir les vieillards devant elles, et mes ancêtres se voileront la face si je ne suis pas moins bien apprise qu'elles! Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

LE BARON.

Parce que vous êtes princesse, madame. Votre rang vous impose des devoirs.

LA PRINCESSE.

Je le sais, baron, et mon cœur me dit que je les remplirai. Mais je n'accepte pas ceux dont vous me parlez, et qui feraient de moi une idole de bois doré, immobile dans sa niche. S'il ne tient qu'à moi, mes sujets vivront heureux, mais je demande à vivre aussi, moi, et puisque mes mains sont augustes, raison de plus pour m'en servir.

LE BARON.

Mais au moins ne les dégradez pas en les mettant au service de vos inférieurs.

LA PRINCESSE.

Et qui sont mes inférieurs, mon cher baron? Je croyais que tous les hommes étaient égaux devant Dieu?

LE BARON, se levant.

Bonté du ciel! nous sommes perdus. C'est madame votre tante qui vous a mis ces idées-là dans la tête. Elle aura lu cela dans Voltaire!

LA PRINCESSE, se levant.

Rassurez-vous, baron, ma bonne tante n'a jamais ouvert Voltaire. C'est tout simplement dans l'Évangile.

LE BARON.

Ne croyez pas cela. Ce sont des idées françaises : je ne les connais que trop. Nous avons ici assez de gens qui ont lu l'Évangile toute leur vie. Ils n'y ont jamais trouvé rien de pareil.

LA PRINCESSE.

C'est qu'ils ont mal lu, mon cher baron. Mais je suis vraiment honteuse de vous faire ainsi la leçon, à mon âge. Vous êtes bien le meilleur des hommes et le plus précieux des amis. Ce n'est pas à une petite étourdie comme moi à vous sermonner. Gouvernez mes États, et laissez-moi être princesse comme je l'entends.

LE BARON.

C'est cela. Flattez-moi pour ne rien faire de ce que je vous demande. Mais vous n'y échapperez pas. Je me fâche, à la fin. Après tout vous m'avez été confiée, et je suis responsable.

LA PRINCESSE.

Je suis majeure depuis hier, mon bon ami.

LE BARON.

Et c'est pour inaugurer votre majorité que vous allez me faire une espièglerie de pensionnaire! arriver, passez-moi le mot, comme une aventurière, quand j'ai tout préparé pour vous recevoir d'une manière digne de votre rang : réunion des corps de l'État, arcs de triomphe, salves d'artillerie...

LA PRINCESSE.

Et discours aussi, n'est-ce pas? Je parierais que vous repassiez le vôtre quand je suis arrivée.

LE BARON.

En effet, princesse, j'avais cru devoir....

LA PRINCESSE.

Et vous m'en voulez de votre discours rentré, n'est-ce pas? Eh bien, donnez-le-moi : il n'y aura rien de perdu. (Apercevant le discours à terre.) Eh! tenez, qu'est-ce que c'est que cela?

LE BARON.

Ciel! mon discours! (Il fait un effort pour se baisser. La princesse se baisse lestement et ramasse le papier.)

LA PRINCESSE.

Ah! je le tiens! (Elle lit.)

« Auguste princesse !!! »

Vous n'avez pas honte, mon cher baron, de m'appeler *auguste princesse* devant le monde, et de me gronder si fort en tête-à-tête. (Elle continue de lire tout bas.)

Ah ! des cœurs qui *débordent en revoyant !* C'est joli ! Je vous apprendrai, moi, à me traiter en pensionnaire.

LE BARON, d'un ton affligé.

Vous êtes cruelle, Marie.

LA PRINCESSE, allant à lui et lui prenant les mains.

Pardonnez-moi, mon ami, j'ai eu tort. Mais aussi pourquoi me traiter en petite fille, sous le prétexte que je suis trop grande dame ? Je vous avais écrit de ne faire aucun préparatif et... vous m'avez désobéi, monsieur.

LE BARON.

Le ciel m'est témoin....

LA PRINCESSE.

Que vous avez cru faire pour le mieux, je n'en doute pas. Mais il faudra vous habituer, pour ce qui concerne ma personne, à laisser les choses comme je les veux. J'ai aussi une volonté, moi, je vous en avertis.

LE BARON.

Veuillez m'excuser, princesse, et croyez bien....

LA PRINCESSE.

Allez, je vous pardonne. (Elle lui donne la main, le mène à son

fauteuil et se rasseoit.) Et maintenant, dites-moi si vous avez pensé à ma dernière recommandation.

LE BARON.

J'y ai pensé, princesse. Vous voulez que je vous désigne une compagne de votre âge qui partage vos plaisirs et vos études, dans vos instants de liberté. Voici trois lettres que j'ai reçues hier à ce sujet.

LA PRINCESSE, prenant la première lettre.

Voyons. (Elle lit.)

« Mon cher baron,

« J'apprends qu'il est question de placer une dame « d'honneur auprès de Son Altesse. J'ose croire que vous « ne trouverez personne dans la principauté qui puisse « disputer ce poste à ma fille Wilhelmine. Notre famille « est la première du pays ; sa place est aux côtés de la « souveraine.

« Il me revient que les Geldhaus parlent de solliciter « pour leur demoiselle. Je n'ai pas besoin que vous « m'assuriez que vous ne permettrez jamais à ces es- « pèces d'approcher de Son Altesse.

« A vous,

« COMTE DE HOHENKOPF. »

Qu'en dites-vous, baron?

LE BARON.

C'est vrai, princesse, les Hohenkopf sont à la tête de la noblesse du pays.

LA PRINCESSE, prenant la seconde lettre.

Et celle-ci? (Elle regarde la signature.) « Geldhaus! » Je suis curieuse de voir ce que dit ce Geldhaus qu'on traite si mal. (Elle lit.)

« Monsieur le baron,

« Permettez-moi de réclamer pour ma fille Ottilie la « place d'honneur dont vous allez disposer auprès de la « princesse. Les gens qui, comme moi, répandent la vie « et le mouvement dans le pays par leur industrie et « leurs capitaux sont exposés trop souvent à d'injustes « dédains. Ils ont besoin d'être relevés par quelque mar- « que de distinction venue d'en haut, et je vous crois « l'âme trop bien placée, monsieur le baron, pour ne pas « accueillir avec faveur une demande dont le succès nous « vengerait du mépris de certaines gens.

« On me dit que maître Petermann s'est mis en tête « de vous présenter sa fille. J'aime à croire que c'est une « plaisanterie. Vous ne voudriez pas donner accès dans « le palais à des gens de rien, à de petits boutiquiers « que nous ne recevons pas dans nos salons.

« Agréez, monsieur le baron, mes salutations respec- « tueuses,

« CHEVALIER DE GELDHAUS. »

Qu'est-ce qu'il est, ce chevalier?

LE BARON.

C'est le premier banquier de la résidence, un homme vingt fois millionnaire.

LA PRINCESSE.

Ah!... Voyons la troisième. (Elle prend la lettre et regarde la signature.) « Petermann! » Tiens! c'est ce pauvre Petermann qu'on a si bien arrangé. (Elle lit.)

« Très-honoré baron,

« J'ose prendre la liberté de solliciter auprès de vous « une faveur insigne, et vous avez des idées trop larges « pour me la refuser. A une époque aussi avancée que « la nôtre, il se rencontre encore des gens pour mépriser « les professions honorables, et regarder les commer- « çants comme étant placés au-dessous d'eux. A ces « gens-là, quelle plus belle leçon pourriez-vous donner « que de choisir ma fille Barbara pour être la compagne « de notre bien-aimée princesse?

« Nous sommes de simple bourgeoisie; mais il ne faut « pas nous confondre avec les gens du peuple, et, en « arrêtant votre choix sur nous, croyez bien que vous « ne le ferez pas descendre dans la boue. »

« J'ose me dire, monsieur le baron,

« De Votre Excellence,

« Le très-humble, très-dévoué et très-obéissant servi- « teur,

« PETERMANN,

« Syndic de la corporation des drapiers. »

Ah! quel dommage, notre cher baron, que vous n'ayez

pas une quatrième lettre d'un cordonnier! J'aurais du plaisir à lire ce qu'il dirait des savetiers.

LE BARON.

Eh bien! princesse, que décidez-vous?

LA PRINCESSE.

Les trois pères sont trois sots. Je voudrais voir les filles.

LE BARON.

Voulez-vous que je les fasse venir?

LA PRINCESSE.

Non, j'ai mon idée. Je vous rends votre liberté, baron. Faites dire à Fritz, je vous prie, que je veux lui parler,

LE BARON.

Mais, pourrais-je savoir?...

LA PRINCESSE.

Non, vous ne pouvez pas. Ce soir, vous saurez.

LE BARON, à part, au moment de sortir.

Quelque nouveau coup de tête, bien sûr! Je tremble! Avec des idées pareilles elle est capable de tout. Ah! madame la chanoinesse, vous rendrez compte à Dieu de ce que vous avez fait là.

ACTE II

La scène représente un jardin. Sur le devant, un banc.

FRITZ, assis sur le banc.

Notre bonne petite princesse a voulu donner une leçon à ces orgueilleux, et je me suis laissé mettre tout tranquillement du complot. M. le baron en dira ce qu'il voudra. On leur a envoyé à tous les trois une carte d'entrée pour la partie réservée des jardins du palais, avec un

avis sous main que la princesse viendra s'asseoir sur ce banc, et qu'ils aient à amener leurs filles. Chacun de son côté va se croire sûr de son affaire. Mais au lieu d'une princesse, c'est une paysanne qu'ils verront arriver. Personne ne la reconnaîtra : j'y ai été pris moi-même. Ma filleule Gretchen ne pouvait venir plus à propos de son village. Elle a prêté son costume des dimanches, et, ma foi, je veux l'envoyer aussi, moi, sur le banc, sans lui dire qui elle y trouvera. C'est une enfant du bon Dieu, qui va droi evant elle. J'ai dans l'idée qu'elle plaira à la princesse, et... qui sait? Ma Gretchen est venue dans la résidence pour se placer. Peut-être bien ma petite Marie la prendra-t-elle à son service. Je serais bien content! Mais voici M. le comte de Hohenkopf qui arrive le premier au rendez-vous. Retirons-nous : il ne faut pas qu'on me voie ici. (Il sort. Entre la famille de Hohenkopf.)

LE COMTE.

Quand vous serez entrée en charge, ma chère Wilhelmine, j'espère bien que vous userez de votre influence sur la princesse pour la ramener à des façons d'agir plus convenables. Nous faire faire le pied de grue dans les grands appartements, et se glisser dans le palais par un escalier de service! Cette petite fille est d'une impertinence qui n'a pas de nom.

WILHELMINE.

Mais, mon père, le baron n'a-t-il pas avoué qu'elle

avait donné des ordres pour qu'on ne fît aucun préparatif de réception?

LE COMTE.

On ne donne pas de ces ordres-là, mademoiselle. On n'expose pas des gens comme nous à une avanie, et je compte sur vous pour que pareille chose ne se renouvelle plus.

WILHELMINE.

Je ferai tout ce que vous voudrez, mon père. Je suis si heureuse! On dit la princesse si bonne! Et puis, quel honneur pour nous!

LA COMTESSE.

Il ne faut pas vous exagérer cet honneur-là, ma fille. Nous la valons bien.

LE COMTE.

Les Hohenkopf valent tous les princes du monde.

LA COMTESSE, à Wilhelmine.

Venez vous asseoir avec moi sur ce banc. C'est là que la princesse doit nous rejoindre. (Elles s'asseyent. Le comte s'appuie sur le banc. Entre la princesse, habillée en paysanne.)

LA PRINCESSE, à part.

La vue de ce banc, où je suis venue tant de fois m'asseoir avec ma mère, me fait battre le cœur. Banc chéri, j'ai pensé à toi bien souvent! (S'avançant vers Wilhelmine. A

part.) Sa figure me revient assez. (A Wilhelmine.) Voulez-vous me permettre de m'asseoir à côté de vous, mademoiselle?

LA COMTESSE, se levant et se mettant entre elles.

Vous vous serez trompée de porte, chère petite. Ce n'est pas ici un endroit pour vous.

LA PRINCESSE.

Excusez-moi, madame, mademoiselle m'a paru si aimable...

LA COMTESSE.

D'abord on m'appelle madame la comtesse de Hohenkopf, mon enfant. Ensuite, que ma fille soit aimable ou non, cela doit vous être parfaitement indifférent.

LA PRINCESSE.

Mais, madame la comtesse...

LA COMTESSE, se fâchant.

Mais, ma petite, vous n'avez pas, je suppose, la prétention d'entrer en conversation réglée avec moi. Allez-vous-en d'ici. (Elle s'assied.)

LE COMTE, s'avançant.

Il faut l'excuser, madame la comtesse. Cela sort de son village. Cela ne doute de rien. (Il la regarde sous le nez.) C'est qu'elle est vraiment gentille, cette petite. Comment t'appelle-t-on, la belle? (Il lui prend le menton.)

LA PRINCESSE, reculant indignée.

Monsieur! (Elle sort.)

LE COMTE, riant aux éclats.

Ah! parfait! On n'est pas plus grande dame. Voilà une petite qui ira loin.

LA COMTESSE.

C'est inconcevable qu'on soit exposé ici à des rencontres pareilles. Je me plaindrai au baron.

LE COMTE, regardant, à la cantonade.

Il paraît que nous en aurons d'autres. N'est-ce pas cet imbécile de Geldhaus que je vois s'avancer par ici avec madame son épouse?

LA COMTESSE, tournant la tête.

Et leur incomparable Ottilie. Quel supplice!

WILHELMINE.

Je vous assure, ma mère, qu'elle est pleine d'esprit. Je me suis rencontrée cet hiver avec elle aux bals du baron.

LE COMTE.

Ce cher baron reçoit une société bien mêlée. On ne pourra bientôt plus aller chez lui.

LA COMTESSE.

Cette donzelle d'Ottilie m'est insupportable avec ses

airs distingués. (A Wilhelmine.) Je vous défends de lui parler. (Entre la famille Geldhaus.)

GELDHAUS, s'avançant avec empressement vers le comte.

Eh ! c'est ce cher comte ! (Il lui prend les mains.) Je suis ravi de l'heureuse circonstance.

LE COMTE, retirant sa main.

Bonjour, mon cher, bonjour.

MADAME DE GELDHAUS, faisant une grande révérence à la comtesse.

Madame la comtesse, permettez-moi de vous présenter mes respects.

LA COMTESSE, dédaigneusement.

Mille grâces, ma chère dame.

OTTILIE, allant s'asseoir à côté de Wilhelmine.

Mademoiselle Wilhelmine, je suis bien heureuse. Il y avait si longtemps que j'avais envie de vous revoir !

LA COMTESSE, se levant et faisant lever Wilhelmine.

On est un peu gêné à trois sur ce banc. Nous vous cédons la place, mesdames. (Elles sortent.)

LE COMTE.

A une autre fois, Geldhaus. Comment diantre avez-vous fait pour entrer ici ? (Il sort.)

OTTILIE, se levant.

Eh bien! à la bonne heure, voilà ce qui s'appelle remettre son monde à sa place. J'en suis fâchée pour Wilhelmine, qui est réellement une aimable fille. (A son père.) Mon cher père, vous qui connaissez ces gens-là, comment pouvez-vous vous jeter ainsi à leur tête?

GELDHAUS.

Ton comte de Hohenkopf est un faquin; mais il me le payera. Je l'attends au renouvellement de ses billets.

MADAME DE GELDHAUS.

Mon Dieu! vous ferez comme la dernière fois. Il vous invitera à un déjeuner de garçon, et vous serez trop content d'y aller. Et cette comtesse! avez-vous vu quelle boutique de diamants elle a sur la tête? Des gens qui tirent le diable par la queue! si cela ne fait pas pitié!... Je parierais qu'ils sont faux.

GELDHAUS.

C'est ce qui vous trompe, madame. Je les ai déjà eus deux fois en gage. Ils sont vrais. Il y en a pour deux cent mille francs.

MADAME DE GELDHAUS.

Dix mille livres de rente qu'elle promène quatre fois par an dans la rue!

GELDHAUS.

Oui, dix mille livres pour ce monde-là qui ne sait rien faire. Je ne demanderais pas longtemps, moi, pour en faire vingt mille, et trente mille, et plus encore. J'ai fait mieux que cela... Mais il ne sera pas dit, madame de Geldhaus, qu'on vous aura insultée à mon bras, et qu'il n'en sera rien. Avant six mois, ces diamants-là seront à vous.

MADAME DE GELDHAUS.

Allons donc! Geldhaus, êtes-vous fou? Enterrer deux cent mille francs dans un joujou de poupée! Je vous le défends bien!

GELDHAUS.

Laissez donc! pour qui me prenez-vous? Aussitôt à moi, je les fais remplacer par une imitation. Les diamants sont connus : je dis partout comment je les ai eus; vous en avez l'honneur, et je garde l'argent.

MADAME DE GELDHAUS.

Ah! mon ami, il n'y a que vous pour avoir de ces idées-là! (A Ottilie.) Mais, ma chère, c'est bien là, si je ne me trompe, le banc où doit venir s'asseoir Son Altesse. Prenons place, puisque ces nobles dames sont parties.

(Elles s'asseyent. Geldhaus se promène.)

LA PRINCESSE, entrant. (A part.)

Ma première tentative n'a pas été très-heureuse.

Essayons encore. (Elle s'avance et regarde Ottilie.) La charmante jeune fille ! Ce serait dommage si l'on me renvoyait. (A Ottilie.) Si mademoiselle voulait me permettre de m'asseoir...

MADAME DE GELDHAUS, s'avançant entre elles.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cela ? A qui croyez-vous parler, paysanne ?

LA PRINCESSE.

A une demoiselle qui me paraît bien gentille, madame.

MADAME DE GELDHAUS.

Je vous demande un peu ce que cela peut vous faire !

LA PRINCESSE.

Mais, madame...

MADAME DE GELDHAUS.

Allez-vous, par hasard, entrer en conversation avec moi ? Faites-moi le plaisir de décamper.

GELDHAUS, s'avançant.

Qu'est-ce que c'est que cette chercheuse d'aventures qui s'introduit dans les jardins réservés de Son Altesse ? Il faut l'arrêter, c'est ce qu'il y a de plus simple. (Il marche sur la princesse qui se sauve.) En vérité, on n'est plus en sûreté nulle part.

MADAME DE GELDHAUS.

C'est effrayant de penser que des créatures comme cela se faufilent partout. (Elle se rassied.)

GELDHAUS, regardant, à la cantonade.

En voici bien d'une autre! Ce petit Petermann ne s'avise-t-il pas de promener sa respectable moitié sur nos talons!

MADAME DE GELDHAUS, regardant.

Avec mademoiselle Barbara! Cela va être amusant!

OTTILIE.

Oh! maman, je l'ai bien connue à l'Institut. C'est la meilleure petite fille qu'on puisse voir.

GELDHAUS.

Voilà ce que c'est, madame, que d'avoir voulu mettre votre fille à l'Institut, malgré mes observations. Voyez un peu à quoi l'on est exposé!

MADAME DE GELDHAUS.

Laissez-moi faire, le mal ne sera pas grand. (A Ottilie.) Je vous défends positivement de lui parler. Entendez-vous, mademoiselle? (Entre la famille Petermann.)

PETERMANN, saluant profondément Geldhaus.

Monsieur le chevalier, j'ai bien l'honneur.

GELDHAUS, saluant de la main.

C'est bien, Petermann.

MADAME PETERMANN, faisant la révérence à madame de Geldhaus.

Madame la chevalière voudra-t-elle bien de mes civilités?

MADAME DE GELDHAUS, jouant de l'éventail.

Comme il vous plaira, madame.

BARBARA, courant s'asseoir auprès d'Ottilie.

Ah! bonjour, Ottilie; quel bonheur! (Elle l'embrasse.)

MADAME DE GELDHAUS, se levant, et faisant lever Ottilie.

Il n'y a vraiment pas place pour trois sur ce banc. Allons-nous-en. (Elles sortent.)

BARBARA, les larmes aux yeux.

Adieu, Ottilie!

OTTILIE, se retournant.

Adieu, Barbara! (Sa mère lui lance un regard courroucé.)

GELDHAUS, se retournant au moment de sortir. (A Petermann.)

Dites donc, Petermann, vous savez que vous êtes dans la partie réservée des jardins? Vous ne pouvez pas rester là sans une autorisation spéciale. Je vous préviens, mon cher, dans votre intérêt. Il pourrait passer un garde.

PETERMANN, se redressant.

Je possède l'autorisation, monsieur!

GELDHAUS.

Ah! bah!

PETERMANN, mettant la main à sa poche.

Si vous en doutez... (Geldhaus lui tourne le dos et sort.) Il ne m'écoute pas. Être vil et grossier, va!

BARBARA, s'essuyant les yeux.

Ma pauvre Ottilie, que j'aimais tant, et que je n'ai pas vue depuis deux ans! Quel dommage! Sa mère est bien méchante!

MADAME PETERMANN.

Elle ne faisait pas tant la fière quand je l'ai connue petite, et que sa grand'mère vendait encore de la salade au marché, avec son casaquin de grosse toile, qu'on lui aurait donné deux sous. Dame! à présent, ça vous a des robes à falbalas, et des odeurs! que la place qu'elle vient de quitter en empoisonne encore.

PETERMANN.

Théodora, ma bonne amie, combien de fois t'ai-je invitée à te défaire de ce langage trivial, qui n'est plus en harmonie avec notre position actuelle!

MADAME PETERMANN.

Tu m'ennuies. Je parle comme ça me vient. Est-ce qu'elle croit qu'on ne sait pas où ils les ont ramassés, leurs millions, elle et son grippe-sou de mari, que je me laverais les mains depuis le matin jusqu'au soir, si j'y

avais seulement le demi-quart des ordures qu'ils ont aux pattes. Des races qui viennent du ruisseau, quoi! qui se mêlent de mépriser des gens établis!

PETERMANN.

Calme-toi, ma poule. Mettons-nous au-dessus de cela. Nous en avons le droit. Les honnêtes gens peuvent aller partout la tête levée. Il n'y a que les sots qui fassent des distinctions à cause de l'argent. (Regardant, à la cantonade). Mais que vois-je venir vers nous? Une fille des champs! Elle est capable de se mettre dans notre société. C'est fort désagréable. (A Barbara, lui montrant le banc.) Barbara, ma chère enfant, voici la place indiquée où doit se rendre notre auguste souveraine. Mettez-vous-y promptement avec votre mère. Je crains qu'une intruse ne vous la dispute.

MADAME PETERMANN, se retournant.

Cette petite paysanne! Je voudrais bien voir ça! (A Barbara.) Ah çà! toi, tu es toujours prête à relever la balle, quand on te dit un mot. Si ce torchon-là vient ici, je te défends de lui parler : tu m'entends? (Elles s'asseyent.)

LA PRINCESSE, entrant. (A part.)

Cette fois-ci je suis à bout de patience. Si ceux-là sont malhonnêtes, je me fâche. (Regardant Barbara.) Elle a une bonne petite figure. Brusquons l'attaque. (Elle s'assied à côté de Barbara.) Faites-moi une petite place, s'il vous plaît.

BARBARA, se reculant.

Avec plaisir, mademoiselle.

MADAME PETERMANN.

Dites donc, vous, là-bas, vous ne vous gênez pas beaucoup. Est-ce que nous avons gardé les cochons ensemble?

BARBARA.

Mais, maman, il y a bien de la place.

MADAME PETERMANN.

On ne te parle pas, à toi. (A la princesse.) Est-ce que cela ne vous ferait rien de vous en aller?

LA PRINCESSE.

Pardon, cela me ferait beaucoup. Je reste.

PETERMANN.

Jeune fille, vous tenez un langage peu convenable. On ne s'installe pas ainsi, sans permission, avec ses supérieurs.

LA PRINCESSE.

Mes supérieurs! (Elle rit.)

MADAME PETERMANN.

Je te vas faire rire, toi, coureuse. Attends un peu. (Elle fait mine de se lever.)

BARBARA, lui prenant les mains.

Oh! maman, je t'en prie. Cette pauvre fille ne nous a rien fait.

MADAME PETERMANN.

Puisque c'est comme cela, j'aime mieux m'en aller. (Faisant lever sa fille.) Arrive ici, toi, l'avocat du diable. Si je te laissais aller, tu aurais bientôt fait connaissance avec tout ce qu'il y a de va-nu-pieds. Viens-tu, Petermann? (Elles sortent.)

PETERMANN, à la princesse.

Mademoiselle, il va être immédiatement rendu compte de votre conduite à qui de droit. (Il sort.)

LA PRINCESSE, seule.

C'est triste pourtant. Ma pauvre mère, toi qui m'as dit si souvent qu'il fallait aimer tout le monde, comment veux-tu que je m'y prenne? Ah! mon Dieu! Est-ce que ceux qui méprisent les hommes auraient raison, par hasard? Hélas! j'avais espéré, bonne mère, que sur ce banc tu m'enverrais une amie! (Elle se cache la figure dans les mains.)

GRETCHEN entre. Elle va au banc.

Ah! c'est vous, mademoiselle, qui avez eu envie de mettre mes habits? Mon parrain m'a dit de venir vous voir.

LA PRINCESSE.

C'est vous qui vous nommez Gretchen, n'est-ce pas?

GRETCHEN, faisant une petite révérence.

A votre service.

LA PRINCESSE, à part.

Voilà une belle fille! Fritz a bien fait de me l'envoyer. Il me semble que j'étouffe. J'ai besoin de parler avec quelqu'un. (A Gretchen.) Voulez-vous vous asseoir à côté de moi, mademoiselle?

GRETCHEN.

Si cela ne vous dérange pas, cela me fera plaisir. (Elle s'assied. Regardant la princesse.) Tiens! vous venez de pleurer? Qu'avez-vous donc?

LA PRINCESSE.

Je viens de penser à ma mère qui est morte, ma chère amie, et avec qui je me suis assise bien souvent sur le banc où nous sommes.

GRETCHEN, lui prenant les mains.

Pauvre petite demoiselle! Ah bien, moi, je suis plus heureuse que vous. J'ai encore ma mère, et elle se porte joliment bien.

LA PRINCESSE, laissant ses mains dans celles de Gretchen.

Oui, vous êtes heureuse! Et pourquoi l'avez-vous quittée, votre mère?

GRETCHEN.

Dame! mademoiselle, il faut bien gagner sa vie. Les pauvres gens ne peuvent pas rester à s'adorer, sans rien faire.

LA PRINCESSE.

Vous êtes donc bien malheureux chez vous, ma pauvre Gretchen?

GRETCHEN.

Oh! non! mademoiselle, nous ne sommes pas malheureux. Nous avons une vache et un joli bout de pré, et mon père gagne encore ses deux florins par semaine. Nous remercions Dieu tous les jours. Il y a tant de gens qui manquent de tout!

LA PRINCESSE.

Alors, pourquoi quitter votre mère?

GRETCHEN.

Je vais vous dire. Voilà mon petit frère qui devient grand garçon, et qui voudrait apprendre un état. Je suis donc venue ici pour me mettre en service. Avec ce que je gagnerai on payera son apprentissage.

LA PRINCESSE.

En service, pauvre enfant! C'est bien dur. Est-ce que cela ne vous humilie pas?

GRETCHEN.

Pourquoi donc cela, mademoiselle? Notre pasteur nous a mis une fois dans son sermon une parole que je n'oublierai jamais : « *Que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre serviteur.* » C'est Jésus-Christ qui l'a dit, et cela doit être vrai. Mais je n'en serai pas plus fière, je vous promets, parce qu'il ne faut pas.

LA PRINCESSE, riant.

Ah! pas plus fière, la chère fille! Et vous croyez donc vraiment que la servante est au-dessus de la maîtresse?

GRETCHEN.

Mon Dieu! c'est tout simple : elle a plus de mal. Qui a plus de mal a plus de mérite. Mais il ne faut pas pour cela mépriser personne. Quand on n'a pas été élevé à la peine, on n'en peut rien.

LA PRINCESSE, se levant. (A part.)

Eh bien, voilà qui me réconcilie avec le genre humain. Je ne vaux pas encore cette enfant-là. (Retournant s'asseoir près de Gretchen.) Et si vous entriez au service de la princesse?

GRETCHEN.

Oh! je serais bien heureuse. Mon parrain dit qu'elle est si bonne!

LA PRINCESSE.

Et si elle vous prenait pour être son amie, est-ce que vous n'en seriez pas plus fière?

GRETCHEN, riant.

Moi! l'amie de la princesse! Vous voulez rire avec moi. Eh bien non, je n'en serais pas plus fière. C'est une femme comme moi, j'en ferais aussi mon amie. Les cœurs se valent.

LA PRINCESSE, lui baisant les mains.

Ah! chère Gretchen, vous avez un vrai cœur de reine.

PETERMANN entre. (A part.)

Qu'est-ce que M. Fritz vient de m'apprendre! Il y a deux paysannes dans les jardins. L'une est sa filleule Gretchen, et l'autre est la princesse. Grand Dieu! si c'était celle de tout à l'heure! (Apercevant la princesse qui baise les mains de Gretchen.) Nous sommes sauvés : c'est l'autre. Allons vite chercher ma femme et ma fille. La petite intrigante a déjà commencé à faire sa cour. (Il sort.)

LA PRINCESSE.

On voit bien, ma bonne Gretchen, que vous n'avez pas encore quitté votre village de la Forêt-Noire. Vous avez vécu jusqu'à présent en tête-à-tête avec le bon Dieu. Vous croyez le monde meilleur qu'il n'est.

GRETCHEN, souriant.

Oh! non, mademoiselle! Je sais bien que les gens sont quelquefois méchants; mais ce n'est pas toujours leur faute. La plupart du temps ils croient bien faire. Il ne faut pas leur en vouloir.

LA PRINCESSE.

Et quand on vous fera sentir qu'on vous méprise, ma pauvre Gretchen, que direz-vous?

GRETCHEN.

Moi? rien. Qu'est-ce que cela peut me faire, si Dieu ne me méprise pas?

LA PRINCESSE, à part.

Décidément, cette enfant-là est meilleure que moi. C'est elle que je choisirai pour mon amie.

(Entre la famille Petermann.)

PETERMANN, à la princesse.

Veuillez bien excuser madame Petermann, mademoiselle Gretchen; nous ne savions pas que vous apparteniez à M. Fritz.

LA PRINCESSE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie? Fritz lui aura tout dit, et il prend Gretchen pour moi. La comédie va être complète. (A Petermann.) Ce n'était pas une raison, monsieur.

PETERMANN, s'inclinant.

Vous nous voyez dans la confusion.

MADAME PETERMANN, s'asseyant à côté de Gretchen.

Voulez-vous me faire, princ... mademoiselle, l'honneur de votre compagnie?

GRETCHEN, la regardant d'un air étonné.

C'est bien de l'honneur pour moi, madame.

PETERMANN, à part.

Elle joue son rôle supérieurement. Comme ces princesses ont de l'esprit!

MADAME PETERMANN, à Barbara qui se tient à l'écart.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, Barbara? Approche un peu qu'on te voie.

BARBARA.

Oh! maman, je n'ose pas.

MADAME PETERMANN, à part.

Il faudra bien pourtant qu'elle profite de l'occasion. Cette petite Gretchen nous gêne bien... (Regardant autour d'elle.) S'il y avait moyen!... (On aperçoit Fritz. Avec empressement.) Mademoiselle Gretchen, voici M. Fritz qui vous cherche. Il veut bien sûr vous parler.

LA PRINCESSE, à part.

Il arrive à propos. Laissons-les faire la cour à Gretchen, ce sera ma vengeance. (Elle se lève.)

MADAME PETERMANN.

Vite, Barbara! (Barbara va s'asseoir à côté de Gretchen.)

LA PRINCESSE, à Fritz (à part).

Tu les a donc prévenus?

FRITZ.

Cette grosse femme était si fort en colère que j'ai eu peur pour vous, et je viens....

LA PRINCESSE, riant.

Oh! il n'y a plus de danger maintenant. Elle est douce comme un agneau. Cherche les autres, et apprends-leur que je suis en paysanne avec Gretchen, dans le jardin.

(Ils sortent.)

MADAME PETERMANN.

Eh bien, Barbara! tu ne dis rien à mademoiselle? Fais voir que tu as appris quelque chose à l'Institut.

GRETCHEN.

Oh! il n'y a pas besoin d'avoir appris beaucoup pour causer avec moi.

PETERMANN, à part.

Délicatement répondu! (A Gretchen.) Il n'y a qu'à regarder mademoiselle, pour voir qu'elle n'a rien à apprendre.

GRETCHEN.

Vous êtes bien bon, monsieur, je ne suis qu'une petite paysanne.

MADAME PETERMANN.

Oh! des paysannes comme vous, on n'en trouve pas à la douzaine au marché. (A Barbara.) Mais tu ne dis rien, Barbara. Parle donc. Tu as la langue mieux pendue que cela d'habitude.

BARBARA.

Je ne sais pas quoi dire, maman.

GRETCHEN, regardant Barbara.

Elle a l'air bien gentil, votre demoiselle.

MADAME PETERMANN.

Vous ne savez pas quel bijou d'enfant ça fait. Et bonne! et adroite de ses mains! et instruite! Nous n'avons rien épargné pour son éducation, par exemple! Elle joue du piano, telle que vous la voyez. Elle brode comme une fée. Elle dessine comme un peintre. Elle parle anglais comme une Anglaise. Elle a eu tous les premiers prix à l'Institut, d'abord : on ne peut pas dire plus.

BARBARA.

Oh! maman! je t'en prie; tu sais bien que non.

PETERMANN.

Si nous étions assez heureux pour que mademoiselle consentît à en faire son amie!

GRETCHEN.

Moi! je veux bien. (Elle tend la main à Barbara.)

BARBARA.

Je vous aimerai bien; mais il ne faut pas croire tout ce que dit maman.

(Entre la famille de Geldhaus.)

GELDHAUS, à part.

Deux paysannes! Pourvu que la nôtre ne soit pas la bonne. (Apercevant Gretchen et les Petermann.) Dieu me par-

donne! voici ces Petermann installés! Est-ce qu'ils auraient déjà flairé la piste?... Intrigants!

PETERMANN, à Gretchen.

Votre amitié, mademoiselle, rendra notre Barbara bien fière. Que de jaloux elle va faire!

GELDHAUS.

Plus de doute. Approchons. (Regardant Gretchen.) Dieu soit loué! c'est l'autre. Celle-là a une tournure bien plus noble. Oh! un coup d'œil suffit. Je ne m'y serais pas laissé prendre. (Ils s'avancent.)

GELDHAUS, à Petermann, lui tendant la main.

Hé! bonjour, mon cher Petermann. Par où avez-vous donc passé? Je vous cherchais.

PETERMANN, lui prenant majestueusement la main.

Enchanté de vous voir, monsieur Geldhaus. Je vous présente ma fille Barbara et sa nouvelle amie.

MADAME DE GELDHAUS, à madame Petermann.

Nous nous sommes quittées un peu brusquement tout à l'heure, chère madame, je suis bien aise de vous retrouver.

MADAME PETERMANN, avec dignité.

Nous n'avons rien perdu au change, madame.

MADAME DE GELDHAUS.

Rendez-moi un service, chère madame. Je me sens

horriblement fatiguée. Cédez-moi votre place pour un instant.

MADAME PETERMANN, sèchement.

Désolée de vous refuser. Où l'on est bien, l'on reste.

GRETCHEN, se levant.

Prenez ma place, madame. Je ne suis pas fatiguée.

MADAME PETERMANN, se levant précipitamment et retenant Gretchen.

Je ne souffrirai jamais... (Elle se lève). (A madame de Geldhaus.) Voici ma place, madame, puisque vous y tenez tant.

MADAME DE GELDHAUS, s'asseyant. D'un ton sec.

Merci. (A Gretchen.) Quel charmant corsage vous avez là, mademoiselle !

GRETCHEN.

C'est le costume de mon pays. Cela me fait plaisir qu'il vous plaise.

GELDHAUS, à part.

Quel merveilleux aplomb ! Elle est remplie d'esprit.

MADAME DE GELDHAUS.

C'est surtout la manière dont il est porté qui le fait valoir, mademoiselle.

GRETCHEN.

Vous êtes trop bonne, madame, je ne mérite pas tant de compliments,

MADAME DE GELDHAUS, à Barbara.

Ma petite Barbara, vous seriez bien gentille si vous laissiez votre amie Ottilie s'asseoir un moment. Elle est souffrante depuis quelque temps.

BARBARA, se levant.

Je suis trop contente de faire plaisir à Ottilie.

MADAME PETERMANN, la secouant par le bras.

Ah! c'est trop fort. Petite sotte!

OTTILIE, hésitant à s'asseoir.

Mais, maman!...

MADAME DE GELDHAUS.

Dépêche-toi. (Ottilie s'assied.) (A Gretchen.) Je vous présente ma fille Ottilie. J'espère qu'elle vous plaira.

GRETCHEN, regardant Ottilie.

Oh! elle n'aura pas de peine.

MADAME DE GELDHAUS.

C'est une enfant pleine de cœur et de talents. Je ne dis pas cela parce que je suis sa mère, mais dans toute la résidence il n'y a qu'une voix sur son compte. Elle a été la reine des bals cet hiver.

OTTILIE.

Oh! maman, en voilà assez.

MADAME DE GELDHAUS.

Votre amitié lui serait bien précieuse.

GRETCHEN.

Si elle en veut, la voilà. (Elle tend la main à Ottilie.)

OTTILIE, lui prenant la main.

Merci, mademoiselle. Ne me jugez pas sur les exagérations de ma mère. (Entre la famille de Hohenkopf.)

LE COMTE, à part.

Quelle singulière histoire! Voilà les princesses qui jouent maintenant à la paysanne. Nous vivons dans un triste temps! (Apercevant le banc.) Et juste en voilà une, flanquée de ces pestes de Geldhaus. Ce n'est pas la mienne : bon! Débarrassons la princesse de ces intrigants. C'est mon devoir. J'ai la fortune de la maison à refaire. (S'approchant de Geldhaus, et lui frappant sur l'épaule.) Eh bien! Geldhaus, voilà cette charmante Ottilie en bonne position.

GELDHAUS, froidement.

Comme vous voyez, monsieur le comte. Mademoiselle que voici veut bien l'honorer de son amitié.

LA COMTESSE, à madame de Geldhaus.

Recevez mes félicitations, ma chère madame. Je vous retrouve en brillante compagnie.

MADAME DE GELDHAUS, d'un air pincé.

Elle me dédommage de celle que j'ai perdue tout à l'heure, madame la comtesse.

LA COMTESSE, à Gretchen.

L'air de la ville vous fait-il du bien, ma belle enfant?

GRETCHEN.

Je ne sais pas, madame, je ne fais que d'arriver.

LE COMTE, à part.

Elle s'en tire, ma foi, assez passablement. On jurerait une véritable paysanne.

LA COMTESSE, regardant Gretchen de côté. (A part.)

Voilà une princesse qui me paraît suspecte. (A madame de Geldhaus.) Chère madame de Geldhaus, un mot, s'il vous plaît.

MADAME DE GELDHAUS, s'avançant vers elle.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien sûre que cette petite paysanne soit la princesse?

MADAME DE GELDHAUS.

Parfaitement sûre. Nous avons trouvé les Pétermann qui étaient en train de l'adorer.

LA COMTESSE.

Bien obligée. (Elle s'assied brusquement à la place qu'occupait madame de Geldhaus.)

GELDHAUS.

Voilà qui est impertinent, par exemple !

LE COMTE.

Plaît-il, monsieur? Je crois que vous vous permettez de manquer de respect à madame la comtesse en ma présence. (Il s'avance d'un air menaçant sur lui.)

GRETCHEN, effrayée.

Je vous en prie, messieurs.

GELDHAUS.

C'est par considération pour vous, mademoiselle, que je me tais, croyez-le bien.

LE COMTE.

Vous faites bien.

LA COMTESSE.

Ma chère Ottilie, soyez assez aimable pour céder votre place à ma fille. Elle vient de se blesser le pied.

MADAME DE GELDHAUS, à Ottilie, bas.

Je te défends de bouger.

GRETCHEN, se levant, à Wilhelmine.

Tenez, mademoiselle, prenez ma place. (Elle va sur le devant de la scène.) Qu'est-ce qu'ils ont donc tous après moi? Cette petite demoiselle se trompait bien tout à l'heure. Ils n'ont pas l'air du tout de mépriser les paysannes par ici. Au contraire. Je n'oserais jamais dire aux gens tout ce qu'ils m'ont dit.

MADAME DE GELDHAUS.

Ottilie, ma chère enfant, puisque madame est clouée à ma place, cédez la vôtre à sa fille. Nous ne pouvons pas tolérer que mademoiselle demeure debout par suite de leurs exigences. (Ottilie se lève, et Wilhelmine s'assied.)

LE COMTE, présentant la main à Gretchen.

Qu'il me soit permis de reconduire Son Altesse villageoise.

GRETCHEN, riant.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

LE COMTE.

Oh! entre nous ce n'est plus la peine de dissimuler. Vous avez bien fait de quitter la place. Vous ne pouviez pas décemment rester assise à côté de ce petit sac d'écus. (Il la conduit au banc.)

GRETCHEN.

Je ne vous comprends pas, monsieur. (Elle s'assied.)

LA COMTESSE.

Vous devriez voir, monsieur le comte, que mademoiselle désire rester dans son incognito. (A Gretchen, lui montrant sa fille.) Tenez, voilà la seule compagne digne de vous. La voulez-vous pour amie?

GRETCHEN, à part.

Je n'y comprends plus rien du tout. (A Wilhelmine, lui tendant la main.) Ce sera un grand bonheur pour moi.

LE BARON, entre. (A part.)

Mon Dieu! mon Dieu! est-il possible! La princesse en paysanne! quel oubli de sa dignité! Comment arrêter le scandale? (Apercevant le banc.) Justement la voilà. (S'avançant vers Gretchen.) Eh quoi! Son Altesse... (Il aperçoit Gretchen et demeure ébahi.)

LE COMTE.

Eh bien! quoi, baron? Son Altesse?...

LE BARON.

Ce n'est pas elle.

LE COMTE.

Ce n'est pas elle! (Prenant Gretchen par la main et la conduisant à Ottilie.) Que nous ne privions pas plus longtemps mademoiselle Ottilie de sa noble amie.

GELDHAUS, prenant Gretchen et la conduisant à Barbara.

Du tout, du tout, elle appartient à mademoiselle Barbara.

PETERMANN, la repoussant.

Voulez-vous bien vite vous en aller, petite fille. On vous apprendra à vous jouer des familles respectables.

GRETCHEN.

Eh! mon Dieu, messieurs! qu'est-ce qui vous prend donc? (Entre la princesse, costume de princesse.)

LA PRINCESSE, tendant la main à Gretchen.

Puisque personne ne veut plus de vous, ma pauvre Gretchen, venez avec moi, je serai très-heureuse, moi, de votre amitié.

GRETCHEN.

Quoi! la princesse, c'est vous? Ah! j'ai trop de bonheur!

LE COMTE, à part.

Ah çà! elle ne savait donc pas?... Qu'est-ce que c'est que tout ce carnaval? (A la princesse.) Je m'excuserais auprès de Son Altesse si je n'avais pas plaisanté avec une paysanne.

LA PRINCESSE.

Vous pouvez vous excuser, monsieur, vous avez manqué à une femme.

LA COMTESSE.

Vous êtes un peu dure, princesse, vous oubliez que nous vous valons.

LA PRINCESSE.

Si les comtesses valent les princesses, madame, les paysannes valent les comtesses. Il faut tout respecter ou tout laisser. Choisissez.

MADAME DE GELDHAUS.

Son Altesse peut tout se permettre. Elle est sûre de son rang. Mais nous avons à défendre le nôtre; sans cela elle peut croire que nous n'aurions jamais...

LA PRINCESSE.

A votre place, madame, je serais plus fière que cela. Qui vous empêche de vous faire un cœur de princesse? (Montrant Gretchen.) Voilà une enfant qui n'a pas eu besoin de rang pour se mettre à mon niveau.

MADAME PETERMANN.

Je n'ai pas grand'chose à dire, moi. Je suis toute honteuse et je vous prie de me pardonner.

LA PRINCESSE.

Je vous pardonne de tout mon cœur, madame Petermann. Une autre fois n'empêchez plus votre Barbara d'être aimable avec ses *inférieurs*.

PETERMANN.

Voilà mes *supérieurs* de tantôt qui me retombent sur le nez.

LE BARON, amenant la princesse sur le devant de la scène.

Tout cela est très-beau, princesse; mais vous vouliez une compagne d'études. Comment ferez-vous?

LA PRINCESSE.

Je ferai son éducation. (Se tournant vers les trois familles.) Il me reste de cette aventure le plaisir d'avoir vu vos filles, mesdames. Si vous ne redoutez pas trop pour elles la société de ma petite Gretchen, je vous prie de me les envoyer.

LE BARON, s'avançant.

Ceci vous apprendra, messieurs, à être polis envers les gens, quel que soit leur habit, parce qu'on ne sait jamais ce qu'il y a dessous.

LA PRINCESSE, le ramenant sur le devant de la scène.

Vous êtes un grand philosophe, mon cher baron; mais j'aurais dit, moi, autre chose. Il faut être poli avec les gens, quel que soit leur habit, parce qu'on sait toujours ce qu'il y a dessous.

LE BARON.

Et quoi donc, vilaine enfant?

LA PRINCESSE.

Un enfant de Dieu, mauvais chrétien!

LA RÉVOLTE DES FLEURS

Pièce composée pour la clôture d'un cours de botanique.

PERSONNAGES.

M. LINNÉE.
LE MAÏS.
LA ROSE.
LE SOLEIL.
LE DAHLIA.
LE BOULEAU.
LE RÉSÉDA.
L'AVOINE.
LA MARGUERITE.
LA GIROFLÉE.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAÏS.

Me voici donc chez cet illustre M. Linnée! J'ai appris qu'il avait convoqué toutes les plantes dans son cabinet pour leur apprendre de quelle façon Dieu les avait classées. Il faut que ce soit un homme bien savant, car pour mon compte je ne l'ai jamais su, ni moi, ni aucune plante de ma connaissance. Nous ne sommes pas comme les hommes, nous autres, et, bien qu'il y ait parmi nous des grandes et des petites, nous ne nous inquiétons pas beaucoup de notre rang. Cependant, je l'avouerai, j'ai

des camarades dont je ne me laisserai pas séparer : classe ou non, il faudra bien que ce cher M. Linnée en prenne son parti. Mais il me semble que les autres se font bien attendre... Ah ! les voici.

SCÈNE II

Entrent LE SOLEIL, LE DAHLIA, LE RÉSÉDA, L'AVOINE.

LE MAÏS.

Salut, mon cher Soleil !

LE SOLEIL.

Salut, aimable Maïs !

LE MAÏS, à l'Avoine.

Salut, belle cousine !

L'AVOINE.

Salut, cousin !

LE RÉSÉDA.

Messieurs et mesdames, est-ce que vous pourriez m'expliquer pourquoi nous voilà réunis ? On m'a dit de venir : je suis venu ; mais je ne sais pas pourquoi.

LE DAHLIA.

Je vais vous dire cela, mon enfant. Vous avez peut-être entendu parler du célèbre Linnée?

LE RÉSÉDA.

Moi, non; je suis trop bas placé : ce nom-là n'est pas descendu jusqu'à moi.

LE DAHLIA.

Et vous, monsieur le Soleil?

LE SOLEIL.

Moi non plus; je suis placé trop haut : cela n'est pas monté jusqu'à moi.

LE DAHLIA.

Eh bien! vous saurez donc...

LE MAÏS.

C'est tout su, mon cher. M. Linnée s'est mis en tête de nous enrégimenter, et c'est pour aligner l'armée végétale qu'il nous a fait donner à tous rendez-vous ici.

L'AVOINE.

Bah!

LE RÉSÉDA, au Maïs.

Et savez-vous comment il veut s'y prendre?

LE MAÏS.

Ma foi ! non.

LE DAHLIA.

Alors ce n'était pas la peine de me couper la parole. Je le sais, moi. Il va compter nos étamines, et les plantes qui n'en ont qu'une iront ensemble, puis celles qui en ont deux, puis trois, quatre, etc.

TOUTES LES PLANTES.

Bah ! bah ! bah !

LE DAHLIA.

Ce n'est pas tout. Il va faire d'autres classes, toujours en considérant les étamines, selon qu'elles sont inégales, réunies ensemble, isolées du pistil, sur des fleurs à part...

LE MAÏS, l'interrompant.

Je voudrais bien voir cela, par exemple. Il se trompe bien s'il se figure que je me laisserai mettre dans une autre classe que ma petite cousine l'Avoine, qui a ses étamines et ses pistils côte à côte. (Il prend l'Avoine par la taille.) N'est-ce pas, cousine, que nous ne nous séparerons pas ?

L'AVOINE.

Jamais ! A la vie, à la mort !

LE DAHLIA.

Vous vous expliquerez avec M. Linnée. Pour moi, j'ai

une bonne place. Je suis dans la Syngénésie, avec mes amis et connaissances qui tous ont, comme moi, leurs anthères soudées ensemble. Que les autres s'arrangent comme ils voudront.

LE SOLEIL.

Tiens! nous sommes ensemble. Nous allons bien nous amuser. (Entre le Bouleau.)

LE MAÏS.

Voilà le Bouleau; il arrive bien! Figurez-vous, mon cher, que M. Linnée s'est mis en tête de nous classer, sans prendre notre avis, et qu'il est arrivé à des combinaisons qui m'ont tout l'air d'être impertinentes. Je voudrais parier qu'il nous aura mis côte à côte.

LE DAHLIA.

Précisément. Vous avez tous les deux des fleurs mâles et des fleurs femelles sur une seule tige : vous êtes dans la même classe.

LE MAÏS.

Et comment l'appelle-t-il, cette classe-là?

LE DALHIA.

Monoécie.

LE MAÏS.

Joli nom! Je crois devoir vous prévenir, monsieur le Bouleau, que vous serez là en compagnie de gens qui

n'ont jamais eu de rapports avec vous, et qui ne se soucient pas de cultiver votre société, entendez-vous?

LE BOULEAU.

Mais il me semble que mes grands amis le Hêtre, le Charme, l'Aune et le Chêne en seront aussi, de la Monoécie?

LE DAHLIA.

Oui, sans doute.

LE BOULEAU.

Alors je suis content.

L'AVOINE.

Égoïste! pourvu qu'il soit à son aise, il n'a pas souci des autres.

LE SOUCI, entrant.

Qui est-ce qui parle du Souci? Le voilà.

LE SOLEIL.

Ah! ce cher petit Souci, que j'ai de plaisir à le voir! Tu sais, mon enfant, que M. Linnée nous classe aujourd'hui. Nous sommes compagnons. Nous appartenons tous les deux à la Syngénésie.

LE DAHLIA.

Oui, mais pas dans le même ordre, mon bel ami.

LE SOUCI.

Ah! malheur!

LE SOLEIL.

Malédiction ! A bas M. Linnée !

LE DAHLIA ET LE BOULEAU.

Vive M. Linnée !

LE MAÏS ET L'AVOINE.

A bas les flatteurs ! A bas M. Linnée !

LE RÉSÉDA.

Taisez-vous donc ; le voilà qui vient ! Il vous donnera encore de bien plus mauvaises places, si vous criez après lui.

SCÈNE III

LINNÉE entre, tenant LA ROSE par la main.

LINNÉE, à la Rose.

Entrez, belle dame. Quoiqu'il soit difficile de déterminer le nombre de vos étamines, puisque vous vous mêlez d'être capricieuse sur ce point-là, nous trouverons cependant une place pour vous. Tenez, si nous supposions qu'il y en a... cent ? Cela vous va-t-il ?

LA ROSE.

Comme vous voudrez.

LINNÉE.

Alors, très-bien. Que dites-vous de l'Icosandrie?

LA ROSE, faisant la moue.

Le nom n'est pas trop flatteur.

LINNÉE, d'un ton sec.

Il faudra pourtant vous en contenter (La Rose va bouder dans un coin.) Ah çà! mesdames les plantes, vous savez ce dont il s'agit?

LE MAÏS.

Nous ne le savons que trop. Nous ne sommes pas contentes du tout, entendez-vous?

LE SOUCI.

Vous allez faire de l'arbitraire ; c'est bien mal!

LE SOLEIL.

C'est une infamie!

L'AVOINE.

Mais cela ne prendra pas, c'est moi qui vous le dis.

LINNÉE.

Ta, ta, ta, ta, ta, qu'est-ce que c'est que ces petites révoltées?

LE DAHLIA.

Laissez-les dire, monsieur Linnée. Ce que vous voulez faire est très-joli.

LE BOULEAU.

Je suis tout à fait content, moi.

LINNÉE.

Ah çà! et de quoi vous plaignez-vous, monsieur le Maïs ?

LE MAÏS.

Je me plains d'être séparé du Blé, du Seigle, mes proches parents, et de ma petite cousine l'Avoine que je ne veux pas quitter.

L'AVOINE.

Nous ne nous quitterons pas! Jamais! A la vie, à la mort!

LINNÉE.

Mais vous ne faites pas attention, mes pauvres amies, que vos étamines...

L'AVOINE, l'interrompant.

Laissez-nous tranquilles, avec vos étamines !

LE MAÏS.

Ne dirait-on pas qu'il n'y a que l'étamine chez nous ?

L'AVOINE.

Si vous vous étiez donné la peine d'y regarder d'un peu plus près !

LINNÉE.

Voulez-vous bien vous taire, petite impertinente! Sachez que ma vie entière s'est passée à vous regarder, méchants petits êtres fantasques qu'on ne sait par quel bout prendre! Mais j'ai fini par en trouver un, et je ne le lâcherai pas pour vous faire plaisir, soyez-en bien persuadés!

LE RÉSÉDA.

Monsieur Linnée, ne vous fâchez pas! (On frappe à la porte.)

LINNÉE.

Entrez! (Entrent la Reine-Marguerite et la Giroflée.)

LE SOLEIL ET LE SOUCI, allant à la Marguerite.

Bonjour, chère amie, venez par ici. (Ils se prennent bras dessus, bras dessous.)

LINNÉE, courant à eux, et les séparant.

Malheureux! que faites-vous là? Quelle confusion! Vous voulez aller ensemble : sachez que vous êtes dans trois ordres différents. Vous, petit drôle de Souci, dans la Polygamie nécessaire.

LE SOUCI.

Qu'est-ce qu'il raconte?

LINNÉE.

Vous, mademoiselle la Marguerite, dans la Polygamie superflue.

LA MARGUERITE.

Je me moque du superflu !

LINNÉE.

Vous, Soleil, dans la Polygamie frustranée.

LE SOLEIL.

Frustrané vous-même. Vous saurez, mon cher, que nous nous appelons les Radiées. Tout le monde vous dira cela.

LINNÉE.

Taisez-vous. Vous vous appellerez comme on vous nommera.

LE RÉSÉDA.

Mon Dieu ! monsieur Linnée, comme vous vous fâchez !

LE MAÏS.

Écoutez, mes enfants. Laissons là ce vieux, avec sa perruque. Si vous m'en croyez, nous irons trouver M. de Jussieu. Je suis sûr qu'avec lui il y aura moyen de s'entendre. Il respecte les familles naturelles, celui-là ! Il laissera les cousins ensemble. (Il sort.)

L'AVOINE.

Allons chez M. de Jussieu. (Elle sort. Le Souci, le Soleil et la Marguerite se remettent bras dessus, bras dessous, et viennent passer devant Linnée.)

TOUS LES TROIS, agitant les mains.

Vive M. de Jussieu! A bas M. Linnée! Les Radiées ou la mort! (Ils sortent. Linnée croise les bras, et leur lance des regards furieux.)

LA ROSE, s'avançant.

Mon cher monsieur, quand on s'appelle la Rose, on

donne son nom à sa famille. Je vous remercie bien de votre Icosandrie : j'aime mieux les Rosacées. (Elle sort.)

LINNÉE.

Oh! les ingrates! Moi qui ai tant fait pour elles! (Il se cache la figure dans les mains.)

LE RÉSÉDA, à la Giroflée.

Venez vite, ma chère; profitons du moment qu'il ne nous voit pas.

LA GIROFLÉE.

Je ne demande pas mieux. On m'a dit qu'il voulait me mettre dans la Tétradynamie : c'est un nom qui ne me plaît pas. (Ils sortent.)

LE DAHLIA.

Eh bien, Bouleau ?

LE BOULEAU.

Eh bien, Dahlia?

LE DAHLIA.

Qu'allons-nous faire ?

LE BOULEAU.

Ma foi! puisqu'ils sont tous sortis, allons-nous-en. (Ils sortent.)

LINNÉE, relevant la tête, et regardant autour de lui.

Eh bien! il n'y a plus personne! Maudit de Jussieu, avec sa méthode naturelle! Heureusement que ma patrie me reste. Si les plantes ne veulent pas de mon système, les Suédois en voudront, et les Allemands aussi. Cela suffit à ma gloire.

LES LARMES D'UNE MÈRE

PERSONNAGES.

Mme SIMON.
VIRGINIE.
FRANÇOISE.
Mme SOREL.

SCÈNE PREMIÈRE

La scène représente la chambre de MADAME SIMON. Elle est dans un fauteuil, une broderie à la main. VIRGINIE, assise devant une petite table, écrit un devoir.

MADAME SIMON.

Eh bien! Virginie, ce devoir est-il bientôt terminé? Il faut te dépêcher, mon enfant! j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

VIRGINIE.

Encore cinq minutes, petite mère. Je me dépêche tant que je peux.

MADAME SIMON.

Si vous aviez commencé à l'heure, mademoiselle, il y a longtemps que ce serait fini.

VIRGINIE.

Mais, maman, tu sais bien que c'est toi-même qui m'as gardée après le déjeuner pour me faire essayer ma robe neuve.

MADAME SIMON, à part.

C'est vrai. Elle était si gentille dedans que je n'ai pu m'empêcher de faire durer le plaisir. (A Virginie.) Sais-tu bien, ma chère petite, que voilà bientôt huit jours passés que tu as commencé ce malheureux devoir?

VIRGINIE.

Ce n'est pas ma faute, maman. Hier nous avions du monde, et tu m'as dit de tenir compagnie à la petite Marie. Avant-hier, tu m'as emmenée au bois de Boulogne. Le jour d'avant...

MADAME SIMON.

Ne te défends pas plus longtemps, chère enfant, et reprends ton devoir. Nous n'avons pas de temps à perdre. (A part.) Elle a raison. Décidément j'ai bien fait de

prendre le parti de la mettre en pension. Je n'ai pas assez de temps à lui donner, et celui qui me reste je suis trop faible pour savoir bien l'employer. Avec moi, elle n'apprendra jamais rien. Hélas! que dira-t-elle quand je vais lui annoncer cette terrible résolution?

VIRGINIE, se levant et courant à sa mère.

Maman, j'ai fini.

MADAME SIMON, la prenant sur ses genoux, et l'embrassant.

Voyons, raconte-moi ce que tu sais.

VIRGINIE.

Veux-tu que je t'apporte mon devoir?

MADAME SIMON.

Non, ce n'est pas la peine; tu es bien là. Allons, commence.

VIRGINIE.

Commencer quoi, maman?

MADAME SIMON.

Ce qui est dans ton devoir. C'est l'histoire de Jeanne d'Arc. Raconte-la-moi.

VIRGINIE, hésitant.

Jeanne d'Arc était... une bergère de... bergère de...

MADAME SIMON.

Domremy.

VIRGINIE.

Une bergère de Domremy qui retira la France des mains des Anglais. Les Anglais, c'est eux, n'est-ce pas, maman, qui ont inventé les anglaises? Tu dis que cela me va si bien.

MADAME SIMON.

Oh! je t'aime encore mieux avec tes bandeaux, comme aujourd'hui. Mais revenons à Jeanne d'Arc.

VIRGINIE.

C'est que j'aime bien cela, moi, les anglaises. Cela me donne un air plus distingué.

MADAME SIMON, riant.

Voyez-vous cela! Ce qu'il y a de plus distingué, mademoiselle, c'est ce qui fait plaisir à votre maman. Voyons : Jeanne d'Arc était une bergère de Domremy.

VIRGINIE, d'un ton suppliant.

Tu m'en feras demain, n'est-ce pas, maman? pour aller chez ma tante. Ma cousine en a toujours, et mes cheveux frisent bien mieux que les siens.

MADAME SIMON, l'embrassant.

Eh bien! oui, si cela te fait tant de plaisir. (A part.) Quand elle vous regarde avec ses grands yeux suppliants, est-ce qu'on peut rien lui refuser? (A Virginie.) Avec tout cela, nous oublions Jeanne d'Arc.

VIRGINIE.

Jeanne d'Arc était une bergère de Domremy...

FRANÇOISE, entrant.

Nicolas, le fermier de madame, est dans la salle à manger. Il voudrait lui parler pour le toit de sa grange.

MADAME SIMON, se levant. (A part.)

Voilà une leçon qui a bien de la peine à marcher. J'y vais, Françoise. (A Virginie.) Ma petite Virginie, repasse bien ton devoir en m'attendant. (Elle sort.)

SCÈNE II

VIRGINIE s'assied à sa table, en faisant la moue.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que vous apprenez de beau là-dedans, mademoiselle Virginie?

VIRGINIE.

C'est l'histoire de cette Jeanne d'Arc. Elle m'ennuie bien.

FRANÇOISE.

Pauvre chère enfant! Si cela ne fait pas de la peine de la voir mettre à la torture pour des bêtises pareilles!

VIRGINIE.

Maman dit qu'il faut savoir tout cela.

FRANÇOISE.

Est-ce que je sais tout cela, moi? Est-ce que cela m'empêche d'aller et venir, et de faire mon ouvrage? Vous qui êtes riche, et qui pourrez faire ce que vous voudrez, qu'est-ce que vous avez besoin de vous ennuyer là-dessus?

VIRGINIE.

Ah! ma pauvre Françoise, j'aimais bien mieux les histoires que tu me contais dans le temps pour m'endormir.

FRANÇOISE.

Cela, par exemple, c'est vrai que j'en sais, des belles histoires.

VIRGINIE.

Oh! conte-moi donc la Moitié de Poulet. Il y a si longtemps que je ne l'ai entendue! (Elle se met de côté sur sa chaise.)

FRANÇOISE, s'appuyant sur la chaise de Virginie.

Je voudrais bien; mais votre maman trouvera peut-être que cela fait du tort à sa Jeanne d'Arc.

VIRGINIE.

Ma bonne petite Françoise, je t'en prie. Je suis sûre que maman ne te dira rien.

FRANÇOISE.

Allons, je me risque. Cela me rappellera le temps où vous étiez mon petit poupon chéri.

« Il y avait une fois une Moitié de Poulet qui, à force de travailler et d'économiser, avait amassé cent écus. Le roi, qui avait toujours besoin d'argent, ne l'eut pas plus tôt appris qu'il vint les lui emprunter, et la Moitié de Poulet était bien fière dans les commencements d'avoir prêté de l'argent au roi. Mais il vint une mauvaise année, et elle aurait bien voulu ravoir son argent. Elle avait beau écrire lettre sur lettre tant au roi qu'à ses ministres, personne ne lui répondait. A la fin elle prit la résolution d'aller chercher elle-même ses cent écus, et se mit en route pour le palais du roi.

Chemin faisant, elle rencontra un renard.

— Où vas-tu, Moitié de Poulet?

— Je vais chez le roi, cent écus me doit.

— Prends-moi avec toi.

— Pas de façons ne ferai, entre dans mon cou, je t'y porterai... » (Madame Simon entre et entend les derniers mots.)

SCÈNE III

MADAME SIMON.

Eh bien! Françoise, qu'est-ce que vous faites donc là?

VIRGINIE.

Oh! maman, ne la gronde pas. Elle me conte la Moitié de Poulet. Je l'en ai bien priée.

MADAME SIMON.

Je vous avais déjà défendu, Françoise, de raconter à ma fille ces absurdités.

VIRGINIE.

C'est moi, petite mère, qui ai voulu.

MADAME SIMON.

Tu as eu tort. Allez à votre ouvrage, Françoise, et ne recommencez plus, je vous en prie. (Françoise sort. A Virginie.) Voyons, ma chère enfant, est-ce que tu n'aurais pas mieux fait de repasser l'histoire de Jeanne d'Arc que tu n'avais pas l'air de très-bien savoir?

VIRGINIE.

Maman, Françoise dit que je n'ai pas besoin d'apprendre ces choses-là.

MADAME SIMON, à part.

Cette maudite Françoise aurait bientôt achevé de me la gâter tout à fait, si je la lui laissais. Voyons, il faut prendre mon courage à deux mains. (A Virginie.) Avance ta chaise, mon enfant, et viens te mettre à côté de moi.

VIRGINIE, avançant sa chaise.

Mon Dieu, maman, comme tu as l'air solennel!

MADAME SIMON.

Écoute, Virginie. Tu sais que depuis la mort de ton pauvre père, tu es mon seul bonheur sur la terre. Si je me décide à me séparer de toi, tu dois penser qu'il m'en coûte, et qu'il me faut des raisons bien puissantes.

VIRGINIE, se levant.

Te séparer de moi, maman! qu'est-ce que tu dis là? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

MADAME SIMON.

Voyons, écoute-moi avec calme, et ne me dis pas de ces choses-là. Cette séparation me fait assez de chagrin, sans que tu viennes y ajouter. (Virginie se rassied.) Vois-tu, mon enfant, voilà que tu deviens une grande fille. Il faut que ton éducation se fasse, et je sens que je ne puis en venir à bout. Je suis seule maintenant pour répondre à tout, et je ne puis pas assez m'occuper de toi. Et puis, je ne sais pas te faire obéir : je t'aime trop.

VIRGINIE, allant se jeter à son cou.

Oh! maman, quel mal cela peut-il me faire que tu m'aimes trop?

MADAME SIMON, la prenant dans ses bras.

Tu le saurais plus tard, chère enfant, si je n'avais pas de la raison pour nous deux. Sois raisonnable aussi. J'ai bien cherché partout, et j'ai trouvé à la fin une pension où tu seras tout à fait bien. Tu seras à la campagne. Tu auras des petites amies bien gentilles. La maîtresse que tu trouveras là est une très-bonne dame qui t'aimera beaucoup.

VIRGINIE, se serrant contre sa mère.

Je n'ai que faire de son amour; il ne vaudra jamais le tien.

MADAME SIMON.

Il ne faut pas dire cela, ma chérie. Pourquoi faire d'avance de l'ingratitude?

VIRGINIE, se redressant.

Mais je ne fais pas d'ingratitude du tout, maman. Je ne veux pas y aller, dans cette pension.

MADAME SIMON.

Que je t'entende encore dire : je ne veux pas, vilaine enfant! Tu ne sais donc pas que j'ai déjà écrit à la maîtresse de pension, en la priant de venir te chercher? Je l'attends dans quelques jours.

VIRGINIE.

Ah! maman, tu as fait cela sans me rien dire! ce n'est pas bien. Qu'elle vienne si elle veut, cette dame, bien sûr que je ne m'en irai pas avec elle.

FRANÇOISE, entrant.

Madame Sorel demande si madame peut la recevoir.

MADAME SIMON.

Ah! mon Dieu! je ne l'attendais pas sitôt. Conduisez-la ici, Françoise. (Françoise sort. A Virginie.) C'est ta maîtresse de pension, Virginie. J'espère que tu vas être gentille.

SCÈNE IV

MADAME SOREL, entrant.

Excusez-moi, madame, si je me présente chez vous un peu plus tôt que je n'avais dit. Une affaire imprévue m'appelle ici pour la journée, et si mademoiselle Virginie est prête, je pourrai l'emmener ce soir avec moi.

MADAME SIMON.

Mon Dieu! madame, son trousseau est prêt; mais je vous avouerai que je reculais devant son chagrin, et c'est seulement tout à l'heure que je viens de lui parler de vous. La pauvre petite n'a pas encore eu le temps de se familiariser avec l'idée de me quitter. (Montrant Virginie qui s'est cachée derrière elle.) Tenez, la voilà! C'est une bonne petite fille, un peu paresseuse : promettez-moi que vous l'aimerez bien.

MADAME SOREL.

L'aimer autant que vous, madame, je ne puis pas vous le promettre; mais si elle veut devenir aussi ma petite fille, je ne demande pas mieux que de l'aimer de tout mon cœur.

MADAME SIMON.

Eh bien! Virginie, tu ne dis rien à madame? (Virginie salue madame Sorel d'un air roide.)

MADAME SOREL.

Je vois bien que je lui fais un peu peur. C'est bien terrible de changer de mère. La comparaison n'est pas à mon avantage.

MADAME SIMON.

Allons, Virginie, un peu de courage!

VIRGINIE, se précipitant auprès de madame Sorel.

Ah! madame, je vous en prie, ne m'emmenez pas.

MADAME SOREL, la caressant.

Ce n'est pas moi qui le veux, chère petite, c'est votre maman.

MADAME SIMON.

Vous nous pardonnerez, madame, cette petite scène. Nous n'étions pas préparées à votre visite; mais je ne voudrais pas vous donner l'ennui d'un second voyage exprès pour cette enfant. Ce soir elle partira avec vous.

VIRGINIE, allant à sa mère.

Non, maman, non, ne me renvoie pas; je serai bien sage; je travaillerai tant que tu voudras.

MADAME SIMON, l'embrassant.

Pauvre chérie, ne me déchire pas le cœur davantage! Je n'ai pas trop de tout mon courage pour être ferme avec moi-même; je n'en aurais plus assez pour l'être

avec toi. Tu ne penses pas combien tes résistances sont déplaisantes pour madame.

VIRGINIE.

Madame a l'air bien bon; mais je ne veux pas aller avec elle. (S'animant.) Non, je ne le veux pas!

MADAME SIMON.

Virginie, ton père ne serait pas content de toi, s'il était là.

VIRGINIE, pleurant.

Si papa était là, il ne me laisserait pas emmener malgré moi.

MADAME SOREL, se levant.

J'ai une visite à faire, madame, permettez-moi de vous laisser seule quelques instants avec votre fille. Je crois que ma présence fait plus de mal que de bien en ce moment.

MADAME SIMON, la reconduisant.

Ah! madame, excusez une enfant qui ne m'a jamais quittée. Je vais lui parler, elle obéira.

SCÈNE V

MADAME SIMON. Elle s'assied dans le fauteuil.

Virginie, tu es bien cruelle. Ah! chère enfant, je croyais que tu m'aimais davantage.

VIRGINIE. Elle passe ses bras autour du cou de sa mère.

Chère petite mère, ne te fâche pas contre moi. Tu sais bien que ta petite Nini t'aime de tout son cœur. C'est parce que je t'aime que je ne veux pas te quitter. Toi-même, tu dis que cela te fait de la peine de me voir emmener. Pourquoi veux-tu nous faire de la peine à toutes les deux ?

MADAME SIMON. Elle embrasse sa fille.

C'est pour ton bien, ma pauvre chérie, et ta conduite de tout à l'heure me prouve encore mieux que je ne puis plus te garder. Voyons, puisque tu m'aimes, ne t'obstine pas plus longtemps dans un refus qui me désole.

VIRGINIE. Elle se dégage des bras de sa mère.

Je t'ai dit : non! Tu es une méchante de vouloir que je te cède. Je veux rester ici. Ne me parle plus de cette pension : je ne veux pas y aller.

MADAME SIMON, se fâchant.

Voilà bien des fois que tu dis : « je veux, » mon enfant, et tu oublies que tu parles à ta mère. Moi aussi, je vais le dire. Cette dame va revenir; il faut que je lui donne une réponse. Je veux que tu ailles avec elle, entends-tu?

VIRGINIE, s'approchant de sa mère pour l'embrasser.

Tu y tiens donc bien, à ton idée, petite mère?

MADAME SIMON, l'écartant de la main.

Laissez-moi, mademoiselle; vous me faites trop de chagrin.

VIRGINIE.

Je ne suis pas mademoiselle, je suis ta petite Nini. Laisse là cette vilaine pension, et tu verras si je te fais du chagrin.

MADAME SIMON.

Ah! mon Dieu! je sens mon courage qui s'en va, et pourtant, si je cède cette fois-ci, je suis perdue, et mon enfant s'habituera à mépriser mes volontés. Maintenant, la faire emmener de force, la voir partir comme un prisonnier qu'on entraîne, est-ce que je le pourrais? Ah! je suis une mère bien malheureuse! (Elle fond en larmes.)

VIRGINIE, se jetant à ses genoux.

Ah! maman, je t'en prie, ne pleure plus.

MADAME SIMON, toujours pleurant.

Comment voulez-vous que je ne pleure pas, cruelle enfant? vous me fendez le cœur.

VIRGINIE.

Ne me dis pas *vous*. Je... mais non, je ne veux rien dire. (Elle se sauve.)

SCÈNE VI

MADAME SIMON, s'essuyant les yeux.

Où est-elle allée? Elle aura craint sans doute de s'engager avec moi. Elle m'aime pourtant bien, j'en suis sûre. Et puis, elle est si gentille, quand elle veut. Hélas! c'est justement le malheur. J'ai beau vouloir, je suis toujours désarmée. Que faire maintenant? Quelle réponse donner à cette dame? Mon Dieu! la voilà!

SCÈNE VII

MADAME SOREL, entrant.

Croyez, madame, que je prenais tout à l'heure ma part de votre chagrin, et que j'avais bien pitié de cette pauvre enfant. Je suis heureuse de la vie que je me suis donnée; mais c'est son côté triste qu'il faille voir couler tant de larmes. Et vous-même, je le vois, vous avez pleuré.

MADAME SIMON.

Ah! madame, c'est souvent un métier bien dur que celui de mère, et plus on aime, plus on est aimé quelquefois, plus on souffre.

MADAME SOREL.

C'est pour cela, madame, que ce nom de MÈRE est un nom sacré. Il faut savoir le porter avec courage.

MADAME SIMON.

Merci, madame, de vos bonnes paroles. Je vois que l'on m'avait dit vrai, et que j'avais bien choisi pour mon enfant. Malheureusement...

MADAME SOREL.

Est-ce que mademoiselle Virginie refuse de vous obéir ?

MADAME SIMON.

Hélas! je suis honteuse de l'avouer, ma fille n'a voulu rien écouter, et, après avoir épuisé tout ce que j'avais à lui dire, je n'ai plus trouvé que des larmes.

SCÈNE VIII

VIRGINIE, entrant en costume de voyage.

Et ce sont tes larmes qui m'ont fait céder, maman. En te voyant pleurer j'ai compris combien j'avais tort,

et maintenant je suis prête à partir. (A madame Sorel.) Oubliez, madame, un moment de désobéissance. Je serai votre petite fille, puisque maman le veut, et je tâcherai que vous soyez contente de moi. (A sa mère.) Je vais te quitter pour t'obéir, petite mère. Embrasse-moi comme si je n'avais pas été méchante, et ne sois plus fâchée contre moi.

MADAME SIMON, l'embrassant.

Ah! chère enfant de mon cœur, tu me rends aussi heureuse que tu m'as rendue malheureuse. Mais, je t'en prie, que je n'aie plus de larmes à verser à cause de toi. Celles-là me font trop de mal.

MADAME SOREL.

Consolez-vous, madame. Ce sont les larmes des mères qui sauvent les enfants.

LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE

PERSONNAGES.

Mme MATTHIEU.
PAUL.
MARIE.
M. JEAN-BAPTISTE.
LA FÉE VOYAGEUSE.
L'ALSACE.
LA FRANCE.
L'ALGÉRIE.
LA SUISSE.
L'ALLEMAGNE.
LA SCANDINAVIE.
LA HOLLANDE.
L'ÉCOSSE.
L'ITALIE.
L'ESPAGNE.
LA RUSSIE.
LA GRÈCE.
LA TURQUIE.
L'ASIE.
L'AFRIQUE.
L'AMÉRIQUE.
L'OCÉANIE.

MADAME MATTHIEU, assise sur sa chaise. PAUL ET MARIE apportent à côté d'elle une petite table.

MARIE.

Ah ! quel ennui ! Encore la leçon de géographie !

PAUL.

N'est-ce pas, petite mère, que tu veux bien que j'aille voir les lapins pendant cette leçon-là ? J'étais malade la première fois, et peut-être bien que la prochaine fois je le serai aussi. Ainsi, tu vois...

MADAME MATTHIEU.

Veux-tu bien te taire, petit paresseux! C'est joli, ce que tu dis là! Allons, dépêchons-nous. Voilà M. Jean-Baptiste qui va arriver. Où est la grande carte?

PAUL.

Je vais la chercher, maman. (Il sort.)

MADAME MATTHIEU.

Et toi, Marie, va me chercher mon tricot.

MARIE.

J'y vais, maman. (Elle sort.)

M. JEAN-BAPTISTE. Il entre en saluant profondément madame Matthieu. (Costume à l'antique, des lunettes, un gros livre sous le bras.)

Madame, j'ai l'honneur de vous saluer.

MADAME MATTHIEU.

Bonjour, monsieur Jean-Baptiste. Les enfants vont arriver.

MARIE, entrant.

Maman, voici ton tricot.

PAUL, entrant.

Maman, voici la grande carte.

MADAME MATTHIEU, leur montrant M. Jean Baptiste.

Eh bien! mes enfants.

PAUL ET MARIE, saluant.

Bonjour, monsieur Jean-Baptiste.

M. JEAN-BAPTISTE, après avoir accroché la carte.

A la leçon! (On s'assied.) Nous commencerons aujourd'hui par l'Alsace. Écrivez. (Il dicte.) « L'Alsace, traversée par le 5e degré de longitude est, et les 48e et 49e de latitude nord... »

MADAME MATTHIEU, à part.

C'est pourtant vrai que cela ne doit pas beaucoup les amuser, ces pauvres enfants! Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen...?

M. JEAN-BAPTISTE, recommençant sa dictée. (Pendant le reste de la scène, il demeure les yeux fixés sur son livre.)

« L'Alsace, traversée par le 5e degré... » (Pendant qu'il dicte, paraît la Fée Voyageuse, qui se glisse entre madame Matthieu et ses enfants.)

LA FÉE, à madame Matthieu, à voix basse.

Laissez-moi faire. (Elle étend sa bagnette. Paraît l'Alsâce en costume de paysanne des environs de Strasbourg.)

PAUL.

Oh! la belle petite femme!

M. JEAN-BAPTISTE, sévèrement.

Toujours distrait, monsieur Paul! Que je vous entende encore chuchoter! (Il dicte.) « De longitude est. »

LA FÉE, aux enfants.

Cette belle petite femme-là, mes enfants, c'est l'Alsace.

MARIE.

Oh! qu'elle est donc gentille!

L'ALSACE.

Il y a deux cents ans seulement que j'appartiens à la France, et la belle plaine que j'occupe entre les Vosges et le Rhin est maintenant sa meilleure barrière contre mes anciens amis les Allemands. J'ai deux grandes villes dont je suis fière : Mulhouse, la capitale du coton en France, et Strasbourg, la patrie des pâtés de foie gras.

PAUL.

Les pâtés de foie gras! Je connais ça, moi : c'est joliment bon.

M. JEAN-BAPTISTE, dictant.

« Et les 48e et 49e degrés de latitude. » (Jetant un coup d'œil sur Paul et Marie qui regardent du côté de l'Alsace.) Allons! nous ne sommes pas à la leçon. Passons à autre chose. Écrivez : « La France. Population : 35,787,265 habitants. Superficie : 52,760,298 hectares 52 ares 72 centiares. »

LA FÉE, touchant Paul à l'épaule.

Regarde bien par là. (Paraît la France.)

PAUL, à Marie.

Oh! Marie, vois donc!

M. JEAN-BAPTISTE, sèchement.

Chut! s'il vous plaît, monsieur.

LA FRANCE.

Regardez-moi bien, mes enfants. De toutes, c'est moi pour vous la plus belle. Je suis votre patrie; et quand je ne le serais pas, il faudrait encore s'occuper de moi. La terre qui s'étend entre l'Atlantique, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes et le Rhin est une terre privilégiée, et le monde regarde sans cesse de ce côté-là.

MARIE, à madame Matthieu.

Dis donc, maman, sais-tu que la France est tout de même belle à regarder?

MADAME MATTHIEU. Elle met en souriant un doigt sur sa bouche.

Chut! ma mignonne.

M. JEAN-BAPTISTE.

« 52 ares 72 centiares. » Voyons un peu ce que vous avez écrit. (Les enfants tendent leurs cahiers.) Eh bien! il n'y a rien d'écrit! Oh! les vilains enfants! Essayons de l'Algérie; mais gare si l'on n'écrit pas. Écrivez : « L'Algérie; »

ouvrez la parenthèse, « Mauritania Cæsariensis ; » fermez la parenthèse. « Fleuves principaux : le Chélip, le Oued-Ier, l'Isser, la Macta. »

LA FÉE, aux enfants.

Laissez tout cela. La voilà, l'Algérie. (L'Algérie paraît.)

L'ALGÉRIE.

Je suis la grande colonie française, le champ de manœuvre où depuis trente ans passés elle exerce ses soldats contre le Kabyle et le Bédouin. Sur mes côtes on pêche le corail qui fait de si jolis colliers. Dans mes plaines, on cueille la fraise en janvier ; et je suis la serre en plein air où Paris envoie chercher ses primeurs. Quand vous serez grands, mes petits enfants, venez me voir. Je vous montrerai des lions, des chameaux, des arbres à jujube.

MARIE.

C'est avec cela, n'est-ce pas, qu'on fait la pâte de jujube ? Oh ! je veux bien. Justement je suis enrhumée.

M. JEAN-BAPTISTE.

Mademoiselle Marie, quelles sont les rivières de l'Algérie ?

MARIE.

Les lions, les chameaux, la pâte de jujube.

M. JEAN-BAPTISTE.

Qu'est-ce que c'est que cela, petite sotte ? Ah çà ! nous

ne ferons donc rien aujourd'hui? Essayons de la Suisse, et cette fois, attention! (Il dicte.) « La Suisse a vingt-deux cantons : 1° Schwitz; 2° Underwald; 3° Appenzel; 4° Schaffouse. »

PAUL, à la fée.

Ce n'est pas joli, la Suisse.

LA FÉE.

Oh! tu crois cela, petit? eh bien, regarde. (La Suisse paraît.)

LA SUISSE.

Je suis le plus beau pays de l'Europe, mon enfant, et le plus libre, le pays des Alpes et de Guillaume Tell. Quand tu seras un homme, prends un billet de voyage au chemin de fer de l'Est. Je te montrerai la place où fut abattue la fameuse pomme sur la tête du petit garçon. Je te promènerai sur mes beaux lacs et à travers mes riches pâturages. Je te ferai voir mes glaciers et les chamois.

PAUL, à M. Jean-Baptiste.

Monsieur Jean-Baptiste, qu'est-ce que c'est donc que les chamois?

M. JEAN-BAPTISTE.

Il s'agit bien de cela! Nous en sommes à Schaffouse. Ce petit bonhomme me fera perdre la tête aujourd'hui. Peut-être que l'Allemagne l'intéressera davantage. (Il

dicte.) « Les principales montagnes de l'Allemagne sont le Schwartzwald, l'Odenwald, le Schneekopf, le Fichtelgebirge. »

MARIE.

Monsieur Jean-Baptiste, voudriez-vous recommencer ce mot-là ?

M. JEAN-BAPTISTE.

Je vous ai dit : Fichtelgebirge! Il me semble que c'est bien assez de dire cela une fois. Ouvrez bien vos oreilles : je vais recommencer tout. (Il recommence la phrase, en accentuant les mots.)

MARIE, à la fée.

Avec ce pays-là, il n'y a pas beaucoup de plaisir à ouvrir les oreilles, il les écorche trop. (La fée fait un signe. L'Allemagne paraît.)

L'ALLEMAGNE, à Marie.

Tu te trompes, chère petite; je suis le pays de la musique. Si tu étais un peu plus forte sur le piano, tu connaîtrais Mozart, Beethoven, Mendelssohn. Les plus grands charmeurs de l'oreille sont des Allemands.

M. JEAN-BAPTISTE.

Avons-nous écrit : Fichtelgebirge ?

PAUL.

Encore un moment, monsieur. (A l'Allemagne.) Qu'est-ce qu'il y a de bon à manger dans votre pays?

L'ALLEMAGNE.

Bien des choses, mon petit : des knepfs, des leberklôse, des dampfnudeln, du pumpernickel, et, pour arroser cela, je verse à l'étranger la bière de Munich et les vins du Rhin.

PAUL.

Monsieur Jean-Baptiste, connaissez-vous le bon père Nique?

M. JEAN-BAPTISTE.

Décidément ces enfants-là ne sont pas à la leçon. Je crois que les noms allemands leur font un peu peur. Voyons la Scandinavie. (Il cherche dans son livre.) Eh bien! où est donc la Scandinavie?

LA FÉE, aux enfants.

La voilà! (La Scandinavie paraît.)

MARIE.

Oh! comme elle est chaudement habillée!

LA SCANDINAVIE.

C'est qu'il fait bien froid chez moi, ma chère petite. Demande plutôt aux voyageurs qui sont allés en traîneau dans les solitudes glacées de la Laponie, emportés par les rennes qui vont chercher sous la neige le lichen dont ils se nourrissent.

M. JEAN-BAPTISTE, cherchant toujours dans son livre.

Décidément, cette Scandinavie est introuvable ; mais

nous n'y perdrons rien : nous allons voir la Hollande. (Il dicte.) « La Hollande comprend dix provinces : 1° Overyssel, chef-lieu Zwolle, 13,000 habitants; Deventer, 11,000 habitants. » (La fée étend sa baguette, la Hollande paraît.)

LA FÉE.

Je vous présente, mes petits enfants, la patrie de Rembrandt, de Paul Potter et de Téniers, les maîtres de l'école hollandaise dont vous entendrez parler plus d'une fois. Là vit un peuple énergique et patient qui commença sa fortune au moyen âge en salant le hareng, qui tint tête lui tout seul à Louis XIV, au fort de sa puissance, et qui eut l'empire des mers avant les Anglais. Là, tu verras de grasses prairies sillonnées d'innombrables canaux, et les seules villes vraiment propres qui soient sur la terre.

LA HOLLANDE.

Il ne faut pas non plus oublier mes digues. Je suis le seul pays du monde où les vaches soient plus basses que les poissons.

M. JEAN-BAPTISTE, reprenant sa dictée.

« Deventer, 11,000 habitants. »

MARIE.

Est-ce bien sûr, monsieur Jean-Baptiste?

M. JEAN-BAPTISTE.

C'est dans le livre, mademoiselle!... Mais voyez-vous cette petite raisonneuse!

PAUL.

Est-ce vrai, monsieur Jean-Baptiste, qu'il y a des belles vaches en Hollande?

M. JEAN-BAPTISTE.

Monsieur Paul, je n'aime pas qu'on plaisante à ma leçon. Pour vous punir, nous allons passer à la Grande-Bretagne. (Il dicte.) « L'Écosse a de nombreux promontoires : le lac Duncansby, le cap Wrath au nord-ouest. »

PAUL, à la fée.

Et vous, madame la fée, que nous direz-vous de l'Écosse?

LA FÉE.

La voici.

L'ÉCOSSE paraît.

C'est moi qui ai fourni à Walter Scott les meilleurs sujets de ses romans si amusants, et à l'Angleterre ces beaux soldats en jupons qui sont allés en Crimée avec les vôtres, et que votre maman vous a achetés.

PAUL.

Oh! je me rappelle bien. (A M. Jean-Baptiste.) Monsieur Jean-Baptiste, pourquoi donc les soldats écossais ont-ils des jupons?

M. JEAN-BAPTISTE.

C'est insupportable; nous ne pouvons rien faire de sérieux aujourd'hui. Il paraît qu'un seul pays ne suffit

pas pour fixer l'attention de ces enfants-là. Nous allons en prendre deux à la fois, l'Espagne et l'Italie. Écrivez. (Il cherche dans son livre.) Attendez un petit instant, je ne trouve pas la page.

(La fée étend sa baguette. L'Espagne et l'Italie paraissent.)

L'ITALIE.

Je suis le pays du soleil et des beaux-arts, le pays des volcans et des vieilles ruines. Du temps qu'il y avait un empire romain, je commandais au monde.

MARIE.

Cela ne m'intéresse pas beaucoup. J'aimerais mieux autre chose.

L'ITALIE.

Eh bien ! c'est moi qui ai inventé le macaroni.

MARIE.

Oh ! cela, c'est très-bon au gratin.

L'ESPAGNE.

Et moi, ma petite fille, c'est moi qui vous envoie les belles oranges du jour de l'an, et les bons raisins secs qu'on achète chez l'épicier.

MARIE.

A la bonne heure ! voilà un pays qui est amusant. Ils devraient être tous comme cela.

M. JEAN-BAPTISTE.

Ah! j'ai trouvé.

MARIE.

Monsieur Jean-Baptiste, nous connaissons maintenant l'Espagne et l'Italie. Ce n'est plus la peine.

M. JEAN-BAPTISTE.

Eh bien! soit. Prenons la Pologne et la Russie. (Il cherche dans son livre.)

(La fée étend sa baguette. La Pologne et la Russie paraissent.)

PAUL, à la Pologne.

Tiens! j'ai un de mes soldats qui a une chose comme vous sur la tête.

LA POLOGNE.

C'est un lancier, petit. Les Français ont emprunté leurs lanciers aux Polonais.

MARIE, à la Russie.

Oh! madame la Russie, comme vous êtes blanche!

LA RUSSIE.

C'est que je suis le pays de la neige. Les Français en ont su quelque chose à Moscou.

PAUL.

Tout de même qu'on vous a rendu la monnaie de votre neige à Sébastopol.

PAUL, montrant la Grèce.

J'aime encore mieux l'autre avec sa petite calotte.

LA FÉE, à la Russie.

C'est votre faute. Pourquoi lui avez-vous parlé de Moscou? (A Paul.) Voyez-vous cela! le petit batailleur! Attendez donc qu'il vous ait poussé des moustaches.

LA RUSSIE, souriant.

Laissez-le faire. S'il n'est pas sage, je lui enverrai mes cosaques.

PAUL, en colère.

N'est-ce pas, monsieur Jean-Baptiste, que si les cosaques viennent, nous les battrons?

M. JEAN-BAPTISTE, furieux.

Voulez-vous bien vite me laisser tranquille, petit polisson! Voilà que j'ai perdu la page, maintenant! Bon! je tombe sur la Turquie d'Europe. Nous allons la voir avec la Grèce, et, cette fois-ci, je ne souffre plus qu'on vienne me déranger. Écrivez. (Pendant qu'il dicte, la fée étend sa baguette. La Turquie et la Grèce paraissent.) « La Turquie, bornée à l'est par la mer Noire, le Bosphore, la mer de Marmara. »

PAUL, à Marie, lui montrant la Turquie.

Marie, regarde donc la belle pipe!

MARIE.

Regarde donc le beau turban.

MARIE.

Tiens! elle a des pantalons. (A M. Jean-Baptiste.) Monsieur Jean-Baptiste, c'est bien gentil en Grèce; les femmes ont des pantalons. Je voudrais bien en avoir aussi, quand je serai grande.

M. JEAN-BAPTISTE, fermant son livre.

Si je ne deviens pas fou aujourd'hui, c'est que j'ai la tête solide. (Se levant, et allant à la carte.) Vous ne méritez pas que je me fatigue à vous rien dicter. Je vais vous montrer les pays sur la carte. (Touchant la carte avec une baguette.) Voilà l'Asie! (L'Asie paraît.) l'Afrique! (L'Afrique paraît.) l'Amérique! (L'Amérique paraît.) l'Océanie! (L'Océanie paraît. Les deux enfants se lèvent en battant des mains.)

PAUL.

Oh! comme c'est joli!

MARIE.

Comme c'est joli!

M. JEAN-BAPTISTE, se retournant, et apercevant toutes les nations qui se sont rangées à mesure autour de la scène.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est? Qui est-ce qui a amené ici cette mascarade?

LA FÉE.

C'est moi, monsieur Jean-Baptiste. Il faut bien que ces pauvres enfants aient aussi un peu d'agrément. Ne vous fâchez pas trop. Je vous assure qu'ils ont pris aujourd'hui une bonne leçon de géographie.

LA COMPOSITION D'HISTOIRE

PERSONNAGES.

EUPHRASIE
MARIE } Pensionnaires.
LOUISE

LA DUCHESSE DU MAINE.
LE PETIT BOSSU DE LA RUE QUINCAMPOIX.
FLEURY.
LOUIS XV.
MARIE LECZINSKA.
MARIE-THÉRÈSE.
FRÉDÉRIC LE GRAND.
SOUBISE.
LE MARÉCHAL DE SAXE.
CHOISEUL.
LA LORRAINE.
LA CORSE.
CATHERINE II.
LOUIS XVI.
MARIE-ANTOINETTE.
LA RÉVOLUTION.

L'HISTOIRE.
LE CANCAN.

PROLOGUE

EUPHRASIE, assise sur un banc dans le jardin, son cahier à la main.

MARIE ET LOUISE arrivent en se promenant.

LOUISE.

Eh bien! Euphrasie, êtes-vous bientôt prête pour la composition d'histoire?

EUPHRASIE.

Non! je n'en viendrai jamais à bout! Aussi, c'est trop fort! Exiger que je me mette cela dans la tête, les noms

de tous ces personnages qui ont vécu je ne sais quand, et ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils ont dit, et... Non, vraiment, je ne peux pas.

MARIE.

Ce n'est pourtant pas si difficile! Vous n'avez à repasser que le règne de Louis XV.

EUPHRASIE.

Pas si difficile! Vous croyez ça, vous? Et toutes ces dates, et toutes ces batailles, avec les mariages et les successions, vous croyez que ce n'est rien? (Fermant son cahier.) Tenez, j'en ai la tête toute cassée : parlons d'autre chose.

MARIE.

Étiez-vous à la noce de Louise Lambert, il y a deux ans?

EUPHRASIE.

Deux ans! Il y a bien plus de deux ans, ma chère. Je me le rappelle fort bien; c'était un mardi, le 9 janvier 1855, et nous sommes aujourd'hui le 14 août 1857. Il y a donc deux ans, six mois et cinq jours.

MARIE.

C'est pourtant vrai. Comme le temps passe!

EUPHRASIE.

Oh! je connais bien Louise Lambert. Elle est ma cou-

sine par mon oncle de Nancy, qui a épousé en secondes noces une demoiselle Sophie Coquelicot, dont la sœur s'est mariée en 1849 avec un M. Jean-François Thilorier, qui appartenait par sa mère à la famille Gournay, et la mère de Louise Lambert est une Gournay.

LOUISE.

Quelle mémoire! Quand je vous ai entendue à la noce dire à Louise : « ma cousine, » je croyais que c'était son mari qui était votre cousin.

EUPHRASIE.

M. Martineau? Non, non. Vous confondez avec les Martineau d'Hérimoncourt, dont le grand-père était le frère de la belle-sœur de maman, Me Geoffreney. M. Martineau, le mari de Louise, descend des Martineau de Beaucourt, qui sont venus s'établir dans le pays en 1832, l'année du grand choléra; mais les Martineau d'Hérimoncourt datent du temps des princes de Montbéliard. C'est un Martineau de Besançon qui s'est marié en 1752 avec une demoiselle Jeanmaire, de la grande famille des Jeanmaire, dont nous sommes alliés par les Goguel. Comment! vous ne savez pas tout cela?

MARIE.

Dites donc, Euphrasie, et vous prétendez que vous ne pouvez pas retenir les dates et les noms du règne de Louis XV? Ce n'est pas aussi difficile que ça.

EUPHRASIE.

Oh! c'est bien différent. Les parents et les voisins, leur histoire, ça s'apprend tout seul. Mais des gens qu'on n'a jamais ni vus ni connus... (On entend la cloche.) Bon! voilà qu'on sonne pour la lingerie, et on commence aujourd'hui par les premiers numéros. J'ai le numéro 3, et le 2 n'y est pas : il faut que j'y aille tout de suite. (Elle se lève.) Mesdemoiselles, vous seriez bien aimables de me garder mon cahier et ma place. C'est la meilleure qu'il y ait pour apprendre. Au moins, on voit de là les gens qui passent sur la route, et cela fait toujours un peu de distraction. (Elle sort en courant.)

MARIE, à Louise.

Comment trouvez-vous Euphrasie qui ne sait rien retenir des familles royales, et qui est si forte sur la famille Martineau?

LOUISE.

Il y en a bien d'autres comme elle, allez! Les choses qu'on apprend en classe, cela paraît toujours terrible; mais ce qui se dit en bavardant, cela passe comme une lettre à la poste. Cette pauvre Euphrasie, bien sûr elle a autant de mémoire qu'une autre. Depuis trois jours elle traîne son cahier d'histoire du matin au soir dans toute la maison; et je parierais qu'elle ne dépassera pas la troisième section.

MARIE.

Écoutez, Louise, il me vient une idée. Nous avons vacance aujourd'hui toute l'après-midi. Il fait trop chaud pour aller se promener. Allons nous entendre avec les autres, et demandons la permission de nous déguiser toutes en personnages historiques, pour venir raconter à Euphrasie chacune un morceau de l'histoire de Louis XV. Au moins, elle ne pourra pas dire que ce sont des gens qu'elle n'a ni vus ni connus.

LOUISE.

Oh! c'est une bonne idée. Cela va bien nous amuser. Je suis sûre qu'on nous donnera tout de suite la permission.

MARIE.

Allons vite. D'ici à ce soir, nous n'avons pas trop de temps.

Un salon.

EUPHRASIE entre, tenant son cahier.

Je ne sais pas où sont passées toutes ces demoiselles : je ne vois personne dans le jardin, personne dans la salle d'étude. Enfin, cela les regarde. Je trouve le salon libre, et je m'y installe. (Elle s'assied.) C'est donc demain matin la composition! (Elle soupire.) Repassons encore. Ah! mon

Dieu! cet affreux Louis XV! Et dire qu'on l'avait appelé *le Bien-Aimé!* Si c'était à recommencer, et qu'on vînt me consulter, je sais bien le nom que je lui donnerais, moi : *le Bien-Ennuyeux*. Voyons, commençons. (Elle lit.)

« Régence du duc d'Orléans. Conspiration de Cellamare.

« A la tête du conseil de régence se trouvait le duc du Maine, prince du sang, homme assez insignifiant de sa personne, mais dont la femme ... » (On frappe à la porte.) Entrez! (La duchesse du Maine entre et la salue.)

EUPHRASIE, se levant.

Madame! (A part.) Quelle est cette petite dame-là? D'où sort-elle avec tous ces falbalas?

LA DUCHESSE DU MAINE.

Je suis la duchesse du Maine, ma chère enfant.

EUPHRASIE, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire? C'est drôle! on dirait la petite Léonie.

LA DUCHESSE.

Ma présence vous étonne, mademoiselle. J'ai appris que mon histoire vous faisait peur, et je viens en causer avec vous, là, tranquillement. Figurez-vous que cette peste de duc d'Orléans s'était donné les airs de faire casser par messieurs les Robins du Parlement le testament

du grand Louis XIV, devant lequel ils avaient tremblé tous, du premier jusqu'au dernier, pendant plus de cinquante ans. Mon pauvre bonhomme de mari, que l'on dépouillait indignement, n'avait soufflé mot; mais avec moi, une Condé, cela ne pouvait pas se passer ainsi. J'avais arrangé une belle et bonne embuscade, et si ce maître sot de Cellamare avait su mieux choisir ses secrétaires, nous enlevions très-bien le cher Régent, avec son abbé Dubois, et la cour déménageait du Palais-Royal à mon château de Sceaux. Ah! on dit que les femmes n'entendent rien aux affaires! J'aurais fait voir un peu de quoi nous sommes capables. Mais que je ne vous dérange pas, mon enfant. Voilà mon histoire finie. Continuez de repasser. (Elle se place sur un côté de la scène. Même jeu final pour les autres personnages.)

EUPHRASIE.

Tiens, tiens, mais c'est très-gentil, ça. Bien sûr c'est Léonie; j'ai très-bien reconnu ses petites grimaces. Est-ce qu'il en va venir d'autres? Eh bien! passons à l'histoire du système de Law. (On frappe.) Entrez! (Entre le petit bossu de la rue Quincampoix.) Oh! quel affreux petit bonhomme!

LE BOSSU.

N'ayez pas peur, mademoiselle; je suis le petit bossu de la rue Quincampoix, et nul ne pourra mieux que moi vous raconter le système de Law dans tous ces détails. (Il frappe sur sa bosse.) On a signé des actions sur cette bosse-

là pour des millions et des millions, voyez-vous ; et il en a coulé pour cent cinquante mille francs dans ma poche. Bien sûr que M. Law était un homme de mérite, et s'il avait eu le bon esprit de chercher quelque chose de plus solide que les trésors du Mississipi pour servir de garantie à ses actions, son nom, qui est devenu une sorte d'épouvantail, ne serait prononcé aujourd'hui que chapeau bas. Mais quand on veut aller trop vite en besogne dans les questions qui touchent à tous les intérêts à la fois, on est comme le cocher qui met ses chevaux au galop ; on n'a pas le droit de verser. Law est allé mourir dans la misère à Venise ; mais il laissait trop de misérables derrière lui pour que personne se soit avisé de le plaindre.

EUPHRASIE.

On reconnaît bien là les bossus : ils n'ont pitié de personne. Eh bien ! c'est assez amusant de repasser son histoire comme cela. (Entre Fleury, soutenant le petit Louis XV par ses lisières.) Oh ! ceux-là, je les reconnais : c'est Louis XV avec ses lisières, qu'il a gardées si longtemps, et Fleury, son pacifique précepteur, qui les tient.

LOUIS XV, à Fleury.

Allons-nous au conseil ? Où donc est mon petit chat, mon cher Fréjus ? Je veux avoir mon petit chat avant tout.

LE CARDINAL FLEURY.

Vous l'aurez, sire. (A part.) Prenez votre chat, et laissez-

moi le soin du reste. Restons encore un moment dans l'ombre. Après Orléans, Bourbon. Il ne gardera pas longtemps sa place. Après Bourbon, Fleury. (Tirant les lisières.) Venez, sire.

LOUIS XV.

Je viens, mon bon ami.

EUPHRASIE.

Il n'en dit pas bien long, le bon cardinal : c'est qu'il n'en a pas fait bien long non plus. Tout de même cela m'intrigue que le petit roi l'ait appelé Fréjus. Il me semble que dans mon histoire on l'appelle le cardinal Fleury.

LE CARDINAL FLEURY.

Je n'ai été fait cardinal, mademoiselle, qu'en devenant premier ministre. Auparavant j'étais évêque de Fréjus, un pauvre petit évêché qui n'a jamais fait grand bruit.

EUPHRASIE.

Merci, monsieur; je n'oublierai jamais cela. (Entre Marie Leczinska.) Mais quelle est donc cette dame ?

MARIE LECZINSKA.

Vous voyez Marie Leczinska, mon enfant, la fille du roi Stanislas, la femme du roi Louis XV, par la grâce du duc de Bourbon, qui, sur quatre-vingt-dix-neuf princesses à marier en Europe, a choisi la plus chétive pour n'en avoir rien à craindre. Mais que de fois, dans mon appartement

de Versailles, j'ai regretté notre pauvre maison de Wissembourg, où du moins j'avais l'amour d'un père, à défaut du reste.

EUPHRASIE.

Pauvre petite reine! Elle a l'air si doux! Oh! son histoire n'est pas longue, à celle-là. Une fois mariée, on n'entend plus parler d'elle. (Entre Marie-Thérèse, son enfant dans les bras.)

MARIE-THÉRÈSE.

Je suis Marie-Thérèse d'Autriche. (Montrant Marie Leczinska.) Si cette pleureuse n'a pas d'histoire, j'en ai une, moi. Mon père, Charles VI, avait fait mille concessions pour m'assurer son héritage; mais les précautions de sa tendresse craintive n'ont pas empêché la fameuse guerre de la succession d'éclater le lendemain de sa mort. La France, la Prusse, la Sardaigne et la Saxe s'arrachaient à l'envi les morceaux de ma couronne; mais le sabre de mes fidèles Hongrois, enthousiasmés par ma présence et mes paroles, m'a reconquis toutes mes provinces. Hélas! il y manquait la Silésie, qu'il m'a fallu laisser à la Prusse, et elle ne l'a pas encore rendue à l'heure qu'il est. Rappelez-vous bien l'année 1740, ma chère enfant. C'est la date de mon avénement; c'est aussi la date de l'avénement de la maison de Lorraine, montée sur le trône impérial à mes côtés, dans la personne de mon mari, le duc de Lorraine. Elle y est encore aujourd'hui. (Entre Frédéric le Grand.)

FRÉDÉRIC LE GRAND.

Je vous recommande, pour mon compte personnel, cette année 1740, ma chère petite. C'est aussi la date de mon avénement, à moi, et il en vaut bien un autre. J'ai l'honneur d'être Frédéric II, roi de Prusse, pour vous servir. On a bien voulu m'appeler *le Grand;* et, entre nous, on en avait le droit. Avant moi, la Prusse n'était qu'un méchant petit État, un royaume nouveau-né, qui ne tenait pas de place, pour ainsi dire, sur la carte d'Europe. Quand on a vu que je la faisais grande et forte, Français, Autrichiens, Russes, Saxons, tous se sont mis contre moi. Tous leurs efforts pendant la guerre de sept ans n'ont pu m'arracher des mains ce que j'avais gagné à la guerre de la succession, et mes adversaires ont appris à Crevelt et à Rosbach qu'il ne faisait pas bon se frotter à moi. (Entre Soubise, une lanterne à la main.) Mais, Dieu me pardonne ! à propos de Rosbach, n'est-ce pas ce charmant prince de Soubise que je vois venir par ici ? Que fait-il là avec sa lanterne ? Est-ce qu'il cherche encore les parasols, les perroquets et les caisses d'eau de lavande que j'ai trouvées dans son camp ?

SOUBISE, promenant sa lanterne près de terre.

J'ai beau chercher : où diable est mon armée ?
Elle était là pourtant hier matin.
Me l'a-t-on prise, ou l'aurais-je égarée ?
Ah! je perds tout, je suis un étourdi !

(Entre le maréchal de Saxe, appuyé sur sa canne.)

LE MARÉCHAL DE SAXE, à Soubise.

Console-toi, mon garçon, tu prendras ta revanche un peu plus tard, et tu battras les Prussiens à ton tour. (A Euphrasie.) Je suis le maréchal de Saxe, ma belle enfant, le fils d'Auguste de Saxe qui avait pris la Pologne à votre Stanislas Leczinski. Tout Allemand que j'étais par la naissance, je n'en suis pas moins le véritable représentant de la gloire militaire en France sous ce règne-ci, qui, sans moi, n'en aurait pas eu beaucoup, entre nous soit dit. Si j'avais été là à la guerre de sept ans, peut-être bien que M. Frédéric le Grand aurait chanté une autre gamme. Mais ils m'ont enterré à Strasbourg, sur la limite de mes deux patries, six ans auparavant, en 1750. Il y avait alors cinq ans que j'avais gagné ma fameuse bataille de Fontenoy, du fond de la petite carriole d'osier dans laquelle on me traînait à demi mourant. Comme vous le voyez, il y avait encore autre chose en France, à cette époque-là, que des soldats à parasols et à caisses d'eau de lavande. (Entre Choiseul, tenant par la main la Corse et la Lorraine.)

CHOISEUL.

Vous venez de voir, mademoiselle, le grand homme de guerre du règne; j'en ai été le grand ministre, sans me vanter. J'étais l'ami des philosophes qui sont les personnages vraiment importants de ce règne-ci, bien qu'on ne parle pas d'eux dans l'histoire des guerres et des batailles.

J'ai chassé de France, en 1762, les Jésuites, qui me l'ont rendu huit ans après, en faisant arriver mon neveu d'Aiguillon à ma place; mais auparavant j'avais agrandi la France de ces deux provinces que je vous présente, la Lorraine en 1766, à la mort du roi Stanislas...

LA LORRAINE.

Le bon roi Stanislas! Je ne l'oublierai jamais.

CHOISEUL.

Et la Corse en 1768.

LA CORSE.

N'oubliez pas que, l'année suivante Bonaparte est venu au monde. Il avait pris juste son temps pour naître Français.

CHOISEUL.

Le respect de tous m'a suivi dans ma retraite princière de Chanteloup, et mon maître m'a regretté. Quand l'Autriche, la Prusse et la Russie se sont partagé la Pologne, en 1773, Louis XV s'est écrié : « Cela ne serait pas arrivé, si Choiseul avait été là! » (Entre Catherine II.)

CATHERINE II.

Oui, mais j'étais là, moi! Moi aussi on m'a appelée la Grande, tout comme un homme. Je suis Catherine II, la grande Catherine! Ce que Pierre le Grand avait commencé, je l'ai achevé. J'ai montré aux Russes le chemin

de Constantinople, et, dans le partage de la Pologne, je me suis fait la part du lion. Je ne figure que de loin dans votre histoire de Louis XV; mais c'est sous mon règne que l'Europe a commencé à comprendre qu'elle aurait un jour à compter avec la Russie. (On frappe.)

EUPHRASIE, feuilletant son cahier.

Voyons, le partage de la Pologne est en 1773, et je vois dans mon cahier que Louis XV est mort en 1774. Il me semble que c'est fini maintenant; qui peut frapper...? Entrez! (Entrent Louis XVI et Marie-Antoinette.)

MARIE-ANTOINETTE.

Avant 1774, j'étais madame la Dauphine, ma chère enfant : maintenant je suis Marie-Antoinette. Nous allons commencer un nouveau règne; mais je ne veux pas encore vous le raconter. Je vous quitte; mes amies Polignac et Lamballe m'attendent à la laiterie du petit Trianon. (La Révolution entre en courant, un drapeau à la main.)

LA RÉVOLUTION.

Allez-vous-en bien vite, malheureux! J'arrive! Je suis la Révolution!

LOUIS XVI, faisant un pas vers la porte.

On parle de s'en aller. Par où faut-il passer?

MARIE-ANTOINETTE, lui saisissant la main.

Restez, monsieur. Nous verrons bien.

LOUIS XV.

Un moment! Il paraît qu'on va faire du tapage ici. Je ne me soucie pas d'en être. Je l'ai dit : « Tout ceci durera bien autant que moi; mon successeur s'en tirera comme il pourra. » Qui m'aime me suive! (Il sort. Tous les personnages le suivent l'un après l'autre.)

EUPHRASIE, seule.

Ah! ce n'est pas malheureux! Toutes ces figures-là commençaient à me danser devant les yeux. C'est égal, je crois que je commence à connaître un peu mieux maintenant mon Louis XV. Après tout, ce n'est pas si ennuyeux, l'histoire! Si toutes ces braves gens se mettaient à sortir des livres pour venir causer avec vous, j'aimerais encore autant cela que de bavarder sur les gens de Beaucourt et d'Hérimoncourt. (Entrent l'Histoire et le Cancan, bec et pattes de canard.)

L'HISTOIRE, à Euphrasie.

Il ne tient qu'à vous, mademoiselle. Seulement, s'ils ne sortent pas assez vite des livres, il faut vous donner la peine d'aller les y chercher. Quand vous aurez commencé à les connaître, vous verrez que l'imagination fera facile-

ment le reste. Je suis l'Histoire. (Lui tendant la main.) Voulez-vous que nous devenions amies? Je vous promets que vous vous en trouverez bien.

EUPHRASIE, prenant la main de l'Histoire.

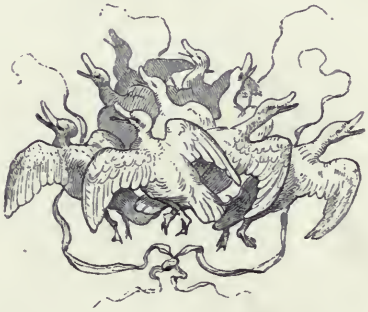
Bien volontiers, madame. A partir d'aujourd'hui, regardez-moi comme votre amie. (Elle l'embrasse.) Mais quel est donc cet affreux magot qui se cache derrière vous?

L'HISTOIRE.

Quoi! vous ne reconnaissez pas vos anciennes amours, le Cancan, maître Cancan, votre fournisseur habituel d'anecdotes?

EUPHRASIE.

Voulez-vous bien vite vous en aller, vilain monstre! Depuis que j'ai fait connaissance avec l'Histoire, je n'ai plus besoin de vous. (Le Cancan se sauve en faisant : can, can, can, can.)



LE PALAIS DU TEMPS

PERSONNAGES.

LE TEMPS.
L'HIVER.
LE PRINTEMPS.
L'ÉTÉ.
L'AUTOMNE.
LE SPECTRE NOIR.
MINUIT.
LA NOUVELLE ANNÉE
LA FÉE CURIEUSE.
FOLLETTE.

SÉSOSTRIS.
SÉMIRAMIS.
SMERDIS LE MAGE.
CHARLES D'ANJOU.
VALENTINE DE MILAN.
JEAN ZISKA.
MAHOMET II.
ISABELLE DE CASTILLE.
CHRISTOPHE COLOMB.
LA ROSE ROUGE.
LA ROSE BLANCHE.
FRANÇOIS Ier.
MARIE STUART.

SCÈNE PREMIÈRE

La scène représente une salle du palais du Temps.

LE TEMPS, LES QUATRE SAISONS assises en cercle et causant.

LE TEMPS.

Eh bien! mesdemoiselles les Saisons, le trousseau de l'enfant est-il bientôt prêt? Minuit est à deux pas.

L'HIVER.

Encore une minute, maître. Je n'ai plus que deux points

à faire à son petit bonnet doublé de neige[1]. Notre Nouvelle Année sera là-dedans comme un poupon.

LE PRINTEMPS.

Moi, j'ai déjà fini sa belle robe verte. Je veux qu'elle aille de bonne heure cueillir les violettes et les marguerites.

L'ÉTÉ.

Moi, je voudrais coudre un épi de plus à sa robe blanche. Encore celui-là; il n'y en aura jamais de trop.

L'AUTOMNE.

Moi, je ne suis pas pressée : mon tour viendra assez vite. Laissez-moi piquer à mon aise sa pelisse des derniers jours. Elle sera contente de la trouver en bon état quand ils viendront.

LE TEMPS.

Je m'en rapporte à vous, mes enfants; vous avez l'habitude de ces toilettes-là.

LE PRINTEMPS.

Oui, nous sommes éternelles, nous autres; et ces pauvres petites années ne font que paraître et disparaître. Enfin, voilà sa robe achevée, à celle-ci : elle durera ce qu'elle pourra.

1. On figure la neige avec de la ouate.

LE TEMPS.

C'est bien, laissez-moi le soin de tout cela : je le lui donnerai à mesure. (Il rassemble les effets, et les met sur une table. A l'Hiver, lui rendant le bonnet.) Mettez un peu plus de neige, s'il vous plaît. La neige de l'hiver est l'espoir de l'été.

L'HIVER.

Si cela peut vous faire plaisir. (Il remet de la neige.)

LE TEMPS.

Mais que fait donc ce petit polisson de Minuit? Il devrait être ici depuis longtemps.

L'HIVER.

Minuit n'en fait jamais d'autres. C'est le plus mauvais sujet de tout le cadran.

L'ÉTÉ.

Vous ne le connaissez pas bien, ma chère. Au clair de lune, il est charmant.

LE TEMPS.

Charmant ou non, il nous le faut. Je vais aller le chercher. (Il se dirige vers la porte. On entend du bruit daus la coulisse.) Ah ! le voilà, je suppose. C'est bien heureux !

SCÈNE II

LA FÉE CURIEUSE avançant la tête à la porte. (A la cantonade.)

Par ici, ma toute belle, par ici; j'ai trouvé le bon endroit.

LE TEMPS.

Qui se permet d'envahir mon palais à cette heure solennelle? (A la fée qui entre.) Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

LA FÉE.

Je suis la Fée Curieuse, pour vous servir. Je viens vous demander une toute petite place pour Follette et moi. Nous mourons d'envie d'assister à l'arrivée de la Nouvelle Année.

LE TEMPS.

Mon Dieu! madame la Fée, donnez-vous la peine d'attendre un moment à la porte. Dans quelques minutes elle va sortir; tout le monde la verra.

LA FÉE.

Oh! ce n'est pas la même chose. La voir avec tout le monde, le beau mérite! Ce n'est pas là ce que j'ai promis à Follette.

LE TEMPS.

Serait-ce une indiscrétion de vous demander ce que c'est que Follette?

LA FÉE.

C'est ma filleule, s'il vous plaît, une charmante enfant, pleine d'intelligence, dévorée du désir de savoir. Elle veut être la première de sa pension à savoir ce que la Nouvelle Année lui apportera.

LE TEMPS.

Je croyais avoir entendu dire qu'on n'était pas curieux dans les pensions.

LA FÉE.

Pas toujours assez, aux leçons par exemple; mais Follette fait exception. Tenez, il y a des jours où je suis de bien mauvaise humeur, et le professeur de ces demoiselles a toutes les peines du monde avec elles à sa leçon d'histoire moderne. Figurez-vous que les malheureuses ne savent rien de rien de ce qui s'est passé sur la terre avant elles, et qu'elles n'ont pas le moindre goût pour l'apprendre. Pas plus tard que la semaine dernière, avec les droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples...

LE TEMPS.

Ma chère Fée, je suis un peu pressé, et si nous commençons des histoires de ce genre-là, nous ne finirons que l'année prochaine. Si le cher professeur n'intéresse pas

ses élèves, c'est qu'il s'y prend mal : que voulez-vous que j'y fasse? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Minuit va venir : il faut que vous emmeniez mademoiselle Follette. Je ne puis pas vous garder ici. Cela ne s'est jamais fait.

LA FÉE, le cajolant.

Mon cher petit Temps, vous n'aurez pas le cœur de lui faire un chagrin semblable. (Lui montrant la porte où l'on voit passer la tête de Follette.) Tenez, voilà sa jolie petite tête qui passe déjà. Elle n'ose pas se montrer, la pauvrette. Regardez un peu de son côté. (Le Temps regarde.) Approchez, Follette, qu'on vous voie mieux. (Follette entre.)

LE TEMPS.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? Je n'ai rien dit.

LA FÉE.

Vous avez regardé : vous êtes pris. (A Follette.) Follette, faites une révérence à Monseigneur. Il vous permet d'assister à la cérémonie.

LE TEMPS, riant.

Voilà qui est fort, par exemple ! Si la filleule n'est que follette, la marraine est folle tout à fait.

LA FÉE.

Folle, si vous voulez. Un grain de folie bien employé réussit quelquefois mieux qu'une once de sagesse.

LE TEMPS.

Vous venez de le prouver. (A Follette.) Eh bien ! mademoiselle, puisqu'on ne peut pas se débarrasser de vous, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

FOLLETTE.

Je voudrais bien voir la Nouvelle Année. Où est-elle ?

LE TEMPS.

Un peu de patience, on vous la montrera tout à l'heure. (A part, avec impatience.) Et ce Minuit qui ne vient pas ! Qu'est-il donc devenu, le petit malheureux ?

FOLLETTE. Elle va examiner le trousseau. Mettant la pelisse.

Oh! comme on a chaud là-dedans!

L'AUTOMNE, lui prenant la pelisse.

Voulez-vous bien laisser cela, mademoiselle! Ce n'est pas pour les petites filles.

FOLLETTE. Elle met le bonnet.

Est-ce qu'il me va bien, ce bonnet-là? (Tirant la neige.) Qu'est-ce donc que cela?

L'HIVER, lui prenant le bonnet.

Eh! malheureuse enfant, vous allez faire tomber toute la neige.

LA FÉE.

Voyons, Follette, tenez-vous tranquille, ou l'on va vous renvoyer.

FOLLETTE, portant à la Fée un des épis de la robe d'été.

Tenez, marraine, regardez donc : l'inflorescence en épi! On nous en a parlé l'autre jour, à la leçon de botanique.

LA FÉE, examinant l'épi.

C'est bien, Follette. Je vois avec plaisir que vous retenez ce que l'on vous apprend. (Elle ôte un grain.) Voyez-vous cela? C'était d'abord une petite fleur, dont le haut est tombé, et le bas est devenu un grain de blé. Cet épi a commencé par être un petit bouquet.

L'ÉTÉ, au Temps.

Maître, elles vont gâter toute la récolte.

LE TEMPS, aux Saisons.

Il faut en prendre notre parti, mes pauvres enfants; je leur ai permis de rester. Emportez votre trousseau; il n'est plus en sûreté ici. (Les Saisons sortent. A Follette et à la Fée.) Il faut que je vous quitte aussi, mesdames. Je veux aller à la recherche de Minuit : il commence à m'inquiéter. Pour que mademoiselle Touche-à-tout ne s'ennuie pas trop, je vais lui donner de quoi s'occuper. (A Follette.) On rend donc chez vous ce pauvre professeur bien malheureux, avec l'histoire moderne?

FOLLETTE.

Oh! ce n'est pas nous, ce sont les grandes. Nous autres, nous faisons l'histoire ancienne : c'est très-amusant.

LE TEMPS, lui montrant une porte.

Eh bien! j'ai là-bas, dans le fond de mes galeries, tous les personnages de l'antiquité. Voyez si vous en reconnaîtrez quelques-uns. Plus près, à quelques pas d'ici, vous trouverez les personnages des temps modernes. Vous pourrez vous assurer par vous-même qu'ils ne sont pas tant à faire peur. (A la Fée.) Je vous abandonne mon palais pour un instant. Promenez-vous à votre aise. (Lui montrant une seconde porte.) Ceci est la porte de l'avenir. N'allez pas de ce côté-là, entendez-vous? c'est défendu. (Il sort.)

SCÈNE III

LA FÉE.

La bonne occasion! Dépêchons-nous, Follette; Minuit va venir.

FOLLETTE, souriant.

Nous avons le temps, marraine; je l'ai mis en cage.

LA FÉE.

Que dites-vous là?

FOLLETTE.

En entrant ici, j'avais une peur affreuse d'arriver trop tard. Je n'ai fait ni une, ni deux : j'ai arrêté la pendule. Le pauvre Temps va être bien attrapé!

LA FÉE.

Petit démon, va! Savez-vous bien, mademoiselle Follette, que c'est un peu hardi ce que vous avez fait là? Enfin, puisque le mal est fait, profitons-en. Par où allons-nous commencer?

FOLLETTE, montrant la porte du Passé.

Marraine, il a dit que c'était bien joli par là.

LA FÉE.

Le Passé? bah! tout le monde le connaît.

FOLLETTE.

Mais non, marraine, je vous assure.

LA FÉE.

Tout le monde peut le connaître, cela revient au même. L'avenir! à la bonne heure, personne n'y a jamais regardé.

FOLLETTE.

Mais, marraine, il nous l'a défendu.

LA FÉE.

Je vous conseille de parler de défenses, mademoiselle l'arrêteuse de pendules. Allons! rien qu'un peu. Nous ne retrouverons jamais une si bonne occasion.

FOLLETTE.

Puisque vous le voulez, marraine, je vais aller voir. (Elle entre et sort aussitôt, en poussant un cri. Un spectre noir la poursuit, les bras étendus.) Au secours, marraine, au secours!

LA FÉE.

Rassurez-vous, mon enfant; je vais le renvoyer. (Elle chasse le spectre.)

FOLLETTE, pleurant.

Je vous le disais bien qu'il ne fallait pas y aller.

LA FÉE.

C'est vrai; j'ai eu tort. (Prenant Follette dans ses bras.) Pauvre

petite! elle est toute tremblante. Allez voir dans les galeries du Passé, cela vous remettra.

FOLLETTE.

Oh! venez avec moi.

LA FÉE.

Non, je reste ici. Vous m'amènerez ce que vous trouverez de plus beau. (Follette sort.)

LA FÉE.

J'ai fait là une sottise, mais on ne m'y reprendra plus. Il faut que je fasse attention; sans cela on ne me con-

fiera plus cette enfant. Il y a assez de gens pour dire que je la gâte, et pourtant elle n'apprendrait rien sans moi.

SCÈNE IV

FOLLETTE revient avec SÉSOSTRIS. Tous les personnages historiques entrent en scène, roides et les yeux fermés.

FOLLETTE.

Tenez, marraine, voilà Sésostris. Je l'ai reconnu à la coiffure. On nous a montré en classe une gravure du temple d'Ipsamboul, où il est quatre fois, avec des hommes à côté, qui lui vont à la hauteur de l'orteil. C'est une drôle d'idée tout de même de se faire faire quatre statues d'un coup, et de cette taille-là.

LA FÉE. Elle touche Sésostris qui s'anime et ouvre les yeux. Même jeu de scène pour les autres personnages.

Entendez-vous ce qu'on dit, seigneur Sésostris?

SÉSOSTRIS.

Pourquoi m'appelez-vous Sésostris? Mon nom est Ramsès, Ramsès le Grand. J'étais grand comme le monde. Les colosses d'Ipsamboul étaient encore trop petits pour moi.

FOLLETTE.

Eh bien ! il n'est pas honteux, celui-là, pour un petit homme.

LA FÉE.

Que voulez-vous, Follette ? Il paraît qu'en Égypte c'était autrefois comme cela. Aussi, quand on les enterrait, il fallait leur bâtir des montagnes. C'est ce qui nous a valu les Pyramides.

SÉSOSTRIS.

Ne raillez pas. Sous moi l'Égypte a été le premier pays du monde. J'ai porté mes armes de la mer Rouge au Caucase, et de l'Hellespont à l'Indus. Vos fameux conquérants modernes n'ont été que des enfants à côté de moi, et vos capitales, dont vous êtes si fiers, n'ont pas encore éclipsé ma royale Thèbes, noyée depuis deux mille ans sous les sables du désert. Mais je vous parle de plus de trois mille ans.

FOLLETTE.

De plus ! De combien, s'il vous plaît ?

SÉSOSTRIS.

Il y a trop longtemps : je l'ai oublié.

FOLLETTE.

Ah ! quel dommage !

LA FÉE.

Consolez-vous, Follette. Nous avons maintenant des savants qui lisent couramment dans les hiéroglyphes que les prêtres égyptiens avaient inventés pour écrire les choses sans qu'on pût les comprendre. Ils vous diront cela quand ils seront tombés tout à fait d'accord.

FOLLETTE.

En attendant, trois mille ans c'est déjà gentil. Moi qui croyais que cent ans c'était bien vieux.

LA FÉE.

Eh bien ! cela ne commence pas mal. Allez-en chercher un autre, ma petite Follette. (Follette sort.) Je crois maintenant qu'elle ne pense plus à ce vilain spectre. Je ne regrette plus tant de l'avoir amenée.

FOLLETTE. Elle revient avec Sémiramis, qui a les cheveux flottant sur les épaules.

J'ai l'honneur de vous présenter Sémiramis. Sardanapale était en avant, avec sa quenouille ; mais j'ai mieux aimé celle-ci. Au moins c'était une femme pour de bon.

LA FÉE.

Bonjour, reine de Babylone.

SÉMIRAMIS.

Ne m'appelez pas reine. Je suis la première en date des femmes-rois ; et pas une encore ne m'a dépassée.

J'ai vu l'Orient à mes pieds. Sur un geste de ma main, des millions d'hommes, entassés par moi dans les plaines de l'Euphrate, exécutaient des travaux gigantesques qui épouvanteraient aujourd'hui vos yeux, et devant lesquels toute l'antiquité s'est inclinée. Vous n'en connaissez rien, vous autres. Vous avez même perdu la place où s'élevait jadis la ville-reine de l'Orient. Avis aux reines de l'Occident. Leur tour aussi viendra.

FOLLETTE.

Vous êtes bien tragique, madame la reine. Dites-moi donc pourquoi vous avez comme cela les cheveux à la débandade.

SÉMIRAMIS.

C'était ainsi que me représentait ma statue. Un jour, à ma toilette, on vient me prévenir que la révolte éclate au milieu de mes troupeaux d'esclaves. J'accours sans daigner même relever mes cheveux, avec ma colère pour tout manteau royal, et j'étouffe la révolte par le seul prestige des éclairs que lançaient mes yeux courroucés.

FOLLETTE.

Tiens ! notre professeur ne nous a pas dit cela.

LA FÉE.

Si vous croyez, ma pauvre Follette, que votre professeur peut tout vous dire ! Vraiment il aurait fort à faire. Tâchez de me trouver une autre reine. (Follette sort.)

J'aime les reines, moi. Cela nous relève. (Follette revient avec Smerdis le Mage.) C'est là votre reine ?

FOLLETTE.

Non, marraine. Je n'en ai pas trouvé. Il y avait bien Tomyris, la reine des Scythes ; mais elle plongeait la tête de Cyrus dans une peau de bouc cousue et pleine de sang. Je n'ai pas osé vous l'amener.

LA FÉE.

Vous avez bien fait, Follette. Et qui est celui-là?

FOLLETTE.

Smerdis le Mage. Il voulait se cacher ; mais j'ai bien vu qu'il a les oreilles coupées.

LA FÉE.

Eh bien ! mon ami, qu'avez-vous à nous dire de curieux? (Smerdis porte la main à ses oreilles, et fait entendre un grognement confus.)

FOLLETTE.

Est-ce qu'il est sourd-muet? Ah ! j'y suis : du moment qu'il n'a plus d'oreilles.

LA FÉE.

Non, Follette. Il ne veut pas nous parler : il est furieux d'avoir été attrapé par sa femme. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il ait grand'chose à dire, le pauvre garçon : il n'a

rien fait. Vous n'avez pas eu la main très-heureuse, chère petite.

FOLLETTE.

Ah! madame, si vous saviez comme il m'intéressait avec sa mitre d'évêque! Et puis, il me rappelle les rois mages. On en parle assez ces jours-ci.

LA FÉE.

Je ne vous en fais pas un reproche, mon enfant. Vous avez vu les temps héroïques de la Grèce, n'est-ce pas? Allez donc me chercher quelqu'un de ce monde-là. (Follette sort.) Des demi-dieux! je suis curieuse d'en voir un. (Follette revient avec un gros bâton, un morceau d'aile et une pelote de fil qu'elle laisse tomber à terre.)

LA FÉE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que vous m'apportez là?

FOLLETTE, montrant le bâton.

La massue d'Hercule.

LA FÉE.

Tiens! c'est ce que nous appelons un gourdin.

FOLLETTE, lui présentant l'aile.

Un morceau des ailes d'Icare.

LA FÉE, examinant l'aile dont les plumes s'éparpillent.

Cela ne m'étonne plus qu'il soit tombé dans la mer : ce n'était pas très-solide.

FOLLETTE, faisant rouler la pelote.

La pelote de fil qu'Ariane avait donnée à Thésée pour se dépêtrer du labyrinthe.

LA FÉE.

Faites attention ; vous allez tout emmêler. Mais pourquoi ne m'amenez-vous pas Hercule lui-même, ou Thésée, ou bien Jason, ou le pauvre OEdipe ?

FOLLETTE.

C'était bien mon intention ; mais je les ai trouvés habillés trop drôlement.

LA FÉE.

Eh bien ! tant mieux ; ce sera plus amusant. J'aime à voir les gens habillés drôlement.

FOLLETTE.

C'est qu'ils ne sont pas assez habillés, marraine. Hercule, avec sa peau de lion pour tout potage, n'est vraiment pas présentable.

LA FÉE.

Et les autres ?

FOLLETTE.

Ils ne valent guère mieux. Des machines de métal sur les bras et sur les jambes, et pas de linge ! Ce n'est pas des costumes pour nous.

LA FÉE.

Eh bien! allez voir du côté des temps modernes. On avait du linge, à cette époque-là.

FOLLETTE.

Cela ne sera pas long : c'est à deux pas. (Elle sort et revient aussitôt, ramenant toute une bande de personnages.)

LA FÉE.

Eh mais! c'est une invasion!

FOLLETTE.

N'est-ce pas qu'ils sont gentils? Où ces grandes ont-elles donc la tête pour les trouver ennuyeux?

LA FÉE.

Ah ça! dites-moi un peu leurs noms.

FOLLETTE.

Oh! je ne les sais pas. Nous ne sommes encore qu'à la guerre de Troie.

LA FÉE, à Charles d'Anjou.

Qui es-tu, beau cavalier? Tu parais bien sombre.

CHARLES D'ANJOU.

Je suis Charles d'Anjou, le frère de saint Louis, le conquérant malheureux du royaume de Naples.

FOLLETTE.

Ah! c'est le fameux Charles d'Anjou? Je veux le montrer à Élisa, qui oublie toujours son nom.

LA FÉE, à Valentine de Milan.

Et vous, belle dame, qui avez l'air si désolé?

VALENTINE DE MILAN.

Je suis Valentine de Milan, la fille des Visconti. Je pleure mon mari, Louis d'Orléans, assassiné dans Paris par Jean sans Peur.

FOLLETTE.

J'y suis maintenant. C'est la grand'mère de Louis XII. Je l'ai vu en faisant repasser à Caroline sa composition.

LA FÉE, montrant Jean Ziska.

En voilà un qui n'a pas l'air doux! dis-nous ton nom, farouche guerrier.

JEAN ZISKA.

Jean Ziska du Calice, le chef des Thaborites, l'exterminateur des ennemis de Dieu.

FOLLETTE.

Passons à un autre. Il me fait peur, celui-là.

LA FÉE, à Mahomet II.

Et toi, l'homme au turban?

MAHOMET II.

Je suis Mahomet II, le vainqueur de Constantinople, l'exterminateur des Infidèles.

FOLLETTE, montrant Jean Ziska et Mahomet II.

Les deux font la paire.

LA FÉE, à Isabelle de Castille.

Et toi, fière amazone?

ISABELLE DE CASTILLE.

Je suis Isabelle de Castille, qui ai pris Grenade aux Maures.

FOLLETTE.

On en parlait aussi, de celle-là, dans le cahier de Caroline. (A Isabelle de Castille.) Et cette fameuse chemise [1], l'avez-vous toujours?

ISABELLE DE CASTILLE.

Un vœu est un vœu, mon enfant. C'était la main d'une femme qui avait à frapper le dernier coup d'un combat de sept cents ans. Je n'étais pas à l'heure des délicatesses.

LA FÉE.

Enfin, puisque vous aviez promis! A votre place, j'au-

1. Les historiens racontent qu'Isabelle de Castille fit vœu, en commençant le siége de Grenade, de ne pas changer de chemise avant la prise de la ville. Or, le siége dura neuf mois. On prétend que c'est là l'origine de la couleur isabelle.

rais promis autre chose. Mais vous avez mieux que cela dans votre histoire.

ISABELLE, montrant Christophe Colomb.

Oui. J'ai donné à Christophe Colomb le vaisseau qui l'a conduit en Amérique.

FOLLETTE.

A la bonne heure, au moins; voilà un homme qu'il y a du plaisir à regarder. Ce n'est pas un de ces matamores de conquérants.

CHRISTOPHE COLOMB.

Vous vous trompez; je suis le plus grand des conquérants. A moi seul, j'ai conquis à l'Europe la moitié du globe qui n'existait pas pour elle.

LA FÉE, aux deux Roses.

Et qui sont ces deux belles personnes? Les voilà bien fleuries!

LA ROSE BLANCHE.

Nous ne sommes pas fleuries; nous sommes des fleurs. Je suis la Rose blanche.

LA ROSE ROUGE.

Je suis la Rose rouge. C'est moi la mieux nommée, car nous sommes rouges de sang toutes les deux.

LA FÉE, à Follette.

Vous voyez la guerre des deux Roses, Follette. Ne vous fiez pas à son joli nom : elle est pleine de carnages.

FOLLETTE.

C'est bien vilain de prendre les roses du bon Dieu pour servir d'enseigne à des horreurs.

LA FÉE.

Avons-nous tout passé en revue?

FOLLETTE, lui amenant François Ier et Marie Stuart.

Il en reste encore deux, marraine. Ils m'ont paru si gentils que je les ai pris par-dessus le marché en revenant; mais je ne les connais pas du tout.

LA FÉE.

Je les connais, moi. C'est François Ier et Marie Stuart. Vous pouviez plus mal choisir.

FRANÇOIS Ier.

Je suis le point lumineux des guerres d'Italie. Une glorieuse défaite a jeté sur moi plus d'éclat que toutes mes victoires. *Tout est perdu, fors l'honneur.* Il n'est pas un enfant qui ne sache cela par cœur.

FOLLETTE.

Je vous demande bien pardon. Je n'en ai jamais entendu parler.

LA FÉE.

Je vous expliquerai cela plus tard, ma petite Follette. (A Marie Stuart.) Vous, belle reine, racontez-lui votre histoire. Je suis sûre qu'elle l'intéressera.

MARIE STUART.

Vous voulez mon histoire? C'est un peu long : écoutez bien!

FOLLETTE.

J'écoute de toutes mes oreilles. (Le Temps entre mécontent.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE TEMPS.

LE TEMPS, regardant autour de lui.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que tout cela? (A la Fée.) Je vous donnerai une autre fois mes galeries à garder, à vous, pour les mettre ainsi au pillage.

LA FÉE.

Allons donc, mon cher maître, vous savez bien que vous n'en perdrez rien. Vous avez engagé Follette à faire connaissance avec vos personnages : elle les a fait descendre un moment de leur piédestal. Où est le grand mal? Le vrai moyen de faire connaissance avec les gens, c'est de vivre un peu avec eux.

LE TEMPS.

Vous avez raison; je n'aurais pas dû me fâcher. Mais c'est que, voyez-vous, je suis d'une humeur!... Figurez-vous que ce petit drôle de Minuit ne s'est pas encore montré! Le genre humain attend là-bas pour s'embrasser: il s'impatiente, et il y a de quoi. Une année qui n'arrive pas à l'heure! Je vais être déshonoré!

FOLLETTE, à part.

Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... (Au Temps, toute confuse.) Je vous en prie, ne vous mettez pas trop en colère.

LE TEMPS.

Et pourquoi cela? Qu'y a-t-il?

FOLLETTE.

C'est que... (A la Fée.) Dites-le-lui, marraine.

LA FÉE.

Il y a que Follette avait peur d'arriver trop tard, et qu'elle a arrêté votre pendule en entrant dans le palais. Elle vient de m'en faire la confidence tout à l'heure. Minuit attend dans la boîte qu'on vienne le mettre en liberté. Quand je vous disais que c'était une enfant pleine d'intelligence!

LE TEMPS.

La peste soit des enfants intelligents! Elle a fait là un

beau coup! (A Follette.) Dépêchez-vous d'aller réparer le mal, petite malheureuse, ou je vous emporte si vite dans mes bras que je vous change d'un coup en petite vieille.

(Il avance vers Follette, qui se sauve en courant.)

LA FÉE.

Peut-on faire de ces peurs-là à un enfant! En petite vieille! vous n'y pensez pas!

LE TEMPS.

Laissez donc, cela viendra tout seul.

FOLLETTE, rentrant.

Monsieur le Temps, j'ai donné un petit coup à l'aiguille. Minuit est sur mes talons.

LE TEMPS.

Silence, et attention! (On entend les douze coups. Au dernier, Minuit paraît, tenant la Nouvelle Année par la main.)

MINUIT.

Salut à la Nouvelle Année. Je vous la souhaite à tous bonne et heureuse.

FOLLETTE.

Enfin! je vais donc savoir ce que j'aurai.

LA NOUVELLE ANNÉE, lui tendant une verge.

Voilà ce que j'apporte aux petites filles curieuses.

FOLLETTE, jetant la vergé.

Vous êtes une méchante! Moi qui avais une si grande envie de vous voir! (Elle pleure.)

LA FÉE, la prenant dans ses bras.

Consolez-vous, chère petite; je vous donnerai un beau livre d'histoire où vous retrouverez tous ces beaux messieurs et ces belles dames que vous avez eu tant de plaisir à voir.

FOLLETTE, toujours pleurant.

Merci, marraine, vous êtes bien bonne.

LA FÉE, au Temps.

Et vous, maître, ne pouvez-vous rien faire pour elle?

LE TEMPS.

Elle n'a que ce qu'elle mérite, cette petite. (Montrant la porte de l'Avenir.) On m'a dit qu'elle est allée là... C'est égal, elle est gentille: je vais aller voir si les Saisons n'ont rien à lui donner. (Il sort.)

LA FÉE.

Ma pauvre Follette, je suis bien fâchée de ce qui vous arrive. Une autre fois, je ne vous emmènerai plus que du côté du Passé, et nous laisserons l'Avenir tranquille.

L'HIVER, entrant avec un cornet de bonbons.

Tenez, belle désolée, voilà pour courir au plus pressé. Je ne suis pas bien riche, moi; il faut se contenter de ce que j'ai.

FOLLETTE, croquant un bonbon.

Merci, mon cher Hiver; vos cadeaux valent bien les autres.

LE PRINTEMPS, entrant avec un outil de jardinage.

Voilà pour le petit jardin de mademoiselle. J'espère qu'il sera bien tenu cette année-ci.

FOLLETTE.

Oh! quel bonheur! L'année dernière, je courais partout après un outil. Merci, monsieur le Printemps; j'en aurai bien soin.

L'ÉTÉ, entrant avec une longue-vue.

Voici pour vos promenades de montagne. On a fait cela exprès pour que les petites curieuses regardent dedans.

FOLLETTE, lorgnant dans la salle.

Mais je ne vois rien.

LA FÉE, prenant la longue-vue.

Il ne suffit pas d'être curieuse, pour voir; il faut savoir s'y prendre. On vous arrangera cela, mademoiselle.

L'AUTOMNE, entrant avec des raquettes et un volant.

Voici, chère petite, de quoi vous amuser les jours de pluie. Cela vous vaudra mieux que de découper du papier de Bristol.

FOLLETTE.

Il ne faut pas dire de mal du papier de Bristol; mais je vous remercie tout de même. Je ferai honneur à votre cadeau.

LE TEMPS, entrant.

Et moi, mon enfant, que puis-je faire pour vous?

LA FÉE.

Si vous pouviez l'oublier!

LE TEMPS.

Je ne demanderais pas mieux; mais c'est impossible.

FOLLETTE, vivement.

Mais je n'y tiens pas du tout! Croyez-vous, marraine,

que je veuille rester toujours petite! (Au Temps.) Si vous le voulez bien, j'aurai autre chose à vous demander. Nous avons à la pension un bal costumé en l'honneur de la Nouvelle Année. Permettez-moi d'y emmener toute la société que j'ai trouvée chez vous, pour la montrer aux grandes.

LE TEMPS.

Si cela peut les mettre en goût d'apprendre l'histoire, j'y consens volontiers. J'irai moi-même, si l'on veut bien de moi. Je serais assez curieux de voir comment on me trouvera dans cette maison-là.

FOLLETTE, lui regardant le haut de la tête.

Dame! on vous trouvera naturellement un peu long[1]; (Prenant la main de sa marraine.) mais marraine vous raccourcira.

1. Une grande taille est de rigueur pour jouer le rôle du Temps.

L'UTILITÉ DE LA DOULEUR

PERSONNAGES.

L'AME.
LE CORPS.
MERCURE.
JUPITER.
JUNON.
MINERVE.
HÉBÉ.

PREMIER TABLEAU

La scène représente une montagne.

MERCURE, L'AME, LE CORPS.

MERCURE.

Quels sont ces téméraires qui s'aventurent sur l'Olympe, sur la montagne des dieux? Je ne me trompe pas : c'est l'Ame et le Corps. La première a l'air enchanté; mais l'autre ne paraît pas de trop bonne humeur. Je parierais qu'ils vont se disputer. Cachons-nous là. Si cela va trop loin, je les mettrai à la raison. (Il se cache derrière un buisson. — Entre l'Ame, en robe blanche, ceinture bleue, des fleurs dans les cheveux. Elle tire le Corps par une corde. Il est habillé en voyageur, le sac sur le dos.)

L'AME.

Qu'il fait beau sur cette montagne!

LE CORPS.

La montée est rude!

L'AME.

Tais-toi, paresseux! Tu n'es pas digne de l'honneur que je t'ai fait de te conduire jusqu'ici.

LE CORPS.

Le bel honneur, et la belle grâce! C'est bien moi, ma chère, qui t'ai portée ici. Si je ne t'avais pas prêté mes jambes, tu serais encore là-bas à te faire une idée en l'air des beautés de ta montagne. Au surplus, j'en ai assez : descendons.

L'AME.

Je voudrais bien voir cela! Allons, marche. La belle fleur que je vois là! Va me la chercher. (Elle le tire par la corde.)

LE CORPS.

Encore celle-là, et c'est la dernière : tu peux y compter. (Il va lui chercher la fleur.)

L'AME.

Ah! je la connais. (Elle jette la fleur.) Mais là-haut, que vois-je? Quelle magnifique pierre! Celle-là manque à ma collection. Allons, grimpe par là : en se tenant bien aux broussailles, il n'y a pas beaucoup de danger.

LE CORPS.

De danger! il n'y en aura pas du tout. Je ne vais pas là.

L'AME.

Poltron!

LE CORPS.

Tu en parles à ton aise : tu ne te casses pas, toi. Non, et non, et cent fois non!

L'AME.

Fi! c'est honteux!

LE CORPS.

Non. Tout à l'heure j'en avais assez; maintenant j'en ai trop. Halte! (Il se couche.)

L'AME.

Faut-il être malheureuse d'être servie par un être pareil! Une fois, deux fois, iras-tu?

LE CORPS.

Non. J'ai faim.

L'AME.

Mon petit Corps, un peu de courage! Quand tu seras là-haut, je te donnerai quelque chose de bon à manger.

LE CORPS.

Non. J'ai soif.

L'AME.

Faim! soif! tout ce que tu voudras : cela ne me regarde pas. Marche, mauvais drôle! (Elle le tire par la corde. Il résiste, et finit par se lever brusquement.)

LE CORPS.

Il faut que cela finisse. Je ne peux plus vivre comme cela. A mon tour! (Il tire la corde.)

L'AME.

Aïe! Aïe! veux-tu bien respecter ta souveraine!

LE CORPS.

Ah! tu me pousses à bout! Je te montrerai bien que je suis aussi le maître, quand on me force à le vouloir.

L'AME.

Plutôt mourir! C'est moi la maîtresse! Le grand Jupiter m'a chargée de ta direction.

LE CORPS.

Je voudrais bien lui en parler, à ton grand Jupiter, pour savoir au juste à quoi m'en tenir là-dessus.

L'AME.

Impie! tu blasphèmes les dieux. Je vais t'apprendre à respecter leur volonté. (Elle tire la corde.)

LE CORPS.

Tire tant que tu voudras. (Il se couche.)

L'AME.

Grand Jupiter, à mon secours! à mon secours!

MERCURE, sortant du buisson.

Qui implore ici le secours de Jupiter?

L'AME.

C'est moi, seigneur Mercure. Voilà un faquin qui refuse de m'obéir.

LE CORPS. Il se soulève à demi.

Seigneur Mercure, enchanté de faire votre connaissance. Vous seriez bien aimable de me débarrasser de ce mauvais petit tyran. Il ne me laisse pas un moment de tranquillité.

L'AME.

Et moi donc! Si tu crois que c'est bien amusant d'être enchaînée à un rustre comme toi qui ne pense qu'à boire et à manger.

MERCURE.

Allons, mes enfants, calmez-vous.

L'AME.

Je ne veux plus de ce Corps-là.

LE CORPS, se levant.

Je veux ma tranquillité. A bas l'Ame! (Ils tirent la corde chacun de son côté.)

MERCURE, prenant la corde par le milieu.

Il vous a été ordonné de vivre en bonne intelligence. Je vous trouve en contravention sur la voie publique : vous allez me suivre devant Jupiter.

L'AME.

Je ne demande pas mieux. Je suis sûre que Jupiter me donnera raison.

LE CORPS.

Jupiter est plus raisonnable que toi. Il ne me donnera pas tort.

MERCURE.

Vous vous expliquerez devant les autorités. En route !

DEUXIÈME TABLEAU

La scène représente l'Olympe. JUPITER est assis sur son trône, entre JUNON et MINERVE; HÉBÉ est assise à ses pieds, un vase dans une main et une coupe dans l'autre. MERCURE, L'AME, LE CORPS.

JUNON.

Mon cher Jupiter, il me semble que j'entends bien du bruit sur l'Olympe. Est-ce que nous aurions encore quelque émeute de géants?

JUPITER.

Ne craignez rien, belle Junon. Mercure fait sa ronde.

MINERVE.

Papa, je n'ai pas de confiance dans votre Mercure. Il amène ici tous les vagabonds qu'il rencontre. Un de ces jours cela nous jouera un mauvais tour.

HÉBÉ.

Il faut bien voir un peu de monde. On s'ennuierait, à la fin.

JUNON.

Taisez-vous, petite. Faites votre service, et ne vous mêlez pas de la conversation. (Hébé pleure.)

JUPITER.

Ne pleure pas, ma petite Hébé : Junon est de mauvaise humeur. Viens m'apporter une coupe d'ambroisie ; cela nous fera passer le temps. (Hébé lui verse à boire. Mercure entre avec ses deux prisonniers.)

MINERVE.

Fi ! l'horreur ! Où monsieur Mercure a-t-il été pêcher ces espèces-là ?

JUNON.

En effet, il me semble...

JUPITER.

Silence, mesdames ! La parole est à Mercure.

MERCURE.

Grand Jupiter, voici deux particuliers que j'ai rencontrés en train de se battre. La petite pâlotte prétend que tu lui as donné l'autorité, et le gros barbu soutient que ce n'est pas vrai.

JUPITER.

Je les reconnais : c'est l'Ame et le Corps. Qu'avez-vous à dire?

LE CORPS.

Un mot, s'il vous plaît, avant d'aller plus loin. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de se rafraîchir, ici? Je n'ai pas le gosier présentable pour parler.

JUPITER.

C'est trop juste, mon garçon. (Il fait signe à Hébé, qui verse à boire au Corps.)

LE CORPS, prenant la coupe.

A votre santé, la société! (Il boit.) Fameux! (A l'Ame.) Eh bien! madame la princesse, « la faim! la soif! cela ne me regarde pas. » C'est une leçon qu'on vous donne là. Tâchez d'en profiter.

L'AME.

Grossier personnage! Grand Jupiter, lequel est supérieur de cet être-là, ou de moi?

JUPITER.

C'est toi, ma fille.

JUNON.

Les femmes sont toujours supérieures.

LE CORPS.

Avec votre permission, madame Junon, je ferai une question au *maître* de la maison.

JUNON.

Impertinent!

LE CORPS.

Lequel est le supérieur, de celui qui a tort ou de celui qui a raison?

JUPITER.

Celui qui a raison, mon fils.

LE CORPS.

Eh bien! voilà mademoiselle mon Ame qui me proposait tout gentiment de m'exposer à me mettre en morceaux pour aller lui chercher un méchant caillou qu'elle aurait peut-être jeté, après l'avoir regardé. De bon compte, est-ce juste, ou non?

L'AME.

C'est bien à toi, vil esclave en révolte, de raisonner les ordres que je te donne ! Je suis la supérieure; tu l'as entendu.

LE CORPS.

J'ai bien entendu : tu n'as pas besoin de me le répéter.

Obéir à tes ordres, je le veux bien. Me briser en mille miettes, jamais!

L'AME.

Imbécile ! Et si mes ordres sont que tu te brises en mille miettes, il faudra bien pourtant que tu obéisses.

LE CORPS.

Pas si bête ! Inférieur, soit; mais je suis quelque chose, et je m'y tiens. Je suis dans mon droit.

L'AME.

Aurai-je donc reçu tant et de si nobles facultés pour être arrêtée à chaque instant dans mes élans par le mauvais vouloir de cette guenille ?

LE CORPS.

Guenille ! Comme vous y allez, la belle ! Demandez un peu à Jupiter. Croyez-vous par hasard qu'on ait été tourné comme on l'est, pour être livré, pieds et poings liés, à la merci d'nne folle qui ne s'occupe pas plus de vous que si vous n'existiez pas ? Qu'en pense le maître de la maison ?

JUPITER.

Me voilà bien embarrassé ! L'âme a raison. Quand elle commande, le corps doit obéir : c'est positif. Mais l'autre n'a pas tort non plus. On ne doit pas lui commander de se détruire pour une chose qui n'en vaut pas la peine : c'est clair.

L'AME.

Alors, déliez-nous.

LE CORPS.

Déliez-nous ; je veux bien. (Ils font mine de défaire le nœud.)

MERCURE, saisissant la corde.

Un moment ; c'est défendu.

MINERVE, se levant.

Mon père, je ne vois qu'un moyen d'arranger le différend. Maintenant, quand il arrive malheur au corps, l'âme ne sent rien, et la chose lui est parfaitement indifférente. Au lieu de les délier, liez-les de plus près. Quand le corps sera en mauvais état, que l'âme en souffre. Je crois que tout y gagnera. (Elle se rassied.)

JUPITER.

La Sagesse a parlé. Que la Douleur avertisse l'âme des accidents du corps !

MERCURE, mettant l'Ame et le Corps bras dessus, bras dessous.

Allons, mes chers enfants, et soyons bons camarades.

L'AME, tressaillant au contact.

Mon Dieu ! ce pauvre cher ami, comme il est fatigué ! comme il a chaud ! (Elle lui tire son mouchoir de la poche, et lui essuie le front.)

MINERVE.

Mon père, vous pouvez maintenant les laisser aller. Ils ne se disputeront plus.

LE CORPS.

Allons-nous-en.

L'AME.

Attends un instant, mon ami. Grand Jupiter! si vous saviez comme il a encore soif! Est-ce qu'on ne pourrait pas lui donner à boire une seconde fois?

JUPITER, souriant.

A la bonne heure! Hébé, mon enfant, encore une coupe. (Hébé remplit la coupe.)

LE CORPS, après avoir bu.

Maintenant, il y a du plaisir. Allons-nous-en. (Il se heurte contre la porte.)

L'AME.

Fais donc attention, vilain imprudent! tu as manqué te... me faire du mal. (Ils sortent.)

MERCURE.

Les voilà maintenant une paire d'amis! Et qu'on vienne me dire après cela que la douleur est un mal! Le jour où elle disparaîtrait, on verrait bien vite à quoi elle est bonne.

SOUVENIRS DE PENSION

J'ai cru pouvoir faire une exception pour cette pièce, qui avait été destinée à rappeler aux anciennes élèves du Petit Château tous les souvenirs de leur vie de pension, et je la risque au grand air malgré son parfum local. Elle a besoin d'être précédée de quelques explications.

La *Place Saint-Jean* est un grand carré de gazon consacré aux jeux, taillé tout exprès il y a quelques années dans une vigne, et baptisé, le jour de l'inauguration, en mon honneur, puisqu'il faut le dire.

Colon est un jeu à courir. La troupe passe d'un côté à l'autre de la place, et la gardienne, qui porte le nom de Colon, prend qui elle peut au passage.

Les *Chevaliers de la Marjolaine* sont la mise en action d'une chanson populaire. Les Chevaliers viennent chercher la Mariée, et, à chaque refrain, ils lui trouvent un nouveau défaut. Le premier, d'habitude, est celui d'avoir le bras cassé, histoire de paresse.

Les inspections quotidiennes sont faites par des *jurys* d'élèves nommées par leurs compagnes. Elles donnent des bonnes et des mauvaises notes qui servent à établir un *Tableau d'honneur*, proclamé à la *Soirée du dimanche*, où les élèves viennent, à tour de rôle, faire des lectures et jouer leurs morceaux de piano.

Tous les lundis il y a une soirée de danses et de jeux.

Quand une élève reconnaît qu'elle a été mauvaise pendant la semaine, elle garde le dimanche la pèlerine d'uniforme.

Enfin l'*Article* est le nom donné aux compositions de français. Chaque élève choisit elle-même son sujet; et, avec les meilleures compositions, on fait toutes les semaines un journal qui est lu à la soirée du dimanche. L'ordre de mérite des compositions est déterminé par des numéros qui vont de 1 à 5.

Les autres particularités locales se comprendront d'elles-mêmes.

PERSONNAGES.

FANNY
MARIE } Pensionnaires.
LINA

Mme GUDIN.
Mme BARBIER.
VIRGINIE, fille de Mme GUDIN.
JEANNETTE, bonne de Mme GUDIN.

L'ALLÉE DES ROSES.
LE GRAND POMMIER.
LE PETIT JARDIN.
LA PLACE SAINT-JEAN.
COLON.
LE BAL.
LA GRANDE PROMENADE.
LA SOIRÉE DU LUNDI.
LA SOIRÉE DU DIMANCHE.
L'ARTICLE.
PREMIER CHEVALIER DE LA MARJOLAINE.
DEUXIÈME CHEVALIER.
LA MARIÉE.
LE TABLEAU D'HONNEUR.
LE JURY D'ORDRE.
LE JURY DE TOILETTE.
LE JURY DES LIVRES ET CAHIERS.
LE CAHIER DE FLEURS.

PROLOGUE

FANNY ET MARIE (costume de pensionnaires) ; elles sont assises sur un banc dans un jardin.

FANNY.

Enfin ! nous voilà au 14 août. Je n'ai plus que huit jours à rayer sur mon calendrier. Cela n'est pas malheureux !

MARIE.

Vous êtes donc bien pressée de vous en aller, ma bonne Fanny ?

FANNY.

Si je suis pressée! Pouvez-vous me demander cela? Depuis trois ans que je suis ici, j'en ai assez fait de ces compositions. Cinq à la fois pour finir! Je crois bien que j'en serai malade.

MARIE.

Vous étiez pourtant bien contente quand M. Macé vous mettait dans la première section.

FANNY.

C'est vrai; mais cela n'arrivait pas toujours. Et puis, il gronde aussi par trop fort, M. Macé, quand il s'y met. Dieu merci! il ne me grondera plus.

MARIE.

Oh! Fanny! ce n'est pas gentil, ce que vous dites là. Ce bon M. Macé qui s'est donné tant de peine pour vous!

FANNY.

S'il s'en était donné moins, j'aurais mieux aimé cela. Mais ce n'est pas encore là ce qui m'ennuyait le plus. Avouez, Marie, que c'est bien terrible d'avoir toujours ces jurys sur le dos. Des souliers qui traînent par-ci, une tache à la pèlerine par-là, un crayon qui n'est pas marqué : on n'a jamais fini avec eux. Il me tarde bien d'en être délivrée.

MARIE.

Ma pauvre Fanny, vous ne serez jamais délivrée du

besoin d'avoir de l'ordre, et vous pourriez bien trouver plus tard des jurys encore plus terribles que les nôtres.

FANNY.

On ne me donnera pas au moins des mauvaises notes.

MARIE.

Vous croyez cela! On vous en donnera aussi des mauvaises notes, et qui ne s'effaceront pas aussi facilement que celles d'ici.

LINA arrive en courant.

Mesdemoiselles, venez jouer à Colon?

FANNY.

Merci, mademoiselle Lina. Nous laissons votre Colon aux petites filles comme vous.

LINA, pleurant.

Je ne suis plus une petite fille. Vous êtes une méchante. Je le dirai à mademoiselle Verenet. (Elle sort.)

MARIE.

Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, Fanny? Nous avons joué ensemble l'autre jour à Colon, sur la place Saint-Jean, et vous avez ri encore plus que les autres.

FANNY.

C'est bien possible. Je ne me le rappelle plus.

MARIE.

Et avant-hier, aux chevaliers de la Marjolaine, vous avez voulu à toute force faire la mariée.

FANNY.

Tout ce que vous voudrez. Aujourd'hui je pense à quelque chose de mieux que tous ces jeux de petite fille.

MARIE.

Et notre bal de samedi dernier! Est-ce que vous avez manqué une valse?

FANNY.

Nos bals sont bien gentils; mais j'aimerais mieux les autres. (On entend la cloche.)

MARIE.

Il faut rentrer, Fanny. Voici l'heure d'achever les articles.

FANNY.

Mon Dieu! encore ces malheureux articles! C'est mon cauchemar. Nous les aurons donc jusqu'à la dernière minute. On ne nous fera pas grâce de la queue d'un.

MARIE.

Allons, ma chère, vous êtes dans un mauvais moment. Mademoiselle Verenet aurait bien du chagrin si elle savait que vous allez la quitter dans de si vilaines dispositions.

FANNY.

Bien sûr que j'aime bien mademoiselle Verenet. Pension pour pension, je préfère encore avoir eu la sienne ; mais il en est des pensions comme de bien d'autres choses : la meilleure n'en vaut rien.

MARIE.

Vous ne direz pas toujours cela, ma chère. Allons, rentrons vite, ou mademoiselle Franziska nous donnera une mauvaise note.

FANNY.

Rentrons. J'aurais pourtant envie d'être au tableau d'honneur pour mon dernier dimanche. (Elles sortent.)

FIN DU PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GUDIN, JEANNETTE.

MADAME GUDIN, achevant sa toilette.

Deux heures et demie passées, et je ne suis pas encore prête ! Et dire que depuis ce matin je ne me suis encore assise que pour dîner ! Ah ! où est le temps où je n'avais à m'occuper que de moi ? Eh bien ! qu'est devenue mon ombrelle ? (Elle appelle.) Jeannette ! (Silence.) Vous verrez qu'elle ne viendra pas. Cette fille n'est jamais là quand on a besoin d'elle. Jeannette ! Hier encore mon ombrelle était sur cette commode. Jeannette ! (Silence.) — Allant à la porte.) Jeannette ! Jeannette ! m'entendez-vous ?

JEANNETTE arrive en courant.

Me voici, madame !

MADAME GUDIN.

Ah ! c'est bien heureux ! ou étiez-vous ?

JEANNETTE.

Madame, vous venez de m'envoyer au grenier pour étendre le linge.

MADAME GUDIN.

Tiens, c'est vrai; je n'y pensais plus. Qu'avez-vous fait de mon ombrelle?

JEANNETTE.

Madame, vous m'avez dit hier de la porter chez Nicolot pour la faire recouvrir.

MADAME GUDIN.

J'ai eu là une belle idée! Par ce soleil-là, pas d'ombrelle! Certainement je ne sortirai pas. Je n'ai pas envie de me brunir le teint. Cela ferait trop de plaisir dans la rue des Moines et sur la place du Château. C'est bien, Jeannette; vous pouvez retourner à votre linge.

JEANNETTE.

J'y vais, madame. (A part.) C'est bien ennuyeux de servir des maîtres qui ne savent jamais ce qu'ils ont fait. (Elle sort.)

MADAME GUDIN.

Eh bien! puisque je reste à la maison, je vais donner à Virginie sa leçon d'anglais. (Allant à la porte.) Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, accourant.

Madame?

MADAME GUDIN.

Dites à Virginie de venir ici avec son livre d'anglais.

JEANNETTE.

J'y vais, madame. (A part.) C'était bien la peine de me laisser monter l'escalier! C'est bien ennuyeux de servir des maîtres qui ne savent jamais ce qu'ils vont faire! (Elle sort.)

MADAME GUDIN, se jetant sur le canapé.

Mon Dieu! que je suis fatiguée! Pas un moment de repos! Et cette petite fille qui n'aime pas à travailler! Je vais avoir bien du plaisir avec elle!

JEANNETTE, rentrant.

Madame, mademoiselle Virginie dit qu'elle a mal à la tête. Elle demande à rester dans le jardin.

MADAME GUDIN.

Mon Dieu! qu'elle y reste, cette enfant. Cela sera un tracas de moins pour moi. Allez à votre linge, Jeannette.

JEANNETTE.

Madame, je ne pourrai pas tout étendre aujourd'hui. Vous savez qu'il y a deux cordes cassées.

MADAME GUDIN.

Je sais! Vous êtes adorable, Jeannette! Eh non! je ne sais pas.

JEANNETTE.

Dame! madame, je vous l'ai dit deux fois depuis quinze jours.

MADAME GUDIN.

C'est bon, Jeannette ; laissez-moi. Arrangez-vous comme vous voudrez.

JEANNETTE, à part, en s'en allant.

Comme je voudrai ! C'est tout vu. Je laisserai le linge dans le panier.

MADAME GUDIN, s'asseyant à sa table.

Voyons, puisque me voilà libre un moment, je vais mettre ma correspondance à jour. (Elle ouvre son buvard.) Par où commencer ? Si j'écrivais à M. Charpentier ! je lui dois une lettre depuis... depuis quand ? Voyons ma liste. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf ! Ah ! mon Dieu ! dix lettres sur les bras depuis huit jours, sans compter celles qui sont en retard ! Et si je savais seulement quoi leur dire, à tous ces braves gens ! C'est autrement difficile à faire, ces lettres-là, que tous mes articles du Petit Château. Avec cela qu'on vous épilogue ! Si vous avez le malheur de faire une pauvre petite faute d'orthographe, il faut voir comme les gens sont heureux ! (On frappe.) Entrez. Bon, voilà ma correspondance faite. (Entre madame Barbier.)

SCÈNE II

MADAME GUDIN, MADAME BARBIER.

MADAME GUDIN.

Hé! c'est ma chère Marie. Oh! quel bonheur! (Elles s'embrassent.)

MADAME BARBIER.

Il y a bien longtemps, n'est-ce pas, Fanny, que nous ne nous sommes vues?

MADAME GUDIN.

Oh! oui, bien longtemps, vilaine. Vous savez bien pourtant que mes seuls bons moments sont ceux que nous passons ensemble.

MADAME BARBIER.

Ah! ma chère amie, si vous saviez combien j'ai peu de temps à moi! M. Barbier a été tout malade ces jours-ci, et mon petit Paul a presque failli m'inquiéter, tant il toussait.

MADAME GUDIN.

Je vous en dirai bien autant. Virginie ne travaille plus depuis quelque temps : elle a toujours mal à la tête, et

M. Gudin a ses rhumatismes. C'est bien grognon, ma bonne Marie, un homme qui a des rhumatismes!

JEANNETTE, entrant.

Madame, je ne trouve plus le compte des chemises de monsieur. Il en manque trois sur la dernière douzaine en toile.

MADAME GUDIN.

Eh! que voulez-vous que j'y fasse, Jeannette? Cherchez-les; c'est votre affaire.

JEANNETTE.

J'ai cherché, madame.

MADAME GUDIN.

Eh bien! cherchez encore, et laissez-moi tranquille.

JEANNETTE, à part, en sortant.

Si tu crois que je vas me fouler la rate? Trois de plus ou de moins, il en aura bien toujours assez.

MADAME GUDIN.

Ah! quel ennui! Cela va encore, bien sûr, retomber sur moi. Je connais M. Gudin : ce sera toute une scène.

MADAME BARBIER.

Si vous voulez aller voir, Fanny, je vous attendrai?

MADAME GUDIN.

Non pas, non pas. Je vous ai pour un moment, c'est bien le moins que j'en jouisse. Ah! Marie, nous étions

bien plus heureuses du temps que nous courions sur la place Saint-Jean.

MADAME BARBIER.

Vous rappelez-vous l'allée des roses? Comme elle était jolie quand les rosiers étaient en fleurs! Que j'aurais de plaisir à la revoir maintenant!

MADAME GUDIN.

Et notre petit jardin que vous arrosiez si bien! Qu'est-il devenu?

MADAME BARBIER.

Et le grand pommier sous lequel nous allions nous asseoir le dimanche, quand nous n'avions pas la pèlerine!

MADAME GUDIN.

Oh! nous! c'est par politesse, ce que vous dites là. Vous ne l'aviez jamais, vous, Marie.

MADAME BARBIER.

Vous souvenez-vous, Fanny, de nos grandes promenades dans la montagne, et des couronnes que nous avons faites aux trois châteaux de Ribeauvillé?

JEANNETTE, entrant.

M. Barbier envoie chercher madame. Le médecin est arrivé.

MADAME BARBIER.

Ah! mon Dieu! Je ne l'attendais que ce soir. J'y vais

bien vite. Merci, Jeannette. (Elle embrasse madame Gudin.) Au revoir, ma chère Fanny. Cette visite-ci ne comptera pas. (Elle sort avec Jeannette.)

SCÈNE III

MADAME GUDIN, seule.

Quelle contrariété! Au moment où nous causions si bien! Elle est bien heureuse, Marie! Dans toût notre temps de pension, je ne l'ai jamais vue de mauvaise humeur. C'est pourtant vrai; c'était le bon temps, alors. (Elle prend dans son tiroir une pile de cahiers.) Il me semble que j'ai encore là le cahier de fleurs que nous avions fait nous deux Marie. Allons! voilà que je ne le trouve plus. Il me tombera sous la main quand je n'y penserai pas. (Elle s'étend sur le canapé.) Dieu! que je suis fatiguée! (Elle s'endort. Une musique douce se fait entendre. Le reste se dit en rêve. A chaque phrase paraît un Souvenir. Ils passent lentement devant elle, et vont se ranger sur un des côtés de la scène.) Mon pauvre cahier de fleurs! J'y vois encore la jolie mousse de la promenade au Selbourg... et la première fleur de mon petit jardin... J'avais été au tableau d'honneur, ce jour-là... J'avais échappé à tous les jurys... Quel bon tour j'ai fait avec Marie dans l'allée des roses!... Quelle bonne causette sous le grand

pommier!... Comme nous avons joué sur la place Saint-Jean!... à Colon... aux chevaliers de la Marjolaine... J'ai joué mon morceau à la soirée. Mon article était au journal; j'avais eu un 5... Le lendemain, j'ai deviné une sorcière... Et notre joli bal... (Air de danse. Un couple entre en valsant. Puis reprend un autre air. Les Souvenirs s'en vont en défilant devant la dormeuse. Chacun lui parle en passant.)

L'ALLÉE DES ROSES.

Les choses du bon Dieu valent mieux que les parades du monde.

LE GRAND POMMIER.

Si tu voyais comme je suis couvert de pommes! C'est mon année.

LE PETIT JARDIN.

Qu'as-tu fait de ma fleur?

LA PLACE SAINT-JEAN.

C'est maintenant qu'il faut voir mon platane. Les petits oiseaux y font leurs nids.

COLON.

Où est le temps des cheveux en l'air?

LE BAL.

Nos plaisirs en valaient bien d'autres.

LA GRANDE PROMENADE.

On revenait bien fatiguée, mais bien contente.

LA SOIRÉE DU LUNDI.

Comme on riait à peu de frais!

LA SOIRÉE DU DIMANCHE.

Le cœur battait bien un peu; mais on était toujours applaudi.

L'ARTICLE.

On grondait bien fort après les fautes d'orthographe: mais on ne s'en moquait pas par derrière.

PREMIER CHEVALIER, chantant.

La mariée a le bras cassé.

DEUXIÈME CHEVALIER, la regardant.

Ce n'est pas joli pour la mariée.

LE TABLEAU D'HONNEUR.

A tout âge, madame, le seul moyen d'être heureuse et honorée, c'est de faire son devoir.

LE JURY D'ORDRE.

Il y a des jurys partout.

LE JURY DE TOILETTE.

Et ceux du bout du réfectoire ne sont pas les plus méchants.

LE JURY DES LIVRES ET CAHIERS.

Une mauvaise note pour avoir perdu son cahier de fleurs!

LE CAHIER DE FLEURS, posant un cahier sur la table.

Tenez, étourdie, je l'ai retrouvé. (La musique s'arrête.)

MADAME GUDIN, se réveillant.

Ah! quel bon sommeil! comme il m'a remise! Je me sens le cœur tout léger. (Apercevant son cahier de fleurs.) Eh! le voilà, mon cahier de fleurs; comment ne l'avais-je pas vu? Cher petit cahier que j'ai conservé si longtemps parmi mes trésors, à côté des lettres de ma mère et du petit portrait de mon père que j'avais reçu à mon jour de naissance! Pauvre cher père qui m'aimait tant! Pauvre mère qui s'était donné tant de mal pour moi quand j'étais petite! Ce cahier-là a touché bien des fois vos reliques! (Elle l'embrasse.) Revoyons cette fleur que j'ai cueillie avec Marie. (Elle ouvre le cahier et lit) : « En souvenir du jour où j'ai été pour la première fois au tableau d'honneur. » Oh! je me souviens bien de ce jour-là. J'étais légère comme un oiseau, contente de moi et des autres. J'avais rempli tous mes devoirs. Hélas! pourrais-je en dire autant tous les jours? (Elle met sa tête dans ses deux mains.)

SCÈNE IV

VIRGINIE, MADAME GUDIN, puis JEANNETTE.

VIRGINIE, entrant.

Mère, je m'ennuie toute seule. Fais-moi jouer.

MADAME GUDIN, à part.

Oh! mon plus cher devoir, celui qui devrait m'être le plus facile! Ai-je la conscience bien nette avec lui? (Elle attire Virginie sur ses genoux. Tendrement.) Venez ici, mademoiselle, et regardez-moi dans le blanc des yeux.

VIRGINIE.

Quoi, maman?

MADAME GUDIN.

Est-ce bien vrai que nous avons mal à la tête?

VIRGINIE, cachant sa tête sur le sein de sa mère.

Oh! maman, j'ai été un peu paresseuse; pardonne-moi.

MADAME GUDIN.

Est-ce que cela ne t'amuse pas, l'anglais?

VIRGINIE.

Dame! maman, pas beaucoup.

MADAME GUDIN.

Est-ce que cela ne t'amuserait pas de faire plaisir à ton papa?

VIRGINIE.

Oh! si, maman. Je ferai tout ce que tu voudras.

MADAME GUDIN.

Tu sais comme il aurait envie que tu lui écrives une petite lettre en anglais. Mets-toi là; nous allons la faire ensemble.

VIRGINIE.

Oh! maman, que tu es bonne! Ce pauvre papa qui souffre tant quelquefois, il faut bien aussi lui faire un peu de joie.

JEANNETTE, entrant.

Madame, j'ai étendu tout ce qu'on pouvait étendre. Je suis au bout de la corde. J'ai retrouvé une chemise des trois; mais les deux autres, il n'y a pas moyen.

MADAME GUDIN.

Attendez-moi, Jeannette; je vais aller chercher avec vous. Tenez, je vous apporterai de la grosse ficelle : nous raccommoderons ensemble les cordes cassées.

JEANNETTE.

Merci, madame. (A part.) A la bonne heure au moins, quand on vous aide il y a du plaisir. Si madame était toujours comme cela! (Elle sort.)

MADAME GUDIN.

Commence ta lettre toute seule, ma petite Virginie. Je viendrai t'aider tout à l'heure.

VIRGINIE.

Oui, maman. Je veux bien travailler pour en prendre l'habitude, et pour que tu sois contente de moi quand je serai en pension.

MADAME GUDIN, l'embrassant.

Chère enfant, tu vas être ma seconde jeunesse. Fais revivre en moi les souvenirs de la première. Ils me font tant de bien!

TABLE

	Pages
PRÉFACE	1
L'ANNÉE NOUVELLE	13
A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT	31
UNE LETTRE	61
LES RICOCHETS	87
LA RÉVOLTE DES FLEURS	143
LES LARMES D'UNE MÈRE	159
LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE	181
LA COMPOSITION D'HISTOIRE	199
LE PALAIS DU TEMPS	219
L'UTILITÉ DE LA DOULEUR	253
SOUVENIRS DE PENSION	271

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

COLLECTION HETZEL

18, RUE JACOB

PUBLICATIONS ENTIÈREMENT NOUVELLES

BIBLIOTHÈQUE

ILLUSTRÉE

DES FAMILLES

Nos efforts pour créer une bibliothèque des familles ne seront pas stériles. Après *la Comédie enfantine* (1re série), de M. Louis Ratisbonne, après l'*Histoire d'une Bouchée de Pain*, de M. Jean Macé, après les *Récits enfantins*, d'Eugène Müller, et *les Bébés*, de M. de Gramont, nous offrons à nos lecteurs une moisson nouvelle plus riche encore que la première.

Nous avons fait pour l'année nouvelle un choix qui satisfera, nous l'espérons, les plus délicats et les plus difficiles.

Une seconde série de scènes nouvelles et inédites de *la Comédie enfantine*, de M. Louis Ratisbonne, viendra compléter les premières. D'un ordre un peu plus élevé, ces dernières scènes de *la Comédie enfantine* conviendront à la seconde enfance, tout en restant à la portée des tout petits enfants, et prendront

place à côté des premières parmi les classiques modernes à l'usage de la jeunesse.

Cela a été une véritable bonne fortune pour nous de rencontrer tout faits et inédits, dans le portefeuille de l'auteur de l'*Histoire d'une Bouchée de Pain,* deux ouvrages d'un mérite égal à leur aîné, quoique d'un genre bien différent. *Le Théâtre du Petit-Château* et *les Contes du Petit-Château* seront fêtés dans les familles à l'égal de l'*Histoire d'une Bouchée de Pain.* Même charme, même science de style, moralité exquise et ferme en même temps, imagination vive et brillante, simplicité et naturel qui n'avaient pas été retrouvés depuis les *Contes de Perrault :* tels sont les mérites hors ligne de ces deux aimables ouvrages.

L'*Histoire d'un Petit Parisien,* de M. Alfred de Bréhat, entraînera et ravira tous les enfants, tous les parents que *le Robinson suisse* a entraînés et ravis. Nous ne craignons pas de dire que *les Aventures d'un Petit Parisien* méritent d'être comparées à cet excellent livre et qu'elles n'ont pas ses défauts. Écrit par une plume allemande et protestante, *le Robinson suisse,* si parfait de l'autre côté du Rhin, offre quelques longueurs et des dissertations hors de lieu pour des lecteurs français. Nous préparons, pour les premiers mois de l'année prochaine, une traduction nouvelle du *Robinson suisse,* par M. Müller, où ces taches disparaîtront, où la science non plus n'aura pas à retrouver les erreurs, en fait d'histoire naturelle par

exemple, d'une époque qui ne savait pas encore tout ce que nous savons. *Le Robinson suisse*, ainsi approprié au progrès de notre temps, gardera tous ses mérites et perdra ses imperfections. Nous croyons que lorsque l'édition revue et corrigée du *Robinson suisse* que nous préparons paraîtra, elle trouvera un digne pendant dans *les Aventures de notre Petit Parisien.*

Un volume qui ne sera pas moins heureux, nous en avons l'assurance, ce sera celui que nous publions sous ce titre : *Les Fées de la Famille,* par madame Lockroy. Bien composés, écrits simplement, noblement, les douze contes qui composent cet excellent ouvrage montreront aux plus prévenus que les fées sont encore bonnes à quelque chose, et qu'à l'aide de cette aimable mythologie du XVIIe siècle, qu'ont et avec tant de raison si fort goûtée nos pères, toutes les vérités utiles, délicates, peuvent être mises sous les yeux des jeunes filles et des jeunes garçons dans notre société contemporaine, de façon à les charmer tout en les instruisant. Ces contes ne renferment pas seulement de bonnes pensées, mais encore des pensées d'une nature élevée ; le merveilleux qui les enveloppe en rendra la lecture très-attrayante pour les enfants, tandis que la pureté de la morale qui s'en dégage les fera goûter des parents.

C'est avec une véritable joie que nous offrons ces divers ouvrages aux mères de famille ; nous leur demandons de vouloir bien les patronner et les répandre.

Nous osons beaucoup pour les enfants. Le luxe du fond et de la forme, c'est fort cher, mais nous ne craignons pas d'échouer dans notre tâche si nous avons le concours de tous ceux qui aiment sérieusement l'enfance.

Nous serions heureux d'offrir tous ces bons et jolis livres au prix des livres qui n'ont ni le mérite du fond ni celui de la forme, et, comme on dit, pour rien; mais il n'est pas donné à la meilleure pensée de pouvoir produire de bonnes choses sans dépenser. Si le succès continue de couronner notre effort, si notre public se grossit, si nos ventes plus nombreuses nous permettent de faire aussi bien et à meilleur marché, nous n'y manquerons pas. Nous ne craignons pas d'entrer dans ces détails de ménage avec nos lecteurs. C'est une affaire de famille que nous traitons avec eux, et nous ne redoutons pas d'en trop dire à qui peut nous comprendre.

Nous allions oublier deux des joyaux de notre écrin : *la Vie des Fleurs*, de M. Eugène Noël, s'adresse aux lecteurs de tous les âges, et il méritait à coup sûr de figurer dans notre collection; et *Ce que dit un Grain de Sable, ou la Géométrie de la nature*, ouvrage orné de gravures, de Mme Marie Carpentier. C'est là, à coup sûr, l'utile ajouté à l'agréable.

Nous avons donné de grands soins à la forme, à l'illustration, à l'impression de ces ouvrages. — Il faut plaire et séduire, en vue du bien, ces petits artistes qu'on appelle les enfants; le bon ayant forme agréable

ira plutôt à leur cœur, entrera mieux dans leurs petits esprits si amoureux de ce qui leur plaît; nos meilleurs dessinateurs, nos meilleurs graveurs, nos plus habiles imprimeurs, notre plus beau papier ont été mis en œuvre pour leur plaire dans notre Bibliothèque des familles.

A côté de ces principaux ouvrages, nous citerons encore, pour être offerts aux plus petits enfants, *les Bons Petits Enfants,* joli recueil de petits contes en prose, de M. de Gramont, pour servir de second aux *Bébés* en vers, du même écrivain; une fantaisie charmante, un album, un livre, *la Journée de Mademoiselle Lili,* œuvre enfantine tant que l'on voudra, où les parents retrouveront les faits et gestes de leurs petits enfants, où les petits enfants, qui ne savent pas lire, se verront comme en un aimable miroir; — et encore *les Ombres chinoises,* silhouettes amusantes de M. Loréau, dont la gaieté fera rire les grands et les petits.

Nous renvoyons à notre catalogue pour les ouvrages de l'an passé. — Si nous n'avons parlé que des nouveaux venus, cela ne veut pas dire que nous oublions et que nous entendons qu'on puisse oublier leurs aînés : — *Picciola,* de Saintine; — *le Nouveau Magasin des Enfants,* quatre séries de contes signés des noms les plus illustres de notre temps; — *le Vicaire de Wakefield;* — *les Enfants,* écrin de diamants fait de la fleur des poésies de M. Victor Hugo dont l'enfance

est le sujet, et notre grande édition des *Contes de Perrault,* illustrés par Doré, qui a été si bien accueillie par tout le monde que la louer serait superflu. Tous les chefs-d'œuvre connus, classiques, viendront successivement compléter notre œuvre nouvelle; notre catalogue renseignera sur ce point nos lecteurs.

Nous voulons que, dans quatre ou cinq ans, notre Bibliothèque des familles soit un magasin commode et parfaitement assorti où les mères de famille viennent puiser de confiance et les yeux fermés. — Nous nous engageons à la plus scrupuleuse sévérité dans le choix des ouvrages qui la composeront; — que si, par impossible, nous nous trompions un jour sur le mérite de quelques-uns, nous les sacrifierions sans pitié, et ils disparaîtraient bientôt d'une collection où tout doit être, sinon parfait, irréprochable.

LES ÉDITEURS.

N. B. Tous ces livres seront adressés, brochés, *franco*, par la poste, aux personnes qui les désireraient contre mandats sur la poste ou contre timbres-poste, jusqu'à concurrence des prix catalogués.

Ils seront envoyés reliés et dorés sur tranche en ajoutant 5 fr. par volume pour la reliure. — Par chemin de fer, contre remboursement.

LIVRES D'AMATEURS ET DE BIBLIOPHILES

DAPHNIS ET CHLOÉ

ÉDITION IN-FOLIO

Avec 43 compositions de LÉOPOLD BURTHE. — 50 fr.

A côté de nos livres de famille, plus spécialement destinés à l'enfance, nous recommandons aux amateurs de beaux et bons livres l'édition de *Daphnis et Chloé*, texte d'Amyot complété par P. L. Courier, que nous publions grand in-folio. Les 43 compositions au trait qui ornent cette édition sont l'œuvre d'un jeune peintre admirablement doué que la mort a enlevé prématurément à la gloire. Cette édition est un monument qui sauvera de l'oubli le nom de Léopold Burthe, désormais inséparable de l'œuvre de Longus. Le texte, du XVIIe siècle, pareil à celui des *Contes de Perrault*, grande édition Doré, est orné des compositions de M. Burthe, imprimées en couleur. Nous avons respecté jusqu'au scrupule l'œuvre laissée par le jeune peintre, qui eût été le *Chénier* de la peinture. Quelques dessins débordent sur les marges; nous n'avons point voulu, en les faisant réduire, en altérer le caractère. Nous avons préféré laisser, en l'expliquant, cette irrégularité dans quelques pages de notre édition.

Cette magnifique édition, tirée à petit nombre seulement et à grands frais, imprimée par Claye, restera, nous l'espérons, comme une œuvre hors ligne parmi les monuments de notre typographie.

LE RENARD, DE GOETHE

SOIXANTE COMPOSITIONS PAR KAULBACH

Un volume grand in-8. — 10 fr.

Cette œuvre de Goethe, si célèbre en Allemagne, n'était point connue en France. M. le baron Cotta, éditeur de Goethe, a bien voulu nous céder les gravures de la curieuse série de dessins qu'un des plus illustres maîtres de l'Allemagne, le célèbre Kaulbach, avait composés pour servir de commentaire au *Renard*. Nous avons pu, grâce à ce bon vouloir, mettre sous les yeux du public français deux nouveautés à la fois : l'œuvre de Goethe, très-bien rendue par M. Édouard Grenier, et l'illustration de cette œuvre par Kaulbach.

Cette illustration peut servir de pendant à celle de l'œuvre la plus réussie que nous ait laissée Grandville, *les Animaux peints par eux-mêmes*, que nous réimprimerons d'ailleurs prochainement. Il est curieux de mettre en présence deux artistes d'un génie aussi complétement différent, se rencontrant sur le même terrain : la représentation des vices et des défauts de notre humanité sous la figure des animaux.

Grandville a été spécial; il avait été, jusqu'à Kaulbach, unique en ce genre; Kaulbach a d'autres titres à la gloire. Nous pensons que le public, qui aura les deux œuvres sous les yeux, trouvera la comparaison intéressante.

Voir notre Catalogue pour nos livres non illustrés, parmi lesquels nous recommanderons, comme pouvant être offerts à la jeunesse, le *Cours complet d'Histoire naturelle*, de Benjamin Franklin, traduit par Esquiros, 6 volumes in-18; l'*Histoire d'une Bouchée de Pain*, de Jean Macé, etc., etc.

COLLECTION HETZEL

Étrennes de 1863

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

DES FAMILLES

SÉRIE NOUVELLE

Ouvrages entièrement inédits.

NOUVELLES ET DERNIÈRES SCÈNES DE LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE, illustrées par FROMENT. Riche édition pareille à la première série. Gravures à part d'après FROMENT, tirées en couleur. 1 beau vol. sur vélin (dernière série) ..... 10 fr.

LES CONTES DU PETIT-CHATEAU, par JEAN MACÉ, auteur de l'HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, illustrés par BERTALL. 1 beau vol. in-8 illustré..... 10 fr.

LE THÉATRE DU PETIT-CHATEAU, par JEAN MACÉ. 1 beau vol. in-8 sur vélin, illustré par FROMENT..... 10 fr.

LES AVENTURES D'UN PETIT PARISIEN, par ALFRED DE BRÉHAT. — Cet ouvrage est destiné à faire pendant au ROBINSON SUISSE. — 1 beau vol. in-8, illustré par MORIN. 10 fr.

LES FÉES DE LA FAMILLE, par Mme A. LOCKROY. 1 beau vol. in-8 illustré par DE DONKER..... 10 fr.

LA VIE DES FLEURS, par EUGÈNE NOËL, illustrée par YAN D'ARGENT, ouvrage pour tous les âges, 1 beau vol. in-8. 10 fr.

LES BONS PETITS ENFANTS (vol. en prose), par le comte DE GRAMONT, vignettes par LUDWIG RICHTER. 1 vol. in-8. 10 fr.

LA JOURNÉE DE MADEMOISELLE LILI. 1 joli vol.-album grand in-8 sur vélin. Vign. par FROLICH, texte par UN PAPA. 4 fr.

LES OMBRES CHINOISES, silhouettes enfantines, par LORÉAU..... 4 fr.

CE QUE DIT UN GRAIN DE SABLE, géométrie de la nature, avec figures et vignettes, par Mme MARIE CARPENTIER. 1 vol. in-18..... 3 fr.

2e SÉRIE — EN VENTE

LES CONTES DE PERRAULT, préface de Stahl. Splendide édition in-folio, illustrée par GUSTAVE DORÉ. Riche reliure anglaise. 3e édition..... 70 fr.

LES ENFANTS *(le Livre des Mères et des Jeunes Filles)*, la fleur des poésies de Victor Hugo ayant trait à l'enfance, par VICTOR HUGO, illustrés par FROMENT..... 15 fr.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par LOUIS RATISBONNE, riche édition illustrée par GOBERT et FROMENT. — *Ouvrage couronné par l'Académie.* — 3e édition (1re série). In-8.... 10 fr.

PICCIOLA, par XAVIER SAINTINE, illustrée à nouveau par FLAMENG..... 10 fr.

RÉCITS ENFANTINS, par E. MULLER, illust. par FLAMENG. 10 fr.

LES BÉBÉS, poésies de l'enfance, par le comte DE GRAMONT, illustrés par OSCAR PLETSCH..... 10 fr.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par CHARLES NODIER, illustré de dix belles gravures sur acier par TONY JOHANNOT. Grand in-8..... 10 fr.

LE LIVRE DES PETITS ENFANTS. — Ce charmant alphabet illustré, le plus complet qui ait jamais été fait, est celui qui faisait tête à la collection du *Nouveau Magasin des Enfants* in-18, et n'avait pu être réimprimé dans l'édition in-8 en 4 vol. du *Nouveau Magasin des Enfants* qui fait aujourd'hui partie de la collection HETZEL et HACHETTE..... 3 fr.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS, par CHARLES NODIER, illustré par TONY JOHANNOT. In-18..... 3 fr.

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE, par ALEX. DUMAS, illustrée par BERTALL. In-18..... 3 fr.

MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE, par L. BAUDE, vignettes par GÉRARD SÉGUIN. In-18..... 3 fr.

3e SÉRIE — EN VENTE

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS. Édition in-8. 4 séries. (Édition HETZEL, maison HACHETTE.) Chacune se vend séparément..... 10 fr.

PREMIÈRE SÉRIE. — Aventures de Tom Pouce, par Stahl, vignettes par Bertall; — Histoire du Chien de Brisquet, par Charles Nodier, vignettes par Tony Johannot; — Tony-sans-Soin, par Balzac, vignettes par Gérard Séguin; — Histoire de la Mère Michel et de son Chat, par E. de La Bédollière, vignettes par Lorenz; — le Petit Ouvrier, par J. Janin, vignettes par Gérard Séguin; — Aventures d'une Poupée et d'un Soldat de plomb, par Stahl, vignettes de Meissonier et Gérard Séguin;

— Polichinelle, sa vie et ses aventures, par Octave Feuillet, vignettes par Bertall; — Voyage dans l'Ile des Plaisirs, par Fénelon, vignettes par Meissonier.

DEUXIÈME SÉRIE. — Histoire du véritable Gribouille, par George Sand, vignettes par Maurice Sand, gravure de H. Delaville; — Trésor des Fèves et Fleur des Pois, par Charles Nodier, vignettes par Tony Johannot; — Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chènevis et de sa sœur, par Léon Gozlan, vignettes par Bertall; — le Génie Bonhomme, par Charles Nodier, vignettes par Tony Johannot; — les Fleurs des Bois, par Alfred de Musset et P.-J. Stahl.

TROISIÈME SÉRIE. — La Bouillie de la comtesse Berthe, par Alex. Dumas, vignettes de Bertall; — Monsieur le Vent et Madame la Pluie, par Paul de Musset, vignettes par Gérard Séguin; — le prince Coqueluche, par Édouard Ourliac, vignettes par Eugène Lacoste.

QUATRIÈME SÉRIE. — Histoire d'un Casse-Noisette (en deux parties), par Alexandre Dumas, vignettes par Bertall; — les Fées de la Mer, par Alphonse Karr, vignettes par Lorenz.

LES ROMANS CHAMPÊTRES, par GEORGE SAND. 2 v. in-8 illustrés. (Édition HETZEL, maison HACHETTE.) Chaque vol. 10 fr.

FIN DU CATALOGUE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES FAMILLES

— HETZEL, 18, RUE JACOB —

ÉDITIONS D'ARTISTES ET D'AMATEURS

DAPHNIS ET CHLOÉ. Traduction d'AMYOT, complétée par P.-L. COURIER. 42 compositions au trait, en couleur dans le texte, par BURTHE. Préface par AMAURY DUVAL. Magnifique édition in-folio en deux couleurs, imprimée par CLAYE .... 30 fr.

LE RENARD, DE GOETHE, trad. par E. GRENIER, illust. de 60 belles compositions par KAULBACH. Grand in-8 ..... 10 fr.

EN PRÉPARATION

POUR 1864

4e SÉRIE

J. HETZEL, RUE JACOB, 18

CONTES CHOISIS. — LES MILLE ET UNE NUITS, illustrées par G. DORÉ, format du *Perrault*. 1 vol..... » fr.

LES FABLES DE FLORIAN, illustrées par G. DORÉ, format du *Perrault*..... » fr.

HISTOIRE D'UN GALOPIN, par A. DE BRÈHAT..... » fr.

LA BELLE PETITE PRINCESSE ILSÉE, traduit de l'allemand par P.-J. STAHL, vignettes par FROMENT..... » fr.

ROBINSON SUISSE. Traduction entièrement nouvelle, faite sur le texte original, avec les modifications nécessitées par les progrès de l'histoire naturelle. Vignettes par YAN D'ARGENT; par EUGÈNE MULLER..... » fr.

LE LA FONTAINE DES ENFANTS. 100 fables choisies dans les œuvres de LA FONTAINE et des fabulistes de tous les temps et de tous les pays, à l'usage de l'enfance. 100 vignettes..... » fr.

LA VIE DES COLLÉGIENS, par BERTALL..... » fr.

LA VIE DES ENFANTS. 40 vignettes par FROMENT..... » fr.

LE BEAU PÉCOPIN, par V. HUGO. Édition illustrée..... » fr.

HISTOIRE D'UNE GOUTTE D'EAU, par JEAN MACÉ.. » fr.

ROBINSON CRUSOÉ. Illustration par DORÉ..... » fr.

LA JEUNE SIBÉRIENNE, de XAVIER DE MAISTRE..... » fr.

HISTOIRE DES FRANÇAIS, par THÉOPHILE LAVALLÉE.... » fr.

Cette magnifique édition sera le plus beau monument élevé à la splendeur de nos annales. Tous les faits mémorables de notre histoire y seront représentés par nos plus grands artistes; tous les monuments qui font la gloire de la France, les costumes, portraits, ameublements, monnaies, médailles, etc., puisés aux sources authentiques, y trouveront leur place. Cette illustration, pour la partie archéologique, sera faite sous la direction des membres de l'Institut les plus réputés et les plus compétents.

EN PRÉPARATION

RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

ouvrages inédits ou réimpressions de grands ouvrages épuisés.

LES NOUVEAUX PARISIENS, par nos meilleurs écrivains, publié sous la direction de P.-J. STAHL; 200 vignettes inédites de GAVARNI. (Ouvrage inédit.)

GAVARNI. (Réimpression.) Œuvres choisies; 4 séries, 40 fr. Chacune ..... 10 fr.

HISTOIRE DE PARIS ILLUSTRÉE, avec tous les changements nécessités par les transformations du Paris actuel, par THÉOPHILE LAVALLÉE. (Réimpression.) ..... 10 fr.

LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES, le chef-d'œuvre de GRANDVILLE. Études de mœurs contemporaines, publiées sous la direction de P.-J. STAHL. — 2 séries formant chacune 1 volume. — Chaque volume renfermant 100 grands sujets et un grand nombre de vignettes. — 2 vol. (Réimpression.) ... 30 fr.

WERTHER, traduit par P. LEROUX, avec une préface de GEORGE SAND, et précédé d'une histoire de Goethe. 10 gravures à l'eau-forte (chef-d'œuvre de TONY JOHANNOT sur acier). (Réimpression.) ..... 10 fr.

VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, par ALFRED DE MUSSET et P.-J. STAHL. 100 superbes gravures sur bois, le chef-d'œuvre de TONY JOHANNOT. (Réimpression.) ..... 10 fr.

Ces ouvrages, chefs-d'œuvre de GRANDVILLE et de TONY JOHANNOT, depuis longtemps épuisés, vont reparaître complets en éditions de très-grand luxe. Les éditions à 20 cent. la livraison n'ont jamais donné que la moitié des vignettes des grandes éditions primitives.

ANTONIELLA, roman inédit de LAMARTINE. (Inédit.) ..... 10 fr.

PARIS MARIÉ. Philosophie de la vie conjugale, par H. DE BALZAC, commentée par GAVARNI. 1 vol ..... 3 fr.

PARIS DANS L'EAU, par EUGÈNE BRIFFAULT. 120 vignettes par BERTALL. 1 vol ..... 3 fr.

PARIS A TABLE, par EUGÈNE BRIFFAULT, illustré par BERTALL. 1 vol ..... 3 fr.

EN PRÉPARATION

ŒUVRE POÉTIQUE de VICTOR HUGO. Édition elzévirienne sur vergé vélin. In-18. Le volume ..... 5 fr.

ŒUVRE COMPLÈTE, grand in-8, de VICTOR HUGO. Magnifique et définitive édition sur fort vélin superfin. Le volume.. 8 fr.

Cette édition comprendra toute l'œuvre de V. Hugo, y compris *les Misérables* ..... 8 fr

JEAN MACÉ

HISTOIRE D'UNE GOUTTE D'EAU.

HISTOIRE DU CIEL.

HISTOIRE DE LA TERRE.

PARIS. — TYP. J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT.

BINDING LIST MAY 1 1944

PQ
2342
M13T5

Macé, Jean
Théâtre du Petit Château

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY